



Les Spectres de l'Altiplano

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

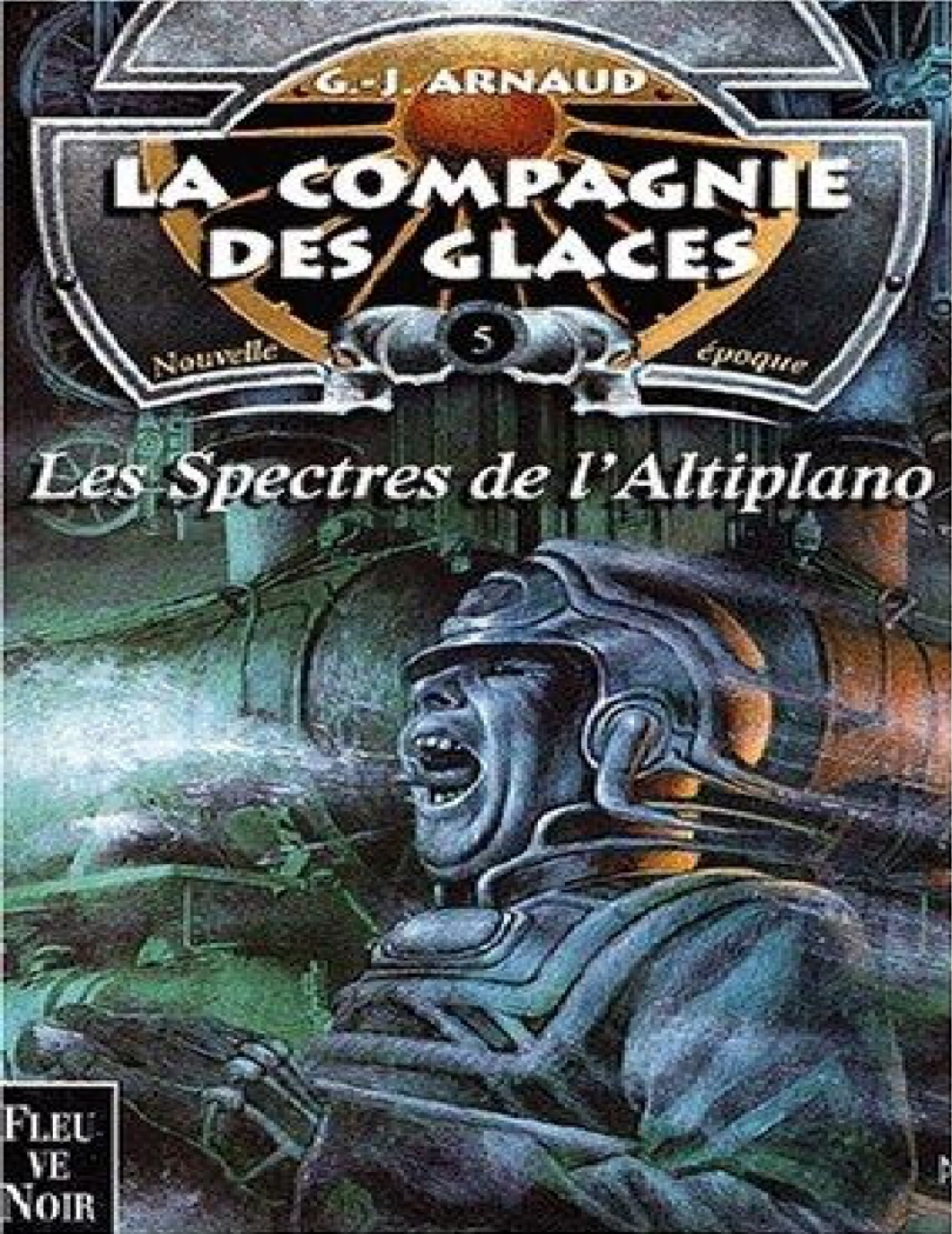
Nouvelle

5

époque

Les Spectres de l'Altiplano

FLEU
VE
NOIR



G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

5

époque

Les Spectres de l'Altiplano

FLEU-
VE
NOIR



G.-J. ARNAUD

LES SPECTRES DE L'ALTIPLANO

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

5

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2002, Éditions Fleuve Noir,

département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07125-0



Jael, demi-sœur de Liensun

CHAPITRE PREMIER

— Il y a un incendie, au fond là-bas, à des kilomètres, dit soudain Juskar qui pilotait le fourgon glisseur.

La porte de la cabine où Liensun était couché étant ouverte, il entendit la réflexion de son compagnon et se redressa pour jeter un coup d'œil. Le radariste parlait tout seul la plupart du temps. Après soixante-douze jours de fuite vers le sud, se succédant toutes les quatre heures aux commandes, ils n'avaient plus guère l'occasion de dialoguer entre eux. Liensun lui-même s'était surpris à penser tout haut et depuis se surveillait sévèrement, ne voulant pas basculer, comme Juskar, dans la déraison. Comment pouvait-il y avoir un incendie dans ce Chenal Noir, canyon de glaces sur des milliers de kilomètres, vingt mille du nord au sud ? Et pourtant c'était bien une soudaine clarté qui apparaissait au loin, peut-être à trois, quatre heures de glisse. De là à parler d'incendie il y avait une marge mais les deux hommes, depuis longtemps, pour économiser leur fuphoc, avaient réduit la puissance des projecteurs du véhicule. De toute façon, le Chenal était rectiligne à part quelques légères inflexions sur la droite ou la gauche.

— Ces putains de bestioles à deux pattes ont dû allumer du feu, grogna Juskar quand il s'aperçut que son coéquipier regardait également le phénomène lumineux.

— Il brillerait autrement plus fort et ne parle plus jamais des Roux de cette façon. Ce sont des hommes comme toi et moi et nous aborderons un jour ou l'autre leur territoire, leur immense territoire. Souviens-toi qu'ils sont les occupants de l'Antarctique, un continent de quatorze millions de kilomètres carrés. S'ils le veulent, ils peuvent nous empêcher de le traverser et de rejoindre la mer de Weddell. Le seul endroit où nous aurons la chance de trouver le baleinier qui nous conduira aux Kerguelen.

Juskar était un montagnard sibérien qui ne connaissait rien de la vie sur la banquise. Il avait fallu l'expédition complètement folle de son patron, l'ingénieur Pavakov, pour qu'il découvre l'existence d'autres mondes que le sien. Il n'avait jamais vu de Roux, ni de baleines, ni de phoques, et pourtant il utilisait du fuphoc, autrement dit du fuel phoque, mais sans en connaître la provenance. C'était, malgré ses qualités techniques et une certaine culture, un être méfiant et *a priori* hostile devant ce qu'il ne connaissait pas. Mais il avait été courageux en décidant d'abandonner son patron, sa mégalomanie quand Pavakov avait décidé d'élever en travers du Chenal Noir une véritable

forteresse pour arrêter la progression de la III^e Flotte panaméricaine et le Grand Maître Aiguilleur Opérasque. Lui et Liensun avaient décidé de fuir à bord de ce fourgon avec une importante réserve d'huile de moteur, mais malheureusement beaucoup moins de vivres. Dans ce Chenal qui n'en finissait plus, où les vents venus du Nord pouvaient atteindre les trois cents kilomètres-heure, le froid descendait jusqu'à moins soixante et le chauffage et l'isolation du véhicule s'avèrent vite insuffisants, du moins quand il fallut restreindre la consommation de carburant, donc la climatisation. La dépense en calories était telle qu'ils dévorèrent au début le double de la ration prévue au départ et, lorsqu'ils s'en aperçurent, ils durent établir un sévère contingentement des vivres. Liensun, plus habitué que Juskar à des aventures aussi difficiles, souffrait moins de cette situation qui, en revanche, influait sur le mental de l'ancien radariste et le faisait quelque peu délirer. Ainsi en était-il pour cette lueur lointaine qui n'avait rien d'un incendie.

— Les Roux n'allument pratiquement jamais de feu, dit-il, sauf pour amollir la graisse des peaux de phoque qu'ils veulent tanner.

— Alors c'est quoi ? Un véhicule qui vient en face de nous ?

— Je ne connais aucun moyen de transport capable de remonter face à ce vent du diable dans ce couloir de glace. Il devrait emporter une telle quantité d'huile qu'un convoi de ravitaillement devrait l'escorter. Nous sortons de la civilisation ferroviaire et ne disposons que de véhicules rudimentaires, en ce qui concerne le parc terrestre, car question navigation nous nous débrouillons assez bien.

— Ça ne grandit pas vite. Je pense que c'est une lumière fixe.

Le fils de Lien Rag se demanda s'il ne s'agissait pas d'une sorte d'oratoire que les Roux auraient laissé pour remercier les esprits d'avoir veillé sur eux. Liensun connaissait suffisamment le Peuple du Froid pour recueillir, dans les traces de passage, les restes de leurs repas, une idée assez précise de leur comportement actuel. Leur alimentation était successivement passée du stade viande et graisse de phoque à celui de la viande et graisse de baleine, suite à la découverte de l'une d'elles, une solina morte dans le Chenal. Mais désormais c'étaient des arêtes de poisson ou des os de seiche et des squelettes de mammifères marins qu'il découvrait sur les lieux de leur campement. Tous les trois jours de marche les Hommes du Froid creusaient un grand trou dans la banquise du Chenal, souvent épaisse de vingt mètres, pour jeter leurs filets. Apparemment, ils faisaient de bonnes pêches, surtout des harengs et par la même occasion des otaries à la poursuite d'un banc de ces poissons, des requins aussi chassant l'otarie.

Un oratoire avec une lampe primitive fonctionnant à l'huile ? Jdriège, le conducteur de ce peuple en marche vers le pôle Sud, était peut-être à l'origine

de cette marque de piété. Il était le fils de son frère Jdrien le Messie des Roux, une figure mondialement connue et le garçon vouait à son père une vénération respectueuse. Les Roux n'auraient jamais ainsi offert une lumière à l'un de leurs dieux, mais lui pouvait de la sorte montrer sa reconnaissance à son créateur.

Quelques heures plus tard, Liensun sut qu'il s'était trompé et que cette tache de lumière blême commençait de grignoter le fond du Chenal. Mais elle avait baissé d'intensité et peu après elle disparut complètement.

— Bizarre, murmura Juskar qui fantasmait beaucoup, trop, sur les dangers qui les environnaient. Il redoutait par-dessus tout de tomber brusquement sur l'arrière-garde de ces sauvages velus. Il avait préparé le repas, du blé cuit arrosé d'une sauce à base de cidre vinaigré. C'était tout ce qui restait, du blé, du riz, du soja, quelques boîtes de viande mais très peu. Liensun mangea le premier, remplaça Juskar qui s'empiffra du reste avant de dormir. Bientôt il ronfla si fort que Liensun repoussa la porte de la petite cabine. Il conduisait à allure régulière, pas plus de dix kilomètres-heure, ce qui dans une journée de vingt heures donnait une moyenne de deux cents kilomètres. Les quatre heures restantes étaient réservées au refroidissement des turbines et à une vérification attentive du moteur. C'était plus épuisant que de foncer à toute allure. Il fallait maîtriser ses nerfs pour ne pas céder à la tentation d'aller plus vite. Mais les jauges des réservoirs étaient là pour inciter à la modération.

Liensun effectua donc ce quart, alla se coucher, puis en fit deux autres et ce fut tout au début de cette troisième prestation, vingt heures après la découverte et la disparition de l'énigmatique lumière qu'il comprit ce que c'était. Le cœur fou, la tête envahie d'une joie immense il n'osait réveiller Juskar pour lui révéler la réalité. Mais il devrait le faire. Car cette lumière apparaîtrait et disparaîtrait trois, quatre heures après.

À la suite de plusieurs appels et des coups donnés dans la porte de la cabine, Juskar très ronchon accepta de se lever et de venir voir.

— Ben quoi, c'est la même qu'hier. Elle s'est éteinte et vient de s'allumer.

— Donc tu ne l'as pas aperçue durant tes deux précédents quarts ?

— Non, j'ai rien vu.

— Ce que tu vois, c'est le jour austral. Nous sommes en hiver de ce côté de la Terre, en hémisphère Sud et surtout proche du pôle, et le jour en ce moment ne dure que peu de temps, entre trois et quatre heures.

— Ouais et alors ?

Souriant, Liensun lui laissa le temps de réaliser mais Juskar déclara qu'il

allait dormir après cette leçon de géographie, se dirigea vers sa couchette puis s'immobilisa.

— Tu veux dire, commença-t-il d'une voix timide, presque effrayée comme si des oreilles ennemies pouvaient l'entendre, tu veux dire que là-bas au loin c'est...

— Oui, je pense que ça doit annoncer ça.

— La sortie de cette saloperie de Chenal Noir ?

— Quoi d'autre, hein ?

Juskar vint s'asseoir sur le siège du copilote, écrasa son nez sur le pare-brise.

— Et si tu allais plus vite ?

— Non, on doit ensuite traverser l'Antarctique sur des milliers de kilomètres. Possible que nous fassions de l'huile si les Roux acceptent que nous tuions quelques éléphants de mer.

— Je vais au radar voir si je peux en découvrir plus.

Liensun préférait piloter seul, espérait le rester lorsqu'ils déboucheraient enfin hors de cet interminable canyon, quasiment un tunnel, car les parois vingt mètres au-dessus avaient tendance à se rapprocher. Le vent les façonnait en forme de tube, creusait les côtes.

Il se rendit compte que, malgré lui et contrairement à ce refus opposé à Juskar, il glissait à quarante à l'heure et réduisit sa vitesse. Il ne pensait pas que son compagnon obtiendrait de véritables informations sur la sortie sud du Chenal Noir car lors de leur fuite il avait oublié de débrancher la plus grande de ses paraboles installée sur une hauteur et celle-ci avait été détruite. Depuis, durant ses heures de loisir il en avait installé une autre moins performante.

Pourtant Juskar réussit à localiser cette lueur et même mesura la distance qui les en séparait, d'ailleurs déçu d'annoncer qu'ils n'atteindraient la liberté que dans deux jours.

— J'ai fait vite car cette clarté faiblissait rapidement et je n'ai eu que quelques minutes pour effectuer mes relevés. Deux jours encore à continuer ainsi, c'est à devenir fou.

— Quand tu parles de liberté, répondit Liensun, je suis très inquiet sur ce qui te sautera aux yeux. Nous allons peut-être découvrir que le Chenal Noir n'est pas encore relié à la banquise de la mer d'Amundsen.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ?

— Que le fourgon n'est pas un bateau et que nous serons bloqués le temps que la mer gèle. Mais ne crois pas non plus que la banquise sera unie, parfaite pour glisser. Plus loin sur le continent nous découvrirons aussi des séracs, des névés, des hauteurs infranchissables. Il y aura des icebergs en mouvement qui, sous la poussée des vents, détruisent tout sur leur passage et laissent derrière eux des tranchées profondes, infranchissables.

— Des congères coureuses aussi ? Mais dans le Chenal elles ne manquent pas non plus. Écoute, d'accord sur tout ce que tu m'annonces pour me flanquer le mouron, mais on sera sortis de cette saloperie.

— Il vaudra mieux attendre le jour pour en sortir et éviter les pièges où le glisseur pourrait s'enfoncer à jamais.

Malheureusement pour lui, Liensun dormait lorsque le fourgon émergea du Chenal, c'est-à-dire qu'il ne resta plus que la banquise, les parois perdant peu à peu leur hauteur.

Tout à ce spectacle dans le jour miteux, Juskar, la gorge serrée, les larmes plein les yeux, ne songeait même pas à le réveiller. Il continua de glisser à petite vitesse, se rendit compte qu'il allait au hasard, songea au compas installé au tableau de bord, mais celui-ci s'affolait. S'il avait continué ainsi il n'aurait trouvé que l'océan. Il dut faire un quart de tour pour reprendre l'autre direction et c'est alors que Liensun, furieux, le rejoignit. Il était dans une telle rage de déception qu'il préféra ne pas adresser la parole à son compagnon.

— Je croyais... commença ce dernier.

Éperdu, il souhaitait que Liensun prenne les commandes car il ne savait plus où aller. Il fit encore un quart de tour et dans cette fin de jour plombé découvrit avec horreur qu'il retournait vers le Chenal. Il fit une fausse manœuvre et le vent qui sortait en hurlant du canyon fit basculer le fourgon. Sans Liensun qui bloqua un palonnier ils se retrouvaient couchés sur la banquise et dans l'impossibilité de relever le véhicule.

Sans un mot, Juskar lui laissa son siège, s'installa à côté. Liensun donna à fond les projecteurs et constata que la banquise de la mer d'Amundsen avait établi la liaison avec le Chenal, un pont de vingt mètres de large dont il ignorait l'épaisseur. Il descendit avec un analyseur-laser, se rassura.

Ils auraient deux mètres sous leur fourgon.

Juskar dévorait des yeux le peu qu'il y avait à voir dans le faisceau des phares mais paraissait s'en satisfaire, même lorsque Liensun, pour éviter un entassement de blocs de glace, dut entreprendre un long détour. Ils étaient

rudement secoués et les patins décrochaient sans arrêt si bien que les turbines s'emballaient.

— Ouvre une boîte de viande de porc, fit Liensun dans un esprit conciliateur, et aussi prends de la bière. On doit quand même célébrer la fin d'une évasion qui nous demanda soixante-seize jours. Je ne pensais jamais en voir le bout. Il reste de quoi parcourir deux mille kilomètres à toute petite vitesse. Au pas d'un homme en marche.

— Et pas grand-chose à bouffer. Faudra peut-être chasser. J'ai jamais mangé de viande de phoque, paraît que c'est vachement huileux et que ça empeste le poisson ?

Lorsqu'il revint avec les deux portions et la bière, le fourgon glissait sur une jolie surface plane et il claqua joyeusement la cuisse de son compagnon.

— C'est du billard, hein ?

Et puis il colla son nez au pare-brise.

— T'as vu ? On dirait un de ces ours de chez moi, un ours brun.

— C'est un Roux.

— Mais il va se faire écraser, le con ! Il nous barre la route.

CHAPITRE 2

Ce jour-là, lorsque Louria Finister voulut rejoindre le compartiment de Claudion Hyponias, elle se heurta à une grille récemment installée dans la coursive de ce wagon du train-hôpital. Un Aiguilleur veillait derrière et lui répliqua, de ce ton qui n'appartenait qu'aux membres de cette détestable Caste, que les visites étaient interdites.

— D'ailleurs, voyageuse Finister, vous devez vous rendre au siège de la Sécurité sans tarder.

Claudion n'avait repris conscience que depuis deux jours, après deux mois de coma, et il ne parvenait pas à parler correctement, ne faisait que des réponses brèves aux questions. Il ne se souvenait de rien. Louria avait refusé de le tourmenter avec des demandes trop précises mais était heureuse qu'il l'ait reconnue. Il avait même demandé des nouvelles du professeur Charlster. Puis il avait prononcé une phrase que la jeune femme avait eu du mal à comprendre. Il l'avait répétée et elle n'avait pu s'empêcher de rire.

— Non, pas encore. Il n'y a que deux mois que Cristella est enceinte.

Claudion croyait être resté plus longtemps dans le coma alors que le bébé que Cristella attendait en avait pour sept mois avant de naître.

Contrairement à l'ordre de cet Aiguilleur, elle alla travailler dans son laboratoire, poursuivit ses recherches sur les colloïdes, la couche de poussières et de cendres lunaires en suspension dans l'espace menaçant de se disperser, et donc de ne plus projeter cette nuit opaque sur le Chenal Noir. La destruction de ce dernier réduirait à néant les projets du Grand Maître Aiguilleur Opérasque qui dirigeait la construction du réseau Nord-Sud, appelé le Réseau de l'éternelle nuit.

Son directeur la convoqua et lui conseilla de se rendre à la Sécurité Aiguilleur sans tarder, sinon ils viendraient l'interpeller sur place.

— Je voudrais vous éviter cette épreuve et cette humiliation, dit-il avec gentillesse. On n'en ressort jamais tout à fait indemne aux yeux des collègues. Je le sais car j'ai été moi-même interpellé de la sorte.

Elle se rendit à la Sécurité et retrouva ces deux agents secrets, toujours les mêmes, qui l'avaient déjà interrogée à plusieurs reprises. Lors de sa disparition durant deux jours du côté de Baker Lake, et lorsque son

compartiment avait sauté tout de suite après l'explosion du traintel où Claudion Hyponias avait été gravement blessé, au point qu'on l'avait cru perdu.

— Nous avons eu la réponse du Grand Maître Opérasque sur ce projet Permafrost. Vous nous avez trompés. Le Grand Maître nous fait dire que ce projet est pour l'instant abandonné jusqu'à son retour et que ni vous ni cet Hyponias n'étiez chargés d'y travailler.

— C'est exact, dit-elle, mais je persiste à penser que les différents événements de ces dernières semaines sont liés à lui. Les fauteurs de troubles, les agents ennemis ne savent pas que Permafrost est mis à l'écart.

À dessein, elle parlait de fauteurs de troubles, d'agents ennemis, ces désignations fortifiant les obsessions des gens de la Sécurité Aiguilleur qui voyaient des terroristes partout. Ils accusaient même les Compagnies concurrentes d'avoir provoqué le réchauffement actuel pour détruire la puissance ferroviaire de la Panaméricaine, ne voulant pas admettre que la dispersion des poussières lunaires s'était effectuée lentement avec le mauvais fonctionnement et la disparition du satellite Bulb.

— Nous estimons que vous nous cachez un certain nombre d'informations, par exemple sur cette fabrique de coucous. Vous en avez acheté un qui explosa, de même votre ami Claudion Hyponias faillit mourir de la même façon et ces gens qui les fabriquaient ont disparu. Seul leur vieil ouvrier est mort sous les décombres de leur fabrique. D'ailleurs, cette fabrique ne correspondait pas aux impératifs de la société ferroviaire. Ce n'était pas une fabrique sur rail comme c'est obligatoire mais un édifice élevé sur pilotis.

Depuis le réchauffement, bien des gens désertaient les wagons d'habitation, les compartiments sur rail pour ce genre de maison. Ils le savaient mais y trouvaient motif à nourrir leur perpétuelle suspicion contre ceux qui agissaient de la sorte, les accusant de ruminer des idées subversives.

— Vous avez été mutée ici, à Salt Lake, pour libérer le professeur Charlster de votre influence pernicieuse.

Elle les regarda, interloquée.

— Comment ça, influence pernicieuse ?

— Vous persistiez dans ce projet hasardeux de Permafrost et le détourniez de la surveillance qu'il doit effectuer sur cette zone de poussières occultant le Soleil, selon un arc allant du pôle Nord au pôle Sud et maintenant le passage entre les deux hémisphères. Nous allons établir des relations fructueuses avec les populations du Sud mais pour cela le Chenal Noir doit rester en l'état, le

vecteur d'un grand réseau. Notre vénéré Grand Maître Aiguilleur Opérasque poursuit avec passion cette tâche que vous cherchez à saboter.

— Mais je travaille précisément là-dessus, sur les colloïdes qui soudent ces poussières et ces cendres pour les empêcher de se disperser. Le professeur Charlster a signalé des défaillances dans cet agrégat.

Elle croyait comprendre qu'avant d'aborder l'Antarctique, Opérasque voulait être certain que l'abandon du projet Permafrost serait imputé à ses services scientifiques, le dégageant de toute responsabilité vis-à-vis des signataires. Il avait pourtant paraphé lui-même ces accords d'Alone qui justement prescrivaient la poursuite de Permafrost.

— Permafrost, dit-elle sèchement, allait permettre un retour à des conditions climatiques moins rudes, avec la disparition de la Ceinture de Feu et l'établissement d'un climat plus froid. Les Néo-Catholiques, la communauté des Bonzes avaient signé avec enthousiasme, et la construction du réseau du Chenal Noir annule complètement cet accord. En édifiant un réseau dans ce seul endroit de passage entre le Nord et le Sud, nous acceptons cet état de fait qu'est le réchauffement au lieu de le combattre.

Puis elle haussa les épaules. À quoi bon faire cette démonstration de la stupidité d'Opérasque aux yeux de ces agents secrets tout dévoués au Grand Maître ? Son indignation était vaine et même dangereuse, comme elle allait le constater.

— Vous accusez le Grand Maître de renier ses engagements ? dit l'un des deux agents.

— Je n'ai pas dit ça mais je regrette que l'on range Permafrost dans un placard d'où on ne le sortira jamais. Je crains la réaction des Néos. Celle des Bonzes sera plus mesurée mais le président Tharbin aurait tout de même souhaité que le sud de sa concession fût plus accessible avec une diminution sensible de la température moyenne.

— Voyageuse Finister, nous ne pouvons en écouter davantage sans vous signifier que vous êtes en état d'arrestation. Vous portez atteinte à l'image des Aiguilleurs en attaquant notre vénéré Grand Maître qui va certainement être nommé Maître Suprême par le Conseil de Surveillance. Désormais, tout ce que vous direz sera enregistré et pourra être utilisé à charge contre vous. Veuillez, s'il vous plaît, vous lever. Un agent va venir vous prendre en charge et si vous possédez sur vous des documents ou des objets interdits, vous feriez mieux de les déposer sur notre bureau, avant d'être soumise à une fouille approfondie.

Elle resta frappée de stupeur mais très vite elle estima que Charlster devait

être prévenu.

— Je travaille sur les colloïdes et le professeur doit recevoir très vite les résultats de mes analyses. Si vous m'empêchez de le prévenir que mon ordinateur les recèle, vous allez au-devant de graves ennuis car, dans la semaine qui vient, la nuit portée sur le Chenal Noir par cette masse de poussière peut soudain se disperser en certains endroits. La banquise se mettra à fondre car des courants brûlants remontent de la Ceinture de Feu et le réseau d'exploration sera détruit. À vous de décider de la conduite à tenir. J'accepte mon arrestation mais sauvez mes travaux.

CHAPITRE 3

Le colonel Magon aborda l'hydravion au petit matin alors qu'il faisait encore nuit. Le jour ne viendrait que vers midi et s'effacerait entre quinze et seize heures. La nécessité d'éclairer à giorno la base militaire et les opérations en cours exigeait de grosses quantités d'énergie. C'était la raison du déplacement de Magon.

Il s'installa à la table du petit déjeuner dans le salon aménagé dans l'appareil. Yeuse l'écouta avec attention lui expliquer que la bonne moitié des livraisons en fuphoc ne pourrait plus être acheminée à Punta Arenas.

— La construction des pilotis en matériaux béton et composites nous entraîne à de fortes dépenses. Par ailleurs, les commandos emportent des groupes électrogènes pour balayer avec les projecteurs tout autour d'eux sur un bon kilomètre de rayon. Les résultats sont excellents. Nous avons débusqué toute une tribu en train de creuser un tunnel en forte déclivité. Si nous ne les avions pas chassés, ils auraient atteint la base provisoire sous une profondeur de trente mètres environ. Ils étaient une soixantaine, hommes et femmes.

Nous en avons tué douze, fait prisonniers quinze et les autres se sont retirés. D'après nos audiographes, ils sont en train de recommencer plus loin. Tant que notre base sur pilotis ne sera pas opérationnelle, nous devons poursuivre ces coups de main.

— Le *Rewa* fait de bonnes chasses et nous avons mobilisé les anciens braconniers de toute la côte patagone. Colonel, je ne peux aller au-delà de trente-trois pour cent de la production d'huile.

— Je devrais donc réduire les sorties des commandos d'autant. Je ne peux envoyer mes hommes dans la nuit australe.

— Colonel, avant midi et après seize heures existent des franges de crépuscule qui prolongent le jour de deux heures environ. Ne pouvez-vous concentrer vos interventions sur ce laps de temps ? Est-il nécessaire, comme j'ai pu le constater, d'effectuer l'approche en utilisant tous les projecteurs ?

— Les Roux ont creusé des pièges recouverts d'un pont si fragile qu'un homme s'y engageant le fera écrouler. Ce sont des fosses profondes d'une dizaine de mètres et pour en retirer les victimes c'est tout un travail.

Tout en ergotant, Yeuse reconnaissait en elle-même qu'il n'exagérait pas et qu'il avait besoin de la moitié de la production de fuphoc. Les marins du *Rewa* travaillaient dur pour chasser, dépecer et fondre le gras des éléphants de mer. Il fallait aussi préparer la viande, la congeler ou la fumer. Le phoquier était merveilleusement équipé pour cette fonction mais les besoins en fuphoc avaient été sous-estimés par son conseil en économie Reiner.

— Colonel, je vous dois une explication mais ce que je vais vous révéler est top secret. Nous ne sommes que quelques-uns à le savoir.

Magon inclina la tête. Nul besoin de lui faire prêter serment, l'officier avait toute sa confiance.

— Nous n'avons aucune nouvelle du capitaine Césaire ni de son remorqueur *Staple*. La première livraison de fuphoc aurait dû s'effectuer voici un mois et nous devrions recevoir la deuxième ces jours. Le capitaine du port de Punta Arenas et le sémaphore du cap Horn ne me signalent aucune apparition du bateau. Je crains qu'il ne soit arrivé malheur à Césaire. Toute l'opération militaire était basée sur la quantité de fuphoc que cet homme s'était engagé à nous fournir.

— Les techniciens en aéronautique sont toujours à Punta Arenas à démonter les hydravions à la réforme ?

— Ils sont désemparés. Ils ont déjà entassé des pièces diverses, pourraient en quelques jours remettre à neuf le 510 acheté par Césaire en échange d'huile. Ils ont stoppé leur travail et nous devons les prendre en charge.

— Ne pouvez-vous leur faire réhabiliter un de ces hydravions immobilisés ? Vous en auriez deux dont un opérationnel dans cette zone militaire. Avec des radars, des appareils d'écoute et des lasers, nous situerions plus vite les travaux sous-glaciaires des Roux. Nous pourrions aussi les bombarder.

— Les techniciens ont refusé sous prétexte que leur contrat avec Césaire les empêche de travailler pour nous. Je sais que ce capitaine fait, souvent escale dans l'archipel des Crozet, je compte m'y rendre après mon séjour ici.

Magon reposa sa tasse de café pour la regarder d'un air préoccupé.

— Le baleinier *Dragon* transformé en phoquier vient chasser dans la mer de Weddell, et j'ai pu m'entretenir avec cette Farnelle et son compagnon Danglov qui commandent le navire. L'archipel en question est, paraît-il, très dangereux. Il serait occupé par des gens inconnus qui découragent tous les visiteurs. Le dirigeavion de votre ami Lien Rag a failli être détruit par des missiles, le voilier nucléaire des Simone n'a pu accoster. Ce n'est peut-être

pas prudent d'aller survoler cet endroit.

— Les restrictions provoquent des émeutes là-bas chez nous, et le Conseil, qui était d'accord pour que nous lancions cette opération, commence à la critiquer. Il est vrai que plusieurs de ses membres m'avaient mise en garde contre ce Césaire. D'ordinaire, il nous laissait son remorqueur en gage et utilisait un tanker pour aller chercher cette huile d'origine si mystérieuse. Cette fois, pour pouvoir remorquer deux barges, il avait besoin de ce *Staple*. C'est ce qu'on me reproche. La mise sous séquestre de ce remorqueur aurait incité Césaire à donner de ses nouvelles.

— N'avez-vous pas appris que le voilier des Simone se rendait souvent au-delà de la mer d'Amundsen pour des raisons que je ne connais pas ? Y auraient-ils rencontré Césaire et son bateau ? Se seraient-ils affrontés ?

— D'où tenez-vous cette information ?

— De mon service de renseignements. Il n'y a pas que le baleinier de Farnelle qui fréquente les lieux, mais son fils Gdami avec sa grosse chaloupe pontée et aménagée en phoquier est très souvent dans les parages. C'est un métis de Roux qui craint la chaleur et ne s'éloigne guère de l'Antarctique. Il a des relations avec les Hommes du Froid.

— Le soupçonnez-vous de vous espionner à leur profit ? s'alarma Yeuse, peu soucieuse de se brouiller avec Farnelle, la mère de Gdami.

— Il se tient à huit cents kilomètres d'ici, le long de la péninsule Palmer ou la terre de Graham, comme vous voudrez. C'est lui qui a vu le *Staple* touant effectivement deux barges. Gdami allait acheter de l'huile aux Roux installés sur la banquise dite de Mary Bird.

— Il achète de l'huile aux Roux ?

— C'est le seul à ma connaissance qui puisse traiter avec eux. Ils lui fournissent de l'huile en échange de harpons en fer. Gdami les fabrique lui-même à partir des épaves du cimetière marin de l'ancienne Guilde des Harponneurs qui se trouve dans le fin fond de la banquise Filchner, en bas de la péninsule.

— Uniquement des harpons ? fit-elle sceptique, pas d'armes à feu ?

— Non, mes services sont catégoriques là-dessus. Les Roux recevraient de leur messie mort, Jdrien, l'ordre de ne jamais utiliser les armes des Hommes du Chaud.

Ce nom de Jdrien l'émut aux larmes. Elle avait aimé le messie des Roux, fils de Lien Rag et, quelques années auparavant, pouvait encore se rendre à

son tombeau. Mais depuis les Roux le lui interdisaient. Son fils Jdriège apparaissait désormais, d'après les rumeurs qui circulaient dans l'hémisphère Sud, comme son véritable héritier. Jdrien avait certainement eu d'autres enfants inconnus mais celui-là aurait reçu l'adoubement mystique de son père.

— Gdami est resté assez longtemps chez les Roux de Mary Bird, pour voir remonter vers le nord le *Staple* sans les deux barges.

— Aurait-il eu des avaries bien au-delà de la mer d'Amundsen ? Il faut que je rencontre Gdami sans tarder. Non seulement il pourra m'informer sur Césaire et son remorqueur, mais peut-être éventuellement sur l'archipel des Crozet. Il avait l'habitude de faire escale à Punta Arenas mais voici plus d'un an qu'on ne l'y a pas vu.

— Présidente, ne pouvez-vous aller jusqu'à quarante pour cent de la production de la mer de Weddell ? Nous pourrions nous suffire avec cette quantité-là.

— Je vais y réfléchir. Je rencontrerai Gdami et à mon retour j'aurai pris ma décision. Je ne sais où nous trouverons d'autres sources d'approvisionnement si Césaire fait défaut.

Lorsqu'il quitta le bord, Yeuse l'accompagna jusqu'à la coupée et aperçut dans la nuit les lumières du phoquier que commandait Junquil. On y travaillait dur vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle aurait souhaité lui rendre visite à son bord, sans se cacher qu'elle aurait passé quelques heures dans sa couchette de capitaine. Mais peu après l'hydravion prenait son vol en direction de la péninsule, à la recherche de la grosse chaloupe pontée de Gdami et Zabel. Le couple vivait uniquement de l'huile qu'ils achetaient souvent sur place à de petites unités chassant l'éléphant de mer, en dépit de la vigilance des Roux. Plusieurs de ces embarcations, souvent non pontées, avaient été coulées par les Hommes du Froid, mais ces naufrages ne décourageaient pas ces braconniers. L'huile se revendait un bon prix et cela justifiait de prendre de gros risques.

Non seulement le navigateur repéra sur son écran le *Gdabel* mais aussi le *Dragon* de Farnelle et Danglov. Elle n'avait pas revu Farnelle depuis longtemps. Elle aussi ne faisait plus escale en Patagonie occidentale et Yeuse se sentait l'objet d'un boycott général de la part de ses anciens amis.

CHAPITRE 4

Lorsqu'il travaillait sur le radiotélescope géant, Charlster interdisait toute visite dans l'observatoire. Il s'installait dans la nacelle pour des heures et tous les scientifiques savaient qu'il fallait lui fiche la paix. Tous, sauf Cristella Marlone, imbue de son rôle de directrice, qui se permettait tout et n'importe quoi. Plusieurs astronomes essayèrent de la retenir avant qu'elle ne pénétre dans le saint des saints, mais elle les foudroya du regard.

Charlster, en cet instant, essayait de concentrer son attention sur les graphiques successifs de toutes les ondes émises par Altaï, essayant de trier celles qui éventuellement seraient originaires de Shade, ce satellite fantôme qui se dissimulait derrière le gros débris lunaire. Tous ses confrères estimaient que ce n'était qu'un amas de poussières ou de cendres plus compact que le reste, mais Louria Finister en avait démontré la nature à son ami, et depuis Charlster avait approfondi cette certitude. Ce matin-là, il ne parvenait pas à s'intéresser à son travail, car une fois de plus Louria Finister n'avait pas respecté leur rendez-vous habituel sur le site secret Upsilon. Et chaque fois que la jeune femme manquait à ses habitudes, un événement grave survenait. Il se demandait donc ce qui empêchait Louria de lui parler.

Tout en bas de la coupole, voyant que Charlster ne l'avait pas repérée, Cristella coupa le courant électrique et le savant se trouva bloqué dans sa nacelle alors qu'il faisait pivoter tout l'appareil. Il s'énerva, tapota sur les touches, puis découvrit le voyant rouge éteint. Il regarda alors en bas et aperçut, dans sa nouvelle combinaison de grossesse, cette femme détestable. Elle arborait avec fierté son état de future mère, allant jusqu'à porter ce vêtement spécial que les Aiguilleurs prescrivaient à leurs collègues féminines qui, elles, préféraient s'habiller plus banalement et ne pas ainsi s'afficher. Toutes sauf Cristella.

Il utilisa la batterie de secours pour que la nacelle rejoigne le sol, commença de détacher sa ceinture, bien décidé à apostropher la jeune femme mais celle-ci le devança.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, mon cher, Louria Finister a été arrêtée par la Sécurité et accusée de complicité subversive.

Charlster resta assis dans la nacelle, soudain pris de vertige. Il avait trop vite rejoint le sol, presque une chute de douze mètres en quelques secondes, mais la terrible nouvelle l'assommait autant. En y réfléchissant, suite à ces

explosions là-bas à Baker Station et à Salt Lake Station, il n'était pas surpris que la Sécurité interpelle la jeune physicienne.

— Je savais bien que cette intrigante manœuvrait bizarrement.

— Ah, vous, taisez-vous ! hurla Charlster qui retrouva toute son énergie et fonda sur elle.

Pour la première fois il l'effraya et elle porta ses deux mains à son ventre comme s'il allait la bourrer de coups.

— Un mot de plus et je vous piétine, fit-il, lui crachant ces mots au visage.

Livide, elle recula, ne trouvant que la cloison pour s'appuyer.

— Je ne fais que vous prévenir. La Sécurité va certainement vous convoquer.

Il passa devant elle et, au lieu de rejoindre son lieu habituel de travail sur ordinateur, il s'enferma dans sa cabine, et utilisa son portable pour se relier au site Upsilon, en vain.

Une heure plus tard, il retourna dans la salle commune des physiciens et astronomes, s'installa devant son moniteur. Cristella, encore très pâle dans sa cabine de verre surélevée, n'eut pas un regard pour lui. Il entra en communication avec les laboratoires centraux de Salt Lake, demanda si Louria Finister n'avait rien laissé pour lui. Le directeur, l'ancien qu'il avait connu, venait de partir, l'informa que Louria avait été interpellée mais qu'elle venait de revenir l'espace de dix minutes, pour lui expédier des documents scientifiques sur les colloïdes. Elle étudiait plus précisément le deutérium issu de la décomposition de l'eau lourde, et les effets de la congélation de celle-ci dans le vide spatial.

C'était un paravent derrière lequel Louria s'abritait pour poursuivre ses recherches sur Shade, Altaï et les mystérieuses paraboles lumineuses sillonnant le ciel à certaines périodes, sûrement les traînées ioniques d'une navette spatiale. Elle avait eu du mal à le convaincre, mais depuis il avait acquis la certitude qu'elle avait raison. D'ailleurs, une capsule spatiale habitée par un seul individu s'était posée du côté de Baker Station. Les recherches de Louria dans ce secteur avaient eu en retour ces réactions violentes de la part d'inconnus.

Bien que se servant de paravent avec ses recherches officielles sur les colloïdes, Louria avait progressé dans ce domaine et, désormais, Charlster commençait de comprendre comment une masse énorme, vertigineuse, de poussières et de cendres avait pu se « coaguler », en quelque sorte pour former une île spatiale de plusieurs centaines de milliers de kilomètres. Une

île géostationnaire qui projetait son ombre épaisse sur toute la longueur du méridien 120, à l'est de la ligne des dates.

Le colloïde n'était donc que de l'eau lourde qui gelait à trois degrés cinq. Lorsqu'il avait créé sans le vouloir cette île spatiale en arc de cercle, il ignorait ce qu'il faisait, et s'était comporté comme un apprenti sorcier talonné par le Grand Maître Opérasque. Ce dernier souhaitait un retour rapide à la glaciation totale de la planète. Il avait donc obéi à l'aveuglette dans une sorte d'excitation sénile. Cette démence frénétique qui l'avait durant des années maintenu dans un univers second était entretenue par Opérasque qui satisfaisait ses caprices avec une malignité perverse, et notamment ses tendances de pédophile. Il l'entourait de filles très jeunes enivrant sa vieillesse. Certaines déjà âgées jouaient les gamines impubères et il ne s'en rendait même pas compte. La rencontre avec Louria Finister avait été déterminante, l'aidant à sortir de ce guêpier. Pourquoi avait-il voulu apparaître à ses yeux comme un savant estimable, il n'en savait rien.

Louria était sinon tombée amoureuse, du moins n'aurait pas refusé de devenir son amie intime, alors que lui, rapidement, l'avait considérée comme sa fille spirituelle.

Il remercia le directeur de Salt Lake Station et sans cesser de regarder fixement Cristella l'appela sur l'interphone.

— Louria a été autorisée à m'envoyer un courrier électronique sur ses recherches. Où est-il ?

— Je... Je n'ai rien reçu.

— Attention, c'est de la plus haute importance. Qu'imaginez-vous, qu'elle a codé ces informations techniques pour m'envoyer un S.O.S. ou une lettre d'amour ?

Il avait crié et ses voisins avaient entendu, regardant goguenards la directrice. Celle-ci baissa la tête vers son clavier et peu après Charlster vit apparaître sur son écran son nom, avec le sceau officiel de la Sécurité Aiguilleur.

— Merci, dit-il sèchement.

Il dépouilla le courrier de la jeune femme, pensant lui aussi qu'elle avait pu lui faire passer un message codé mais il n'en était rien. Hautement surveillée par les agents secrets de la Caste, elle avait dû se résigner à n'envoyer que le contenu de ses travaux. En fait, elle les avait décodés à sa seule intention et il pouvait puiser dans la mémoire générale de Salt Lake Station.

Il se demandait comment l'eau lourde, en quantité infime dans l'eau

ordinaire que l'on trouvait dans les cendres et les poussières lunaires, avait joué ce rôle de colloïde. Déjà l'eau, l'aqua simplex n'était pas très abondante sur la Lune ancienne, se retrouvait dans des glaciers enfouis dans de profondes crevasses. Et la proportion d'eau lourde était de une molécule pour six mille sept cents molécules d'eau légère.

Il poursuivit sa lecture bien au-delà de l'heure de la pause à la mi-journée, et ses confrères le retrouvèrent devant son écran à la fois ébloui et confondu par sa propre négligence. Il aurait pu, s'il n'avait pas été aussi vieux, détourné jadis de ses recherches par des pulsions érotiques, faire la même découverte que la jeune femme. Une molécule sur six mille sept cents et son laser interspatial avait, quelque dix ans auparavant, fait bouillir cette eau lourde dans le vide spatial.

Il était épuisé lorsqu'un jeune savant lui apporta des sandwiches et une bière. Il le remercia d'un sourire. Il regarda Cristella qui s'agitait dans sa cage de verre. Il savait comment il allait les obliger à relâcher Louria. Oh, oui, il savait et ils allaient le payer cher.

CHAPITRE 5

Lorsque Liensun freina sèchement, le fourgon patina et faillit renverser le Roux qui, tenant son harpon en os de baleine à l'horizontale, leur barrait le passage.

— Tu as vu ? Il n'a pas bronché.

— C'est mon neveu, dit simplement Liensun en sautant hors de la cabine.

— Comment ça ton neveu ?

Juskar colla son nez au pare-brise, regarda les deux hommes dans la lueur des phares. L'un seulement vêtu de ses poils brillants et l'autre dans sa combi isotherme et son intégral. Il secoua la tête avec commisération, se disant qu'il n'aurait jamais accepté un tel neveu.

Il ne pouvait suivre leur conversation mais aurait été inquiet de son contenu.

— Nous n'acceptons aucun Homme du Chaud sur notre territoire, disait Jdriège, même pas surpris de voir le frère de son père sortir de cet engin mystérieux. Je ne peux te laisser poursuivre ta route.

— Je ne fais que traverser en direction de la mer de Weddell, peut-être la péninsule Palmer au pire. Tu sais très bien que, là-bas, je trouverai à embarquer sur un bateau.

— Là-bas c'est la guerre, dit sobrement Jdriège. Moi, je suis ici pour arrêter les envahisseurs, les Hommes du Cauchemar qui, comme toi, se préparent à nous envahir. Les uns en sortant du Chenal Noir, les autres en arrivant de la Patagonie avec leur présidente.

— Nous ne sommes pas des envahisseurs, nous sommes deux seulement. Nous n'avons aucune intention agressive. Nous essayons de rejoindre la côte Nord pour embarquer sur le baleinier de Farnelle ou peut-être la chaloupe de Gdami. Nous fuyons devant ce que tu appelles les envahisseurs. Nous n'avons nullement l'intention de nous joindre à eux.

Mais son neveu restait toujours immobile comme s'il n'avait pas entendu.

— À toi seul, tu ne pourras arrêter les Aiguilleurs et la III^e Flotte panaméricaine, dit-il en souriant. Ils veulent poser leurs rails sur tout ce

territoire.

— Tu penses qu’à moi seul je ne peux les arrêter ? Bien, mais alors écoute.

Liensun se demanda ce qu’il devait écouter. Soudain ce fut le silence total sur cette terre immense et glacée et il ne comprit pas tout de suite ce qui venait de se passer, regardant autour de lui, oppressé. C’est alors que Juskar lui lança dans le mégaphone :

— Hé, Liensun, le moteur a calé. Le filtre certainement. Je vais le remettre en marche.

Liensun s’était retourné vers son compagnon d’évasion qui s’installait aux commandes, essayait de relancer le moteur défaillant. À la troisième tentative il leva le bras.

— Inutile de décharger les batteries. Un instant.

Il regarda Jdriège, songeur.

— C’est toi ou bien une simple coïncidence ?

— L’esprit de mon père Jdrien. Il m’a accordé ce don et je l’en remercie tous les jours. Il m’a puissamment aidé là-haut dans le Nord et aussi dans ce long chemin au cœur d’une nuit sans fin. J’ai ramené mes frères exploités par les Hommes du Cauchemar, mais sans mon père je n’y serais jamais parvenu. Ils ont essayé de me traquer, un d’abord puis toute une meute, de me tuer et Jdrien mon père intervenait chaque fois. Je les ai arrêtés comme je viens de le faire ici, j’ai obligé leurs chiens à faire demi-tour, leur fusil à exploser.

— Hé, Liensun, c’est sérieux. Il faut remettre en route sinon l’huile va figer. D’après le thermomètre il fait moins quarante-deux à l’extérieur.

Liensun ne répondit pas, se contenta de regarder son neveu. Jdriège ferma les yeux un instant, fit signe à Liensun.

— Essaie encore un coup, dit ce dernier à Juskar.

Le moteur ronronna à nouveau et le radariste levait les deux pouces en signe de victoire.

— Nous devons traverser votre territoire, murmura Liensun. Nous ne disposons pas de suffisamment d’huile pour faire un aussi grand détour par la banquise... Mais pourquoi suis-je en train de parler de banquise ? Comme si tu m’avais...

Il hocha la tête, eut un sourire nostalgique, une petite boule dans la gorge. Lui aussi dans le temps disposait des mêmes pouvoirs que Jdrien. Lui aussi

pouvait bloquer un moteur, un système électronique. Et lui aussi était télépathe et venait de recevoir l'ordre de Jdriège.

— Veux-tu nous condamner à mourir dans le grand désert blanc ? pensa-t-il fortement.

Juskar klaxonna, l'imbécile, impatient de repartir, ne comprenant pas ce que faisaient ces deux-là qui ne parlaient même plus.

Lorsqu'il remonta dans la cabine, Juskar commenta la panne du moteur.

— Certainement une goutte d'eau glacée.

— Non, dit Liensun, c'est Jdriège qui a coupé le moteur et ne me pose pas de questions à ce sujet, il nous donne deux jours pour atteindre la banquise de Mary Bird. Et là-bas Gdami viendra nous chercher peut-être. Ça peut demander des semaines. Peut-être des mois, je te préviens, c'est un métis de Roux, alors, d'ici que tu le rencontres, oublie un peu tes injures raciales.

— C'est qui Gdami ? fit son compagnon avec douceur, pensant que Liensun devenait fou.

CHAPITRE 6

Lorsque la *Salamandre* accosta aux quais d'Anadyrgrad, Songe, depuis le train-ambassade du Consortium des Bonzes, surveilla la manœuvre, identifia Kurty l'austère commandant du baleinier, Grathe son second et aussi cette jeune fille, Fleur, la fille de Lien Rag et de Jael. Mais ces personnages ne l'intéressaient nullement, la seule femme pour laquelle elle était revenue dans cette bourgade du bout du monde n'était autre qu'Ann Suba, malgré l'inimitié qu'elle éprouvait pour la physicienne, maîtresse attitrée de Liensun. Songe avait toujours été amoureuse de ce garçon et regrettait qu'il se soit embarqué avec l'ingénieur Pavakov dans le Chenal Noir. Elle ignorait ce qu'il était devenu à la suite de l'affrontement entre l'expédition de Pavakov et les éléments de la III^e Flotte panaméricaine de l'amiral Kinnjone. En réalité, cette dernière expédition était sous les ordres du Grand Maître Aiguilleur Opérasque qui voyait dans l'installation d'un immense réseau Nord-Sud l'occasion d'acquérir une renommée mondiale. Les Panaméricains avaient écrasé sans mal le commando de Pavakov, et capturé ce dernier. Il venait d'être rapatrié et libéré par le gouvernement panaméricain. Son retour en Tcherskicie n'avait pas dû être bien glorieux, mais ayant rencontré et jugé le bonhomme, elle se doutait qu'il allait désormais travailler à sa revanche. Les Sibériens orientaux oublieraient vite son échec pour se ranger en grand nombre derrière lui. Les glisseurs qu'il fabriquait, ces véhicules révolutionnaires rendaient les Aiguilleurs et Opérasque en particulier fous de rage. C'était une atteinte à l'hégémonie de la société ferroviaire telle que la Caste l'avait organisée au fil des siècles. Songe pressentait obscurément que, désormais, la lutte contre ces maîtres de la Terre ne faisait que commencer et perturberait durant des années, des décennies, leur projet de reconstituer leur empire.

Le président Tharbin de la Compagnie du Consortium des Bonzes l'avait chargée d'une mission impossible qu'elle ne savait comment mener à bout. À la demande des Aiguilleurs elle devait contacter Ann Suba et la convaincre de rejoindre le professeur Charlster et son équipe à 87°7 Station, là où avaient été créés des laboratoires d'astrophysique. Déjà aborder cette femme, subir son regard méprisant, seraient une épreuve humiliante, mais l'entendre lui rire au nez lorsqu'elle ferait sa proposition la rendait malade à l'avance. Cette femme l'avait toujours considérée comme une personne de peu, ne développant ses talents que dans la recherche du profit.

On déchargeait de l'huile de baleine, du moins on la pompait dans les

soutes du baleinier, et tous ceux qui n'étaient pas mobilisés pour cette opération descendaient à terre. Elle attendait qu'une bordée de marins se hâte de profiter de cette permission, mais il n'en fut rien. C'est ainsi qu'elle vit Jael, Fleur et Grathe quitter le bord. Elles seraient vite déçues par le peu d'attrait de cette ville portuaire que les glaces emprisonnaient sept mois de l'année. Il n'y avait guère de magasins susceptibles de les intéresser. Les Yakoutes persistaient à mener une vie ancestrale d'une grande simplicité, pratiquaient surtout la pêche, possédaient un artisanat réduit. Ils refusaient les futilités inutiles. Les articles les plus nombreux étaient des peaux, des fourrures, des tissus brodés. Les robes des femmes yakoutes multicolores et riches en broderies, les vestes et les manteaux en isatis ou en bébé phoque se retrouvaient dans un tout petit nombre de boutiques. Des émigrés venus de la Sibérie occidentale avaient vainement essayé de créer d'autres commerces, tous végétaient.

Ses informateurs, les agents secrets de l'ambassade, lui apprirent qu'une certaine agitation de mécontentement régnait à bord de la *Salamandre*, notamment au sein de l'équipage. Depuis plus d'un an ces hommes n'avaient aucune nouvelle de leurs familles restées dans l'hémisphère Sud, aux Kerguelen, et demandaient à être rapatriés, ce qui était tout à fait impossible. Ils avaient accepté cet état de fait jusqu'à ce qu'une personne de l'hémisphère Sud parvienne à rejoindre le bord de la *Salamandre*. Cette personne n'était autre que Jael, qui avait réussi à traverser la Ceinture de Feu. Sa présence prouvait qu'il existait un moyen, même s'il était exceptionnel. Ils harcelaient le commandant pour qu'il passe un accord avec les Hommes-Jonas, afin que ces derniers leur fassent traverser sous l'eau les régions dévastées par une puissante chaleur.

Jael était la demi-sœur de Liensun. C'était elle qui l'avait élevé au milieu de difficultés et de dangers multiples. Elle était devenue la femme de Lien Rag, malgré leur grande différence d'âge, et était séparée de sa fille qui avait voulu embarquer sur le baleinier en partance pour le Chenal Noir. Ce voilier avait réussi à franchir le Chenal à l'époque où sa banquise était encore fragile et n'offrait aucune résistance, mais lorsqu'ils avaient voulu retourner au Sud, cette même banquise était devenue trop épaisse pour que l'étrave du baleinier la brise. Lien Rag avait toujours entretenu de bonnes relations avec ce peuple étrange qui vivait en symbiose avec une race bien précise de baleines, les solinas, peuple qu'on appelait les Hommes-Jonas. Par contre, il était impossible à Kurty, le commandant du bateau, d'obtenir de ces gens-là la même faveur puisque la *Salamandre* chassait, dépeçait, transformait en huile les solinas sauvages.

Ne pouvant contacter le président Tharbin par radio, elle utilisa un ordinateur de l'ambassade selon un code secret, un site qui l'était également. Elle exposa son plan d'action, lui demanda son avis et, dans le cas où celui-ci

serait favorable, le priaient d'obtenir l'aval des Panaméricains et surtout des Aiguilleurs. Pour ces derniers ce serait certainement très long, leur patron Opérasque se trouvant en route vers le pôle Sud par le Chenal Noir.

Elle chargea un certain Morka, agent secret, de guetter l'apparition d'Ann Suba et de la filer discrètement.

— Tenez-moi au courant de ses allées et venues, signalez-moi ses centres d'intérêt. Je veux que vous m'appeliez régulièrement toutes les demi-heures et si quelque chose vous paraît surprenant n'hésitez pas à me le faire savoir de suite. Je ne quitterai pas le train-ambassade à partir du moment où cette femme descendra à terre.

Au début de l'après-midi, Songe désespérait de voir la physicienne apparaître, mais elle surgit dans un manteau de fourrure alors que les autres se promenaient en ville dans leur combinaison isotherme. Il y avait dans cette façon de se vêtir la volonté affichée de passer inaperçue et de se mêler à la population. Songe se souvint qu'Ann Suba, en dehors de ses passions pour les sciences physiques, s'intéressait à l'ethnographie. Elle avait dirigé des colonies de Rénovateurs du Soleil en même temps que Ma Ker, la grande figure de ce mouvement.

Les rapports réguliers de Morka la laissèrent indifférente jusqu'à ce qu'il lui annonce que cette personne venait de pénétrer dans l'écomusée de la ville qui retraçait toute la saga du peuple yakoute.

— Très bien, dit-elle, continuez la surveillance sans vous étonner de me voir arriver. Je vais moi aussi visiter le musée et essayer de la rencontrer fortuitement. Si ça marche et si vous nous voyez sortir ensemble, continuez tout de même la filature.

Juste comme elle quittait le traintel, un agent de la Sécurité la rejoignit en courant.

— Nous venons d'apprendre que tout l'équipage de ce baleinier est consigné à bord et que quatre marins sont aux fers dans la cale pour mutinerie. La *Salamandre* ne prendra pas la mer de sitôt car l'équipage refuse d'effectuer les manœuvres de départ. Il semble que la Sécurité yakoute soit au courant car elle fait discrètement surveiller le voilier.

— Merci, c'est très important pour moi.

La grande attraction de l'écomusée, à l'entrée, était un immense mammoth retrouvé dans les glaces éternelles et conservé dans un congélateur vitré. C'était un animal fabuleux découvert depuis fort longtemps et dont la carcasse avait survécu malgré les chambardements qu'avait connus la Sibérie

orientale.

Songe n'y était venue qu'une fois, s'était attardée sur les modes de vie de jadis qui ne différaient guère de ceux d'aujourd'hui dans cette Compagnie yakoute. La plupart du temps, les mannequins reconstituaient des scènes de chasse, des réunions de famille, et tous les actes de la vie ancestrale. Il avait fallu le réchauffement et la dissolution de l'ancienne Compagnie Sibérienne, suivis d'un morcellement, pour qu'un endroit pareil puisse exister. Il y avait une époque où ce genre de référence au passé et à une façon de vivre était interdit.

Elle aperçut Ann Suba qui discutait avec l'un des gardiens, se faisant expliquer quelque chose. Lorsqu'elle le quitta, Songe s'arrangea pour la rejoindre à contresens.

La physicienne ne la reconnut pas tout de suite mais lorsque Songe la salua aimablement, elle la fixa avec méfiance, puis hocha la tête. Avait-elle mauvaise vue ?

— Songe ? Mais que faites-vous là ?

— Mais vous-même, répondit celle-ci en riant. Moi, je travaille à l'ambassade de la Compagnie du Consortium des Bonzes.

Déjà Ann Suba retrouvait son air sévère habituel.

— Liensun est-il avec vous ?

— Liensun ? Vous le connaissez aussi bien que moi. On ne l'attache pas. Il est parti en expédition dans le Chenal Noir avec cet ingénieur Pavakov. Mais vous le saviez, non ?

— Je pensais qu'il avait été rapatrié en même temps que les rescapés de cette expédition.

— Personne ne sait ce qu'il est devenu. Le baleinier *Salamandre* serait-il de retour que vous soyez ici ?

CHAPITRE 7

Le dirigeavion volait à une altitude de six mille mètres dans une zone de courants très froids et d'une faible épaisseur, entre cent et deux cents mètres. Lien Rag qui pilotait surveillait sans cesse l'altimètre mais aussi l'indicateur des températures extérieures. Juste en dessous de cette couche froide, l'air pouvait atteindre quarante degrés.

Dans le cockpit il était entouré de Lienty Ragus son cousin et des deux spécialistes en aéronautique, Olivary et Gislake. Cette expédition vers le 40^e parallèle avait été discutée en secret avec le président de l'assemblée élue. Nul ne devait pour le moment en savoir le but. Des bruits circulaient comme quoi cette petite île de la Nouvelle-Amsterdam serait habitable à condition de supporter une température moyenne de trente-cinq degrés. Les organismes humains, après deux millénaires de glaciation et de froids excessifs, ne pouvaient s'adapter à ce niveau de chaleur en quelques jours. Après vingt ans de réchauffement, des gens mouraient encore de ce bouleversement. Mais des trafiquants, des aventuriers de tout poil se risquaient là-bas pour en piller les installations abandonnées et chasser les manchots.

— Il y a vingt ans, les rookeries de cette zone étaient bien connues et les oiseaux de cent kilos n'étaient pas une exception. De véritables bonbonnes d'huile sur pattes, tant la mer sous la banquise était riche en poissons. N'étant presque plus chassés, ces manchots empereurs, tel est leur nom, ont subi une sélection naturelle, les plus robustes survivant, s'adaptant au climat nouveau. Si nous pouvions installer une base dans cette île, nous résoudrions nos difficultés d'approvisionnement en énergie. La Nouvelle-Amsterdam n'est qu'à deux mille kilomètres de notre archipel des Kerguelen, soit six jours de navigation en mer, huit heures de vol à vitesse réduite. Un peu avant nous devrions apercevoir le petit archipel de Saint-Paul. Un îlot et pas mal de récifs autour, jadis peuplés de millions de manchots. Il est étrange de se souvenir que ces animaux préféraient vivre sur la glace d'une terre ferme que sur la banquise.

Il finit par exprimer le fond de sa pensée :

— Cette première approche pourrait être suivie de beaucoup d'autres si nos corps acceptent d'affronter cinquante degrés par exemple. Depuis la disparition des banquises, une île immense a dû réapparaître, celle de Madagascar au nord-ouest. De même le Sud de l'ancienne Africa.

— La mer est agitée, lui dit Lienty qui observait l'océan en dessous, à travers les brumes molles qui désormais faisaient partie du paysage.

Les trouées y étaient rares et découvraient des vagues écumantes.

Peu après, Lienty, que tout le monde appelait Gus, signalait un voilier en fuite avec le vent du Sud. Il évaluait la vitesse de ce dernier à cent kilomètres et tous se demandèrent comment le bâtiment pouvait résister.

Plus loin ils aperçurent la coque d'un catamaran retourné, mais pas de traces de naufragés. Beaucoup d'aventuriers construisaient ce type de bateau avec du matériel de récupération. C'étaient des bricolages désastreux en cas de mauvais temps, et même par petit temps. Mais la facilité d'exécution et la flottabilité de l'engin grâce aux deux coques leurraient ces pauvres diables.

Le petit archipel de Saint-Paul apparut, mais pour en distinguer le relief et éventuellement le peuplement en manchots, il fallut abandonner cette couche froide pour affronter celles successives de chaleur. Plus ils perdaient de l'altitude, plus ils rencontreraient des strates d'air chaud et Lienty énonçait les chiffres sans trop s'affoler. Les techniciens, eux, paraissaient moins impassibles.

— D'après mes cartes Saint-Paul est inabordable pour un aérostat et à peine plus pour un petit bateau.

— Essayons quand même de survoler l'îlot à basse altitude, proposa Lienty. Si les manchots habitent encore Saint-Paul malgré la hausse des températures nous en trouverons également à la Nouvelle-Amsterdam. Nous avons une marge de température avec ce quarante qui vient d'apparaître sur mon compteur.

Le dirigeavion commença de tourner selon un rayon de plusieurs kilomètres, tandis que la partie dirigeable se gonflait et permettrait de faire un point fixe, malgré le vent très fort. On pourrait ainsi perdre trois à quatre mille mètres en luttant à l'aide des moteurs contre la dérive.

Les deux techniciens estimaient que les turbopropulseurs résisteraient à l'augmentation de température. Un air déjà chauffé à trente, quarante degrés s'engouffrant dans ces turbines pouvait à la sortie atteindre deux cents degrés et même plus. Les moteurs en céramique tiendraient mais certaines pièces en métal risquaient d'être déformées. Une fois de plus Lien Rag pensa à l'île du Titan, l'ancienne propriété du président Kid, le génial fondateur de la Compagnie de la Banquise. Dans cet îlot qu'un volcan alimentait en énergie inépuisable, le Gnome, comme ses ennemis l'appelaient, avait créé une importante fabrique de moteurs en céramique. Mais Titan était dans la zone équatoriale où régnait l'enfer solaire.

— Trois mille mètres, annonça Gislake, ou dix mille pieds au choix.

— Température extérieure de vingt degrés.

C'était encore raisonnable mais à deux mille deux cents mètres elle grimpa jusqu'à trente et Lien cessa la descente.

— Trois carcasses de bateaux, certainement d'anciennes chaloupes. Je vois aussi un squelette de baleine et à première vue il s'agissait éventuellement d'une solina. La peau de la queue s'est desséchée sans pourrir et c'est une des caractéristiques anatomiques de la solina que cette flèche caudale effilée.

Lienty se passionnait pour les solinas et demandait aux chasseurs de les photographier pour étudier ces clichés. Il se demandait si des troupeaux de ces animaux ne hantaient pas ces lieux.

— Rookerie sur la pointe ouest. À l'abri des rochers élevés... Et une autre dans la crique plus au nord. Ça grouille là-dedans. Peut-être des milliers de bêtes.

Certainement pas des millions, pensait Lien Rag.

— Quarante degrés, mais c'est juste une bouffée, je pense, annonça Gislake. Comment ces animaux peuvent-ils survivre dans une pareille chaleur ? Les hommes ne se sont pas acclimatés et eux si.

Olivary faisait une visée grâce à un spectrographe analysant les couches chaudes jusqu'à une distance de huit cents mètres. Et il releva un abaissement de la température.

— Si nous descendons de cinq cents mètres nous n'aurons plus que vingt à vingt-cinq.

— Il y a de nombreux petits, fit Lienty qui observait les manchots. Presque plus que d'adultes mais je ne crois pas que ces manchots-là atteignent les poids de leurs aïeux. La plupart ne doivent pas dépasser les cinquante kilos.

— Ce qui pourrait quand même donner quinze litres d'huile, répondit Lien Rag.

— Oui, mais au prix d'un travail exténuant. Contrairement aux baleines, il faut les plumer avant de les faire fondre. Le rendement est tout de même médiocre.

— Nous allons poursuivre vers la Nouvelle-Amsterdam, à deux cents kilomètres légèrement au nord-ouest. Toujours à la même altitude en surveillant la température et le vent.

Une heure plus tard l'île apparaissait nimbée d'une couronne de brumes.

— On dirait qu'un nuage s'est abattu sur elle et ne veut plus la lâcher, remarqua Lienty, mais c'est tout de même étrange.

— Je me mets à l'aplomb, essayez d'analyser ce phénomène. Ce type de brume ressemble plutôt à de la vapeur d'eau chaude s'échappant d'une usine.

Lien Rag, comme sujet à un pressentiment, réduisit le régime du moteur pour faire face au vent, commença de perdre quelques centaines de mètres d'altitude tandis que ses compagnons effectuaient ces analyses.

— Vapeur grasse, annonça Lienty. Il y a une fonderie là-dessous et c'est une installation importante.

CHAPITRE 8

Le travail avait pratiquement cessé dans le Chenal Noir et les machines s'étaient immobilisées. On attendait un important convoi d'approvisionnement en résine spéciale pour les rails et les traverses, on attendait aussi des wagons-citernes de baleinium et de fuphoc. Enfin, on espérait recevoir des vivres plus originaux que ceux que la cafétéria servait depuis une semaine.

Celui qui enrageait le plus était Opérasque, le seul à ne pas maîtriser ses nerfs. Le personnel des voies, les marins, les officiers et l'amiral Kinnjone prenaient ce contretemps avec philosophie, alors qu'il restait encore des semaines de travail et que le moindre retard compromettrait l'avenir de ce réseau Nord-Sud et surtout la carrière d'Opérasque. Le Conseil de Surveillance pouvait fixer la réunion plénière avant qu'il n'ait terminé la jonction entre les deux pôles. Lorsqu'il comparaitrait, que pourrait-il avancer comme preuve de son travail acharné et de la réalisation de ce fabuleux projet, s'il manquait quelques milliers de kilomètres avant d'atteindre l'Antarctique ? Le Conseil en réunion plénière devait désigner le futur Maître Suprême des Aiguilleurs. C'est-à-dire un chef qui détiendrait les pleins pouvoirs sur la Caste et sur la Panaméricaine. Il était temps que le gouvernement actuel de cette Compagnie qui s'émancipait de plus en plus de la tutelle ferroviaire, un collège de dirigeants, soit remplacé par un homme de la Caste. La preuve vivante en était ce vieil amiral Kinnjone qui n'en faisait qu'à sa tête, se montrait insolent même.

Outre ces difficultés dans l'acheminement du ravitaillement, Opérasque avait bien d'autres soucis. L'arrestation de cette Louria Finister, compromise dans une affaire mystérieuse où le nom du projet Permafrost était apparu, le tracassait en premier. Il avait de puissants adversaires, même au sein du Conseil de Surveillance, qui lui en voulaient pour l'abandon, même provisoire, du projet Permafrost. Celui-ci prévoyait de puissants crédits et moyens pour les laboratoires d'astrophysique où le professeur Charlster devait étudier comment retrouver le climat glaciaire d'autrefois. L'hégémonie du chemin de fer avait favorisé l'ascension des Aiguilleurs vers de hautes destinées, et peu avant le réchauffement ils dominaient toute la planète, avaient la main sur les plus petites Compagnies ferroviaires. Ils avaient mis en place une société qu'ils estimaient parfaite, dans laquelle les humains devaient se plier à des règles strictes. Opérasque avait signé le traité d'Alone, petite île de l'hémisphère Sud où la papauté avait installé son Vatican provisoire.

Participaient à cette table ronde les Néos, bien sûr, le Consortium des Bonzes, les Aiguilleurs représentés par sa personne. Accessoirement on avait aussi invité des gens comme ce Lien Rag, ancien ennemi de la Caste, ces Simone qui vivaient sur leur voilier à l'écart du monde, mais ceux-là ne comptaient guère. Le Chenal Noir qui jusque-là ressemblait à un long canal parcouru par des vents et des courants violents s'était peu à peu recouvert d'une épaisse banquise, et l'idée avait germé dans le cerveau du Grand Maître d'y établir un réseau colossal, le Réseau de l'éternelle nuit comme commençaient de le surnommer ceux qui y travaillaient. Sans ce réseau les communications entre les deux hémisphères seraient restées interdites. Malheureusement, un certain Pavakov, ingénieur défiant la Caste, avait inventé et construit des véhicules pouvant se déplacer en dehors des rails, des glisseurs mus par des turbines. Il avait lui aussi décidé d'établir une ligne de transport sur le même trajet. Son expédition avait effectué un excellent travail, Opérasque l'admettait, installant le long du Chenal des balises radio, des projecteurs alimentés par des éoliennes. Ses engins glisseurs avaient même failli parvenir avant tout le monde en Antarctique, mais à la suite d'événements catastrophiques suivis d'un affrontement violent, Pavakov avait été renvoyé dans sa Compagnie, la Tcherskicie. Donc, la voie était largement ouverte mais la logistique ne suivait pas. C'était à hurler de rage.

Pendant ce temps l'amiral Kinnjone fraternisait avec ses officiers, ses hommes et même ces Inuits qui, d'ordinaire, les précédaient avec leurs traîneaux et leurs chiens, explorant la banquise avant que les lourds engins de chantier ne se mettent en marche. Opérasque détestait ces êtres, leur reprochait leurs fourrures puantes, leur viande de phoque, leurs poissons gelés, leurs chiens sauvages.

Là-bas, dans la station d'astrophysique de 87°7, Cristella Marlone le représentait en tant que directrice de ces laboratoires, mais il ne lui accordait pas toute sa confiance. Il y avait un litige entre elle et le professeur Charlster, et il avait l'impression désagréable qu'elle ne lui communiquait pas les rapports sur les travaux du savant. Ce dernier avait été chargé d'étudier les colloïdes nécessaires à la cohésion de ces poussières et cendres lunaires qui formaient un immense arc de cercle géostationnaire occultant la lumière du Soleil, et par suite logique projetant sur la Terre une nuit épaisse tout au long du 120^e méridien Est.

Pour désigner ce phénomène, Charlster le comparait à une île de plusieurs centaines de milliers de kilomètres. Il l'avait baptisé Dusts and Ashes Island, DAI, l'île de poussière et de cendres. Cet ensemble cohérent n'était pas le fait d'un hasard, d'un accident de mécanique céleste, mais avait bel et bien été réalisé par ce même Charlster quelques années auparavant. Époque où Opérasque le harcelait pour qu'il crée les conditions d'une nouvelle glaciation, un avant-projet Permafrost avant l'heure. Charlster connaissait

alors d'étranges pulsions érotiques dues à une sénilité menaçante, étant obsédé par les filles très jeunes, voire impubères, au grand scandale de la Caste fort puritaine, dans la plus grande hypocrisie cependant. Pour obtenir qu'on lui livre, le mot n'était pas trop fort, de pauvres gamines il était prêt à tout et s'était lancé dans ce vaste projet de glaciation comme un chien fou, usant au hasard de différentes recettes. Et lorsqu'il était apparu qu'il avait réussi à créer ce DAI, il n'avait jamais pu expliquer comment il s'y était pris, n'ayant jamais pu renouveler l'expérience. Heureusement d'ailleurs, car une nuit épaisse aurait alors recouvert le globe terrestre. Les Aiguilleurs voulaient retrouver exactement les conditions climatiques de jadis, avec de grands froids qui transformeraient toutes les mers en banquises épaisses supportant leurs voies ferrées, au prix d'un jour crépusculaire, polaire, éclairant médiocrement les activités humaines.

Lorsqu'il faisait le bilan de tous ces problèmes non résolus, Opérasque ne pouvait qu'attendre dans la fébrilité d'en terminer avec ce réseau Nord-Sud. Et cette attente devenait insupportable.

CHAPITRE 9

Dans son bureau, véritable bunker vitré dominant tous les astrophysiciens penchés sur leurs écrans, Cristella Marlone se sentait fragilisée, vulnérable, et ce n'était pas seulement sa grossesse la cause de ce malaise ! Charlster paraissait émettre des ondes maléfiques, toutes dirigées-contre elle. À l'annonce de l'arrestation de Louria Finister, il était resté impassible, mais elle devinait qu'il était désormais dans une permanente fureur silencieuse plus dangereuse que s'il l'avait exprimée en hurlant. Elle se méfiait. Opérasque l'inondait de questions au sujet des recherches de Charlster, ses colloïdes indispensables pour la cohésion de DAI. Lorsqu'elle se risquait à poser la question au vieux professeur, il lui désignait son écran.

— Vous avez tout dans la mémoire centrale, vous pouvez y accéder depuis votre ordinateur.

Pour ce faire il lui aurait fallu quelques connaissances en astrophysique, alors qu'elle n'en avait aucune, ayant progressé dans la carrière scientifique d'abord parce qu'elle était Aiguilleur de grade élevé et parce qu'elle appartenait au service secret de la Caste. Elle avait fait des études de haut niveau, sanctionnées pour la plupart par des échecs tenus secrets. Elle savait très bien que si Charlster mourait ou décidait d'arrêter sa carrière, elle perdrait tout aussitôt ce poste de directrice de 87°7 Station. Elle n'était là que pour le surveiller. On l'avait félicitée lorsque, à une époque, elle l'avait séduit, pensant lui faire oublier son goût pour les très jeunes filles, mais sa propre libido l'avait compromise dans des exigences trop répétées pour un homme de cet âge. Elle l'avait dégoûté et depuis n'avait jamais pu reconquérir sa confiance. Folle de dépit, son rêve avait été tout au long de leur liaison de donner naissance à un enfant qui aurait le génie de cet homme, elle avait usé de moyens que même la Caste jugeait malhonnêtes. Sous prétexte d'un examen médical approfondi, on avait prélevé le sperme de Charlster pour la féconder.

Elle essayait encore d'attendrir cet homme en posant ostensiblement ses mains sur son ventre, mais Charlster ne lui accordait jamais le moindre regard.

Les chiffres sur son écran, sortis de la mémoire centrale, restaient un langage inconnu d'elle. Comment savoir si les colloïdes qui là-haut servaient de ciment à ces poussières de Lune n'étaient pas en train de se désagréger ? Charlster avait parlé d'eau lourde qu'il aurait fait bouillir dans l'espace afin de la séparer de l'eau ordinaire, ou quelque chose comme ça. Puis il l'aurait

congelée, comme liant dans des amas de ces cendres et poussières, dusts and ashes. Oui, mais il y avait des questions d'attraction ou de répulsion, et la magnétosphère.

Charlster avait conscience qu'il intriguait Cristella et même l'effrayait. Elle ne pouvait répondre aux demandes d'Opérasque, cet imbécile qui n'avait pas prévu une aussi longue absence en s'isolant dans le Chenal Noir. Pendant ce temps, ses compagnons et rivaux de la Caste agissaient dans l'ombre, pour le déposséder de l'aura que ce réseau Nord-Sud pourrait lui donner.

Charlster n'avait pas essayé d'intervenir pour sortir Louria Finister de sa cellule. Il s'était contenté de demander régulièrement des nouvelles de Claudion Hyponias qui revenait peu à peu à la vie. Mais il agissait subtilement et, lorsqu'il parviendrait à ses fins, il n'aurait certainement pas besoin de supplier les uns et les autres, Cristella ou Opérasque, pour que sa chère Louria lui soit rendue. Il pourrait même exiger qu'elle soit réintégrée dans l'équipe des astrophysiciens de 87°7 Station.

Lorsque son regard croisait celui quémendeur, presque suppliant, de la directrice, il s'efforçait de rendre le sien aussi neutre que possible. Il progressait, certes, dans ses recherches, mais personne ne devait se douter à quel niveau il en était.

Ce que redoutait le plus Cristella, c'était de le voir s'enfermer des heures durant, la nuit, dans la coupole des télescopes et surtout du radiotélescope. Elle se doutait qu'il y travaillait contre elle.

CHAPITRE 10

Yeuse ne s'attendait pas à une réception chaleureuse, mais c'était franchement de l'hostilité que lui manifestaient Gdami et sa compagne Zabel. La guerre contre les Roux les dressait contre elle et elle crut même qu'elle ne pourrait embarquer à bord de leur bateau, véritable sabot lourd et malodorant sur lequel ils vivaient. Elle était bien décidée à ne pas entrer dans les explications justifiant sa politique, mais ils ne lui en demandèrent pas. Ils se tenaient raides et distants en haut de la coupée, sans même lui tendre la main quand elle atteignit le dernier échelon de l'échelle malcommode.

— On ne vous voit plus guère à Punta Arenas, dit-elle après un échange de poignées de main très bref.

— Nous n'avons rien à faire dans un pays qui trouble la paix de ces régions, dit Gdami.

Sa roussitude apparaissait ostensiblement dans sa demi-nudité. Alors qu'elle hésitait à ôter son intégral, lui ne portait qu'un pantalon léger et un tee-shirt qui ne cachait rien de sa toison abondante sur les épaules, les bras et la poitrine. Elle descendait certainement sur le ventre, les cuisses, mais avec moins de volume que chez les Roux de pure race. La fourrure de ces derniers était d'une grande douceur alors qu'elle imaginait celle de ce garçon assez rêche. Zabel était maintenant une femme plantureuse de quarante ans, devant avoir quinze ans de plus que son ami. Elle pensa à Liensun qui s'était lié avec Ann Suba encore plus vieille, à Lien Rag qui avait pour compagne Jael, la sœur aînée de Liensun plus jeune que lui.

— Junquil me dit que vous auriez aperçu le *Staple* de l'autre côté de la péninsule, en direction de la banquise de Mary Bird ?

Gdami hocha la tête, et ce fut Zabel qui répondit qu'effectivement le remorqueur était passé en vue de cette banquise où ils allaient acheter de l'huile aux tribus de Roux, en échange de harpons en fer et de filets de pêche.

— Il est ensuite réapparu sans ses barges ?

— C'est exact.

— Au bout de combien de temps ?

Gdami et Zabel se regardèrent d'un air dubitatif.

— Mary Bird couvre toute la zone de la mer d’Amundsen qui longe des milliers de kilomètres ?

— C’est exact, mais nous ne dépassons jamais la banquise de la terre de Bryan car nous ne pourrions stocker l’huile nécessaire à un long périple.

— Huit jours plus tard, fit Zabel, mais comme il était débarrassé des barges il marchait à quinze nœuds environ. À l’aller il devait naviguer à dix. C’est un remorqueur plus puissant que rapide.

— Environ trois mille kilomètres aller et retour ?

— Plutôt quatre mille. Vous achetez l’huile qu’il vole aux Roux ? s’indigna Gdami. Car il n’y a aucun doute. Cette huile, même si elle a été obtenue de la fonte de lard d’éléphants de mer il y a des années, appartient aux Roux. Mais ce pirate, ce Césaire n’hésite pas à enfreindre les tabous de mon peuple.

— Votre peuple c’est aussi les Hommes et les Femmes du Chaud, comme Zabel, remarqua-t-elle, sans hausser la voix. J’achète cette huile, c’est tout.

Puis elle se souvint d’un mot prononcé par Gdami.

— De quels tabous parlez-vous ?

Le garçon secoua la tête.

— Débrouillez-vous pour le savoir, mais ne comptez pas sur moi et vous ne trouverez aucun Roux pour vous renseigner. Il y eut un holocauste dans le passé, des milliers de Roux furent sacrifiés parce qu’ils voulaient éviter un massacre d’éléphants de mer. Une colonie de millions d’animaux abattus à la mitrailleuse. Une décision démente de l’ancien Caudillo Hernandez qui dirigeait la Guilde des Harponneurs. Des milliers de Roux qu’on voulait forcer à dépecer et à fondre ces cadavres. Ils ont refusé et on les a tous liquidés. Vous n’en avez jamais entendu parler mais la mémoire de mon peuple reste fidèle.

— Césaire enfreint le tabou édicté par les vôtres sur le lieu du massacre. Mais qu’est devenue l’huile ?

Gdami inclina à peine la tête et s’en alla, il descendit dans les profondeurs de son bateau, la laissant seule face à Zabel.

— Vous avez touché un point sensible chez lui et il ne parlera pas. Moi-même j’ignore tout de cette horrible histoire.

— Comment faites-vous pour revendre l’huile des Roux de Mary Bird,

puisqu'ils interdisent son commerce ?

— Nous avons un accord. Nous ne la monnayons pas mais faisons du troc avec ceux qui veulent nous en acheter. L'interdiction vous concerne surtout, et jamais nous ne vous en vendrons ni même vous en donnerons à titre gratuit. Vous pourriez être en panne avec votre hydravion que nous refuserions également. J'en suis désolée mais nous avons un pacte d'honneur.

Soudain Yeuse eut un pressentiment sur l'issue de cette guerre larvée qu'elle soutenait contre le Peuple du Froid. Ces primitifs n'étaient pas seuls, des gens comme Zabel, qui n'était nullement métissée, les comprenaient et les soutenaient. Et elle n'était pas un cas unique. Cette sympathie pouvait-elle par la suite gagner d'autres personnes ? Elle le redoutait dans un éclair de conscience gênant.

— Je vais aller voir Farnelle et Danglov à bord de leur baleinier.

— Inutile, elle nous a fait savoir qu'elle nous rejoindrait à notre bord pour vous rencontrer.

Soudain elle pensa aux Simone. C'était à eux que Césaire paraissait voler ce fuphoc et non aux Roux. Elle faillit le dire à Zabel mais le canot de Farnelle approchait.

CHAPITRE 11

Lorsqu'elle y réfléchissait, Songe se jugeait avec sévérité. Elle n'aurait jamais dû être aussi directe avec Ann Suba. Au début de leur rencontre dans cet écomusée, elle s'était comportée habilement, finissant par obtenir qu'elles aillent ensemble prendre un thé et quelques pâtisseries locales. Mais par la suite elle avait cru trop vite pouvoir expliquer clairement à cette femme pourquoi elle souhaitait lui parler.

— Vous pensez vraiment que je pourrais accepter de travailler pour les Aiguilleurs, moi l'ancienne Rénovatrice du Soleil qui les ai combattus sans relâche ? Si Charlster est un renégat, je n'en deviendrai pas une. Je vous remercie pour le thé mais allez dire à vos employeurs que c'est non, trois fois non et n'essayez plus de me contacter.

— Je suis désolée, avait murmuré Songe, furieuse contre elle-même, mais je ne voulais pas vous offenser. Avant que vous ne partiez, expliquez-moi comment vous pouvez accepter la Ceinture de Feu, cette fournaise qui ravage les quatre cinquièmes de la Terre ? Le projet de mes employeurs est d'y remédier.

— Le projet Permafrost, les accords d'Alone ? ricana la physicienne.

— Mais oui, fit Songe sincère. Nous ne pouvons vivre éternellement ainsi alors que le Soleil ravage tout et que les zones inhabitables grignotent celles où les gens se sont réfugiés. Vous ne pouvez accepter cet état de fait. Nous vous offrons les laboratoires les mieux équipés du monde. Vous vivez depuis quinze ans en dehors du monde scientifique et je suis certaine que vous manque l'ambiance des labos, des discussions passionnées sur un sujet donné. Que croyez-vous, que les astrophysiciens autour de Charlster sont des esclaves rivés à leurs appareils et à leurs ordinateurs ?

— Charlster ce pervers aime-t-il toujours les petites filles ? lança Ann Suba virulente, et si fort que les clients les regardèrent avec étonnement.

— Je vous en prie, dit Songe avant qu'elle ne disparaisse, songez à ma proposition. Vous ne pouvez passer votre vie à bord d'un baleinier, qui d'ailleurs risque d'être immobilisé jusqu'au prochain hivernage, et un an dans ce port ne sera pas quelque chose de vraiment réjouissant. On s'y ennuie à mourir.

Depuis, elle était sans nouvelles de la physicienne qui ne quittait même

plus le baleinier. À bord la situation restait bloquée avec les marins en grève et quatre d'entre eux aux fers. Kurty était un homme impitoyable tout comme son père, le célèbre pirate ferroviaire qui sévissait jadis en Transeuropéenne.

Tharbin la harcelait à la fois par radio et aussi par des messages informatiques. Il exigeait qu'elle le tienne au courant de ses négociations. Par elle, il savait que les marins de la *Salamandre* voulaient absolument être rapatriés en hémisphère Sud et observaient une grève dure.

— C'est intéressant ça, lui avait-il dit, je vais y réfléchir.

Que pouvait-il faire : négocier le passage des hommes du baleinier de l'autre côté de la Ceinture de Feu avec les Hommes-Jonas ? Jamais ceux-ci n'accepteraient la proposition d'un Tharbin. Que deviendraient le baleinier et les officiers ? Ces gens-là n'abandonneraient jamais leur bateau pour rejoindre les Kerguelen où ils risquaient d'être accusés de désertion.

Deux jours après sa rencontre avec Ann Suba, les marins du baleinier voulurent quitter le bord avec leur sac, mais la Sécurité locale les refoula. Ils demandèrent alors des négociations car le commandant Kurty refusait qu'on les nourrisse et ils ne descendaient à terre que pour trouver de quoi manger.

Des autorités de la ville sollicitèrent alors une entrevue avec le commandant qui accepta qu'Anadyrgrad fournisse des repas aux matelots. Ceux-ci dirent qu'ils resteraient à bord mais poursuivraient leur grève. On avait vainement voulu leur démontrer que leur évacuation était impossible, que le réseau même terminé ne serait accessible aux particuliers que dans un an. Comment les Yakoutes pouvaient-ils le savoir ? Sinon par les Inuits qui entretenaient des échanges avec ceux qui travaillaient dans le Chenal Noir ? Songe pensait que certains s'étaient mêlés aux Esquimaux pour espionner cette expédition.

Outre cette mission concernant Ann Suba, Tharbin exigeait qu'elle obtienne des renseignements sur Pavakov revenu dans sa cité industrielle. Tout le monde savait qu'il ne renoncerait jamais à prendre sa revanche, mais l'essentiel était de deviner à quel moment il déclencherait son offensive.

Pour en savoir plus elle aurait dû se rendre en Tcherskie, mais l'urgence restait Ann Suba. Pour l'instant, elle se montrait solidaire de Kurty et de Grathe, et curieusement elle évitait la compagnie de Jael et de sa fille Fleur. La physicienne n'avait pour la famille en général que mépris, si Songe se souvenait bien. C'était une intellectuelle pure et dure qui avait été mariée à un autre physicien qui s'était suicidé, mais le couple n'avait jamais eu d'enfants ni même de foyer.

— Je vais vous envoyer des instructions secrètes de la plus haute

importance, lui radiographia Tharbin un matin. Branchez-vous sur votre écran, formez votre code personnel. Attention, ce que vous apprendrez ne devra pas transpirer parmi les gens de l'ambassade.

CHAPITRE 12

— Cent vingt mètres, signala Gus toujours calme contrairement à Gislake très nerveux.

Olivary ne disait rien mais était contracté. Le sol se rapprochait et cette brume grasse n'en finissait pas. L'analyse donnerait certainement des résultats surprenants mais en attendant le dirigeavion risquait de heurter une éminence, pourquoi pas la cheminée d'une fonderie. Le radar restait assez flou par ailleurs.

— Nous devrions essayer une autre zone pour atterrir ou bien nous poser sur la mer, murmura Olivary.

— Trop agitée. Nous serions ballottés par des creux de cinq, six mètres.

Soudain une échancrure et Gus qui hurlait de tout arrêter. Ils découvrirent effectivement deux cheminées entre lesquelles ils venaient de descendre mollement. L'altimètre avait fait des siennes comme toujours, leurré par un monticule proche, de près de cent mètres. Et ce monticule effara les quatre hommes.

— Des os, murmura Lien Rag.

— Des os de manchots empereurs, une montagne d'os.

— Des années d'exploitation féroce des rookeries locales.

Lien Rag prit ses repères pour se poser ailleurs que sur le toit de la fonderie, ou plutôt du complexe de fonderies car l'ensemble était très important.

Lorsque le dirigeavion reprit de l'altitude, seul Lienty aperçut le drapeau dans la brume. Les autres n'avaient rien vu, les remous lents de ces vapeurs épaisses escamotant le pavillon en matière rigide.

— Une croix noire sur fond blanc, la croix particulière avec les quatre branches égales.

— La croix des Néos ? fit Lienty.

— À tous les coups.

Ils se turent car Lien Rag entreprenait une autre descente au-delà de la montagne d'os de manchots empereurs, des millions de manchots certainement. À travers les hublots cette montagne blanche réapparut, et le dirigeavion put se poser sur une plate-forme rocheuse suffisante. Tout de suite il ouvrit les soupapes et l'hélium s'échappa tandis que la partie semi-rigide de l'enveloppe s'affaissait, se repliait selon un gabarit mis au point depuis longtemps. L'ensemble fonctionnait toujours bien grâce aux deux spécialistes embarqués.

— Les voilà, robe blanche et capuchon. Deux sont armés de mitraillettes antiques, signala Gus.

— On agite le drapeau blanc ou quoi ?

Un des moines – qu'était-ce d'autre qu'un religieux ce bonhomme en robe avec un capuchon et sur la poitrine et certainement dans le dos la croix néo ? – déplia un papier qui donnait un chiffre de fréquence radio.

Lien Rag s'y brancha et une voix rude les apostropha :

— Vous avez violé notre souveraineté. Nous sommes sur cette île depuis vingt ans et nous en sommes les propriétaires légaux. Nous l'avions déjà achetée du temps de la glaciation, nous disposons d'ailleurs de documents authentiques. Elle appartenait à une compagnie africaine du Sud. C'est la Compagnie de la Sainte-Croix qui s'en rendit acquéreuse quand le réchauffement devint prévisible.

Lien Rag en eut des frissons. La Compagnie en question l'avait vendue aux Éboueurs de la Vie éternelle pour que son cadavre soit entreposé dans un des wagons-cimetières. Son ami Kurts l'avait sauvé à temps.

— Nous ne cherchons pas à attaquer votre droit de propriété, répondit Gus qui s'avérait en toutes circonstances le meilleur médiateur au monde. Nous désirions explorer cette région dans la recherche de nouvelles sources d'énergie, mais si vous ne nous acceptez pas nous pouvons reprendre l'air.

Le silence qui suivit les laissa perplexes. Leur interlocuteur devait attendre d'autres instructions. Il les fit patienter un quart d'heure avant de demander s'ils étaient armés.

— Notre appareil est effectivement doté de lance-missiles et nous disposons d'un armement individuel. Mais si nous descendons à terre nous n'emporterons rien de tout cela.

— Combien êtes-vous ?

— Quatre.

— Descendez tous.

Lien Rag, sous le coup de ses préventions contre le machiavélisme des moines de la Sainte-Croix, secoua la tête.

— Pas question. Deux seulement d'entre nous.

Ce fut interminable et finalement les religieux acceptèrent que seulement deux personnes sur quatre mettent pied à terre. Lien Rag se sentait incapable de se montrer au moins poli avec ces gens-là et ils décidèrent que les plus calmes, Lienty Ragus et Olivary, débarqueraient. Mais si d'ici deux heures ils ne réapparaissaient pas le dirigeavion reprendrait l'air et bombarderait un objectif non habité, par exemple la montagne d'os de manchots.

— Ça ferait un feu d'artifice d'os, fit Gus amusé. C'est d'accord, nous allons nous livrer corps et âmes. En principe, ce sont ces dernières qui devraient intéresser ces religieux, mais depuis toujours ils ne sont pas uniquement préoccupés de spiritualité.

Lien Rag sentit son cœur battre plus fort quand ils quittèrent le cockpit pour rejoindre les religieux. Les deux porteurs de mitraillettes les pointaient carrément sur les nouveaux venus.

— S'ils n'ont que ces vieux tromblons, remarqua Gislake, on ne risque pas grand-chose.

CHAPITRE 13

Depuis la veille soufflait un blizzard chronométré à deux cent cinquante kilomètres à l'heure, joint à une tempête de neige qui déjà recouvrait les quais sur près de deux mètres. Il avait fallu haubaner les wagons à étages de l'ambassade, juste quelques heures avant que l'ouragan n'atteigne Anadyrgrad. Les stations météo du Nord l'avaient suivi au fur et à mesure de son déplacement vers le Sud-Est.

Depuis son hublot aux reflets verdâtres, Songe distinguait à peine les superstructures de la *Salamandre* entre deux rafales. La neige s'accumulait sur les vergues et bientôt le fardage deviendrait critique. Le baleinier risquait de voir toute sa mâture endommagée.

Dans de telles conditions climatiques il était impossible de sortir même pour faire quelques pas et la ville vivait au ralenti, calfeutrée mais inquiète. La radio locale qui parfois crachotait et s'éteignait, signalait que plusieurs trains de service avaient été renversés, notamment celui des communications et aussi un petit train d'urgence hospitalière qui circulait en ville. Des attelages de rennes avaient disparu dans la tourmente et plusieurs quartiers manquaient de lumière, de chauffage et de nourriture.

Dans l'ambassade un groupe électrogène tournait, et les réserves de fuphoc permettaient d'attendre sans souci plus d'une semaine. Songe regrettait cette perte de temps au moment où elle allait entreprendre des négociations serrées avec Kurty, le commandant du baleinier. Mais d'un autre côté, elle spéculait sur la gravité des dégâts dont le navire pourrait être affecté et qui inciterait non seulement Kurty mais Ann Suba à l'écouter. Qu'allait-il se passer à bord puisque la ville, depuis la veille, ne pouvait plus assurer le service de restauration des marins en grève ? Kurty allait-il la relayer ou bien s'obstinerait-il dans son refus ? Au risque d'une mutinerie aux conséquences dramatiques ? Ce qui n'arrangerait pas les affaires de Songe. Si les marins dévastaient tout, transformaient le superbe baleinier en épave, personne n'envisagerait de s'y intéresser. Il fallait que ce bateau reste en bon état pour que son commandant garde l'envie de lui épargner un long hivernage. Hivernage dont ce blizzard était en quelque sorte les prémices deux mois avant le changement de saison. Mais pour avoir souvent séjourné dans cette pointe extrême de la Sibérie orientale, elle savait que ce type de temps était fréquent.

Tharbin parvenait à la joindre sur l'écran de son portable malgré les

turbulences dans les réseaux. Tout passait par le railphone, et dans certaines régions les voies étaient arrachées par d'énormes congères et même des icebergs monstrueux. Des falaises entières que l'on croyait éternellement collées à la glace se détachaient sous la violence des vents et ravageaient tout sur leur passage.

— Il y a urgence, lui écrivait Tharbin, à ce que cette personne accepte le plus rapidement possible. Les services de renseignements de la Caste estiment que Charlster manigance quelque chose sans qu'on puisse déterminer quoi. L'arrestation de Louria Finister, certainement sa maîtresse, le met dans une colère noire bien que silencieuse. La personne en question serait à même de découvrir ce que le vieux savant nous prépare.

Elle s'était d'abord étonnée que Tharbin ne désigne Ann Suba que par le mot personne, sans même dire femme ou homme, comme s'il redoutait que son nom n'ait des répercussions fâcheuses. Pourtant, il désignait nommément Charlster, Louria Finister. D'ailleurs, à la fin d'un premier message, il lui recommanda à plusieurs reprises de ne jamais donner l'identité de la personne.

Ce fut vers le soir que Songe comprit que les initiales d'Ann Suba, AS, pouvaient également désigner agent secret et que ces deux lettres provoquaient dans tout le système informatique surveillé par les Aiguilleurs des interférences dangereuses. Elle en conclut que si Tharbin se méfiait de cette confusion éventuelle, c'est qu'il ne voulait pas éveiller la suspicion des services secrets de la Caste. Il devait agir selon des ordres qu'Opérasque lui avait fait parvenir dans la plus grande discrétion. Opérasque se doutait qu'après des mois d'absence, ses ennemis, au sein même de la grande organisation des Aiguilleurs, commençaient de relever la tête et essayaient de contrarier ses ambitions.

Songe se demandait quel était son intérêt dans ce jeu subtil des manœuvres cachées. Elle dépendait de Tharbin, lequel était l'homme lige d'Opérasque. Ce dernier lui avait taillé une Compagnie dans le Nord de l'ancienne Sibérienne, ce qui lui valait une reconnaissance éperdue de tous les Bonzes et de leur chef. Oui, mais que deviendrait-elle si Opérasque échouait dans la course au poste suprême et restait Grand Maître, comme une centaine d'autres Aiguilleurs ? Grand Maître hors classe bien sûr, mais là encore ils étaient bien une demi-douzaine à porter ce titre.

Une secrétaire lui apporta la dernière dépêche météo, lui annonçant que ce vent furieux ne cesserait pas avant le lendemain dans la nuit. Il y avait déjà des dizaines de victimes et surtout plusieurs déraillements de trains. On ne pouvait approcher les lieux de ces accidents et on ignorait ce qu'étaient devenus les voyageurs et les cheminots.

— La Sécurité fait creuser des tunnels pour porter secours à certaines personnes mais surtout pour que le fonctionnement des services soit assuré, lui annonça la secrétaire.

— Y a-t-il un tunnel en direction du port ? demanda-t-elle.

— Je vais me renseigner, dit la secrétaire.

On était en train de creuser précisément vers le port, et selon les indications reçues ce tunnel était surtout destiné à atteindre l'infirmerie de la capitainerie où plusieurs marins se trouvaient hospitalisés. Une seule infirmière travaillait sur place et appelait d'urgence un chirurgien pour une appendicite. Songe essaya de voir quelle distance la séparerait de la *Salamandre* si elle obtenait l'autorisation d'emprunter ce passage. Déjà, elle devait avoir l'aval de l'ambassadeur titulaire du poste. Elle possédait le titre de diplomate détaché et itinérant, mais Liev Hokker avait la priorité dans ce genre de décision. Elle croyait comprendre qu'il n'était pas un partisan d'Opérasque et que les actuelles manigances ne lui déplaisaient pas. Il n'en avait jamais parlé à Songe, mais fine mouche elle avait percé ses pensées secrètes.

Liev Hokker était un gros bonhomme au visage tavelé, aux yeux constamment cernés. On disait qu'il battait sa femme qu'on ne voyait presque jamais. Il ne cachait pas l'intérêt que lui inspiraient les tenues d'intérieur que portait Songe dans le train-ambassade, souvent des robes brodées yakoutes s'arrêtant au-dessus du genou et des bottes en cuir galuchat jusqu'à mi-cuisses. Lorsqu'elle sortait, comme tout le monde elle enfilait une combinaison isotherme.

Songe avait jaugé la lourdeur de ce regard insistant sur ses jambes et ses reins. Hokker la dégoûtait. D'ordinaire, elle faisait la part des choses entre plaisir et travail. Dans la première partie, Liensun, qui la rendait folle d'excitation, occupait une place de choix. Sinon la plupart des hommes étaient rangés selon leurs activités professionnelles. Son absence d'états d'âme lui facilitait grandement les choses. Tharbin usait d'elle à sa convenance et ni l'un ni l'autre ne le regrettaient. Opérasque, lorsqu'elle l'avait rencontré dans le Sud avant qu'il ne l'envoie aux Échafaudages de la Tibétaine, ne lui avait pas laissé un bon souvenir. Il était d'une cruauté proche de la démence et on lui imputait plusieurs décès de prostituées.

Jusqu'à présent, elle avait réussi à esquiver toute conversation trop précise avec Hokker, faisant mine de ne pas comprendre ses allusions, voire ses propositions métaphoriques. Elle croyait savoir ce qu'il attendait d'elle très précisément, mais elle était bien décidée à ne jamais lui accorder la moindre chance.

— Que je demande au Mayor de la ville une autorisation pour emprunter un tunnel creusé sous la neige en direction du port ? dit-il presque scandalisé.

Il faisait celui qui n'a rien compris, regardait ses genoux, ses bottes, devait les imaginer remontant le long de ses jambes jusqu'à la bande de chair blanche du haut. Agacée, mais croyant que la vue suffirait à satisfaire la libido de l'ambassadeur, elle s'assit dans un des fauteuils profonds et pendant quelques secondes parut négliger ce que devenait sa robe, avant de la tirer sans empressement pour se couvrir.

— Ce... baleinier, fit le gros homme au visage luisant, ne nous concerne pas. Il vient du Sud et nous n'avons aucun justificatif pour que, munie d'une autorisation, vous vous rendiez à son bord.

Il transpirait là où sa peau n'était pas dépigmentée. La pensée de ce visage laid approchant du sien ou de ses seins la rendit soudain moins aguicheuse. Elle se redressa d'un bond, dit que ça ne faisait rien, se dirigea vers la porte coulissante du compartiment-bureau. Dans la coursive veillait en permanence un policier aiguilleur. Les Panaméricains n'étaient pas bien vus dans cette ville et à plusieurs reprises il y avait eu des attentats contre eux.

— C'est pour rejoindre le beau commandant Kurty que vous désirez vous rendre là-bas ? l'interpella l'ambassadeur.

Elle en fut interloquée, constata qu'effectivement Kurty était beau garçon mais que jamais elle n'avait fantasmé sur lui.

— Serait-ce si urgent ? ajouta-t-il en faisant une moue de ses lèvres épaisses.

Elle ne pouvait invoquer Tharbin, encore moins Opérasque. Il fallait qu'elle se débrouille seule.

— Le Mayor doit être fort occupé en ce moment. Les catastrophes s'accumulent. Je ne peux le déranger sans justifier mon appel.

Son téléphone sonna et il soupira en la regardant, décrocha, parut soudain suffoquer. Il se leva précipitamment.

— Excusez-moi, dit-il. Le camp extérieur à la station vient d'être détruit par la tourmente. Je dois organiser les secours.

Il quitta son bureau en hâte. Le camp était celui des Aiguilleurs que des accords autorisaient à séjourner dans plusieurs trains blindés. Des accords militaires conclus avec cette Compagnie, comme si ce petit territoire glacé et sans voisins agressifs pouvait attirer des convoitises.

Elle allait sortir lorsqu'elle retourna sur ses pas, ouvrit les tiroirs du bureau.

Elle cherchait une formule de laissez-passer officiel pour le personnel diplomatique, ne la trouva pas tout de suite mais découvrit quelques photos pornographiques qui représentaient de très jolies femmes en compagnie de supermâles. Elle avait vu juste. Toutes portaient des bottes noires remontant jusqu'à l'aîne, et rien d'autre.

Elle remplit la formule, l'inséra dans le marqueur laser de cachets en filigrane et quitta le bureau en faisant mine d'ajuster sa robe, donnant au policier soupçonneux une explication sur sa lenteur à sortir de ce compartiment. Il eut un sourire entendu et dut envier Hokker pour ses bonnes fortunes.

CHAPITRE 14

Toute la communauté religieuse de la Compagnie de la Sainte-Croix avait fini par se retrouver dans cet îlot de la Nouvelle-Amsterdam, après une tentative échouée de s'implanter en Patagonie occidentale. Dans la partie orientale quelques moines avaient réussi à se maintenir, mais sans l'aide de la Nouvelle-Amsterdam ils n'auraient pu survivre.

Ce fut ce que Gus rapporta à Lien Rag et à Gislake après une heure d'entretien avec le Père supérieur.

— Malgré l'abattage systématique des manchots empereurs, la colonie ne déséplait pas et compte entre sept cent mille et huit cent mille individus. Les moines en prélèvent entre deux et trois cent mille par an, et parviennent à une production de sept millions de litres d'huile qui est presque entièrement destinée à l'île d'Alone et au siège du Vatican. Sans cette huile, la papauté ne pourrait survivre car les baleines se font rares dans cette zone et ce sont les moines de la Sainte-Croix qui les ravitaillent. Le dirigeable *Vatican-Saint-Jean* effectue des allers et retours réguliers, emportant chaque fois une cargaison d'huile.

Le Supérieur attendait Lien Rag pour partager le repas de la communauté.

— Je n'abandonne pas l'appareil, dit-il.

— Tu devrais venir, lui dit son cousin. Le Supérieur serait disposé à discuter sur une location de l'îlot Saint-Paul qui leur appartient également, et qui est régulièrement pillé par des forbans et des trafiquants.

— Je peux rester à bord, dit Gislake. Ces gens-là ne m'intéressent pas et j'ai quelques révisions à faire.

Les bâtiments de la communauté jouxtaient les installations de la fonderie avec ses deux hautes cheminées. Ce nuage de vapeur grasse qui flottait au-dessus de l'ensemble ne devait jamais disparaître, et même l'air que Lien Rag respirait lui oignait les lèvres. Les constructions étaient édifiées en pierres taillées avec patience dans les rochers de l'île. Le ciment qui faisait si lourdement défaut partout dans l'hémisphère Sud avait été utilisé à profusion.

Dans le monastère ils rencontrèrent des moines-soldats, et apprirent plus tard qu'ils venaient du monastère-forteresse de Muong en Asie centrale, où une mystérieuse affaire avait failli coûter la vie du pape actuel.

Lien Rag sursauta à la vue du Supérieur. Il le reconnaissait, c'était lui qui, jadis, surveillait le professeur Harl Mern quand il était accusé de blasphème par les Néos. Lien Rag le regarda sans lui tendre la main.

— Frère Ludwig n'est-ce pas, ancien procureur du tribunal de la Foi, autrement dit de l'inquisition ? Vous aviez l'intention d'envoyer mon ami Harl Mern au bûcher, en fait il s'agissait d'une chaise électrique.

Le Supérieur n'avait pas bronché, mais ses yeux déjà petits et perçants s'étaient rétrécis un peu plus.

— Et vous, Lien Rag, l'avez aidé à s'évader.

— Les Éboueurs de la Vie éternelle ont tué le professeur. Vous aviez comploté sa mort et la mienne avec Lady Diana, la présidente de la Panaméricaine de l'époque.

Dans la salle conventuelle ogivale, c'était la consternation chez les religieux ordinaires. Mais les moines-soldats hiératiques dans leur uniforme de cuir avaient tous placé leurs mains sur leur arme de poing, des lasers et des lance-miniroquettes. Gus, inquiet, essaya de calmer son cousin en posant la main sur son bras.

— Harl Mern soutenait une thèse inadmissible, se défendit Ludwig, conscient qu'à tout moment la situation pouvait lui échapper. Les moines-soldats étaient d'un intégrisme dangereux mais on avait besoin de leur expérience militaire pour repousser les attaques des pirates de toute nature.

— Il disait que le Christ avait eu une descendance et que cette descendance n'était autre que le Peuple du Froid, ce qui était faux. Je suis à même de vous apporter la preuve que le pauvre professeur s'était égaré à cause de textes apocryphes sur le Concile de Chalcidoine en 451, précisa Lien Rag au grand soulagement général.

— Merci de reconnaître publiquement que le vieux fou délirait.

— On ne condamne pas un fou à mort, répliqua Lien Rag, irréductible.

Il regarda autour de lui.

— Qu'est devenu mon compagnon Olivary ?

— Il se recueille dans notre cathédrale.

— Cathédrale ?

Ce qu'il avait pris pour une cheminée n'en était que le clocher. L'autre cheminée était bien celle de la fonderie.

— Olivary est néo ?

— Tu ne le savais pas ? demanda Gus.

Ludwig désigna la longue table dressée derrière lui.

— Essayons d'oublier ces époques lointaines. Prenez place.

— Je n'ai jamais oublié le vieux professeur, répondit Lien Rag, ni accepté qu'il meure pour avoir édifié un fatras de thèses sur l'origine des Roux. Ce n'étaient pas les seules parmi d'autres tout aussi ahurissantes.

Olivary arriva, les rejoignit. Il était imprégné d'une drôle d'odeur et voyant que Lien Rag fronçait le nez il lui en donna la raison : celle de l'encens brûlant dans le chœur.

Ils finirent par s'asseoir. Lien Rag aurait bien voulu ne pas toucher à la nourriture, mais celle-ci était appétissante. Il vit arriver d'énormes volailles que des moines convers se mirent à découper. Olivary fit rire cette assemblée pourtant silencieuse en demandant s'il s'agissait de manchots.

— Ce sont des oies. Nous réussissons cet élevage et dans un avenir proche nous en exporterons. Nous couvrons les besoins de toutes les communautés religieuses du Sud.

Lien Rag accepta un gros morceau de filet et mangea avec plaisir. On leur servit du vin qui venait de Patagonie orientale où les religieux en produisaient pour la messe.

Ce fut après le repas qu'ils furent invités dans le bureau du Supérieur pour une discussion sur l'îlot Saint-Paul. La communauté avait fort à faire pour protéger ses installations de la Nouvelle-Amsterdam et ne pouvait s'occuper de ce rocher mis à mal par des pirates.

— Si vous êtes à même d'y installer une garnison et une fonderie nous sommes disposés à vous le louer.

— Quel en sera le prix ?

— Le transport de notre huile par l'un de vos baleiniers. L'aller et retour du dirigeable brûle un tiers de la cargaison. Nous voudrions ravitailler Vatican sans avoir ces pertes-là.

— Nous ne disposons que d'un seul baleinier.

— Je sais que la *Salamandre* se trouve bloquée dans l'hémisphère Nord depuis que la banquise du Chenal Noir ne peut être brisée. Savez-vous que les Panaméricains progressent dans ce Chenal en construisant un réseau très

audacieux entre les deux pôles ? Opérasque, ce Grand Maître Aiguilleur qui participa à la conférence d'Alone, en est le maître d'œuvre avec le soutien de la III^e Flotte.

— Des rumeurs non confirmées, fit Lien Rag du bout des lèvres.

— Opérasque ne paraît plus se soucier du projet Permafrost que nous avons tous signé lors de la conférence d'Alone sous la présidence de Sa Sainteté.

— Tous sauf moi, précisa Lien Rag. J'ai quitté Alone dès qu'il fut question de retourner à la situation climatique d'autrefois afin que la Caste dirige à nouveau la vie internationale.

— Préférez-vous cette Ceinture de Feu qui vous isole de votre épouse et de votre fille ?

— Vous êtes fort bien renseigné, répliqua Lien Rag furieux, en regardant Gus assis en face de lui.

Mais son cousin secoua la tête de même qu'Olivary. Ils n'étaient pas responsables de ces fuites.

— Des messages radio nous parviennent de l'hémisphère Nord. Ne cherchez pas parmi vos familiers un informateur qui vous trahirait, lança le père Ludwig avec ironie.

— Le réseau va finir par déboucher en Antarctique où les Roux sont bien décidés à s'opposer aux Panaméricains. Savez-vous que votre petit-fils Jdriège campe là-bas avec la prétention d'arrêter à lui tout seul toute la machine de guerre des envahisseurs ? Je sais qu'il a connu dans le Nord où il est allé chercher ses frères de race quelques succès avec d'habiles tours de prestidigitateur, mais cela ne suffira pas pour faire face à l'armada panaméricaine.

Lien Rag, vexé d'apprendre de la bouche de ce religieux haï que son petit-fils était de retour, ne daigna pas répondre. Il n'avait pas tellement réfléchi à cette progression d'Opérasque dans le Chenal Noir alors que Gus paraissait très préoccupé par ces dernières nouvelles.

La dernière flèche sur les soi-disant talents d'illusionniste de Jdriège faillit le jeter contre ce prétentieux qui ignorait tout des dons de Jdrien et de son fils, et aussi de Liensun, avant que ce dernier ne les oublie volontairement. Assez inattendu chez un garçon aussi peu scrupuleux sur les moyens.

— Je vous souhaite, père Ludwig, de ne jamais vous trouver face à mon petit-fils. Toutes vos incantations et vos prières ne l'empêcheront pas de vous

soulever, sans vous toucher, tout en haut de cette pièce jusqu'à cogner le plafond. Et si l'envie lui en prend il peut cesser soudain de vous soutenir par sa simple pensée et vous retomberiez d'un coup sur les paperasses de votre bureau.

Un murmure de réprobation accompagna cette tirade. Les quelques moines assistant à cette réunion réduite paraissaient choqués qu'un visiteur, un invité puisse défendre un charlatan et mette en cause la spiritualité de leur Supérieur. Ce dernier eut un petit sourire contraint.

Visiblement il venait de mentir et il connaissait les possibilités extrasensorielles de Jdriège. Les Néos n'avaient jamais supporté qu'un enfant soit un jour, voici bien longtemps, déclaré comme étant le Messie des Roux. Jdrien dès ses deux ans démontra sa toute-puissance mentale. Et Jdriège son fils suivait la même voie. Pour ces fanatiques le mot Messie ne s'adressait qu'à un seul être.

Il n'y avait pas que les moines pour réprover ses paroles. Olivary paraissait agacé d'entendre son patron parler ainsi.

— Pour en revenir à Saint-Paul, la population des sphénisciformes est d'environ cinq cent mille têtes. Vous pourrez en sacrifier dans les cent cinquante mille, ce qui peut vous rapporter environ trois millions de litres d'huile excellente d'une très grande fluidité. Si vous voyagez en Antarctique, elle sera la plus qualifiée pour votre dirigeavion. Elle ne gèlera pas facilement. Mais on peut en tirer d'autres produits, d'autres utilisations. Vous auriez besoin pour protéger l'îlot des pirates d'une garnison d'au moins cent hommes, avec un armement sophistiqué, car ces forbans qui viennent ravager les rookeries sont d'une audace inouïe et puissamment armés. Parfois les affrontements ici même, en Nouvelle-Amsterdam, sont très sanglants.

De sa main blanche, dans un geste de bénédiction, il désigna les moines-soldats qui, à intervalles réguliers, occupaient le périmètre de la salle conventuelle que le bureau dominait.

— Mais nous avons d'excellents défenseurs.

S'il les flattait c'était qu'il les redoutait, pensa Lien.

CHAPITRE 15

L'entrevue avec Farnelle fut glaciale, et Yeuse décida de rejoindre son hydravion sans plus s'attarder avec ces anciens amis qui la rejetaient. Elle se faisait une raison et, depuis sa rupture avec Lien Rag, que pouvait-il lui arriver de pire ? Pourtant, elle gardait toute son affection à Farnelle, et préférerait ne pas laisser leurs souvenirs communs l'envahir. Elle se dirigeait vers l'échelle de coupée lorsque la mère de Gdami la rejoignit.

— Ne repars pas sans avoir visité mon baleinier. Tu verras que c'est un excellent bateau.

— Je suis assez pressée, fit-elle sèchement, et je n'ai pas de temps à perdre avec ce genre de visite.

— Je t'en prie, murmura Farnelle.

Son canot la conduisit donc au *Dragon* où Danglov l'attendait en haut de l'escalier d'accès et la serra dans ses bras. C'était un homme rude, peu démonstratif d'ordinaire, un ancien bûcheron qui avait alimenté en bois la construction de Lacustra City, la grande réalisation de Liensun au moment où la Terre se réchauffait et où les glaces fondaient.

Farnelle arriva à son tour et les entraîna dans le carré. Là, elle embrassa tendrement Yeuse qui soudain eut envie de pleurer, de libérer enfin des années de self-control.

— Il faut comprendre mon fils et sa compagne. Gdami se sent plus Roux qu'Homme du Chaud. Tu as vu comme il est habillé, il ne craint pas le froid. En général, les métis sont plus frileux. Ne leur en veux pas. Devant eux j'ai dû jouer la comédie de la neutralité mais je pense souvent à toi et je suis heureuse de te voir.

Danglov leur prépara des verres de vodka au jus d'orange artificiel. Elles évoquèrent les superbes orangeries de la Compagnie de la Banquise. Le Kid avait réalisé des choses superbes sur cette banquise du Pacifique.

Elles en vinrent à Césaire, et Farnelle raconta les événements de Cooktown où celui-ci, d'abord arrêté, avait été délivré par des inconnus.

— Certainement venus de Crozet qui sert aussi de base à Césaire.

— Il devait me fournir du fuphoc en grande quantité et c'est pourquoi j'ai engagé cette opération militaire. Je veux créer une colonie pour que les Patagons ne crèvent pas de faim. Nous avons besoin de cette huile et de viande. Ton fils a juste consenti, et plus particulièrement Zabel, à me dire que Césaire avait perdu deux barges en contournant l'Antarctique. Il m'a aussi parlé d'une zone taboue pour les Roux où se trouveraient d'énormes réserves de fuphoc. Qu'en sais-tu ?

— Pas plus. Nous ne disposons pas de l'autonomie suffisante en huile pour nous risquer là-bas au fin fond de la mer d'Amundsen, peut-être même dans la mer de Ross pour qui possède une carte détaillée de l'Antarctique. Je suis la seule à disposer d'une copie. Gdami aussi, mais il la considère comme un document secret et ne la montre à personne. Les navigateurs estiment que la mer d'Amundsen s'étend le long des rivages, des banquises que baignent l'océan Pacifique et en partie l'océan Indien. Mais ça n'a aujourd'hui aucune importance.

— Est-ce que mon hydravion serait susceptible d'aller jusqu'à ce territoire interdit ? Il y a eu vraiment des milliers de morts ?

— Le Caudillo Hernandez ne supportait plus les Roux et a trouvé là un prétexte pour les liquider en partie. Ce fut peu après la mort de Jdrien. Ton appareil peut-il envisager un aller-retour de dix mille kilomètres ?

— Non. As-tu une idée de ce que pourrait faire Césaire ?

— Lien Rag et Gus sont fortement intrigués par le personnage mais aussi par les inconnus qui se sont installés dans l'île principale de l'archipel Crozet. Ces gens-là paraissent disposer d'une technicité exceptionnelle que nous n'avons peut-être jamais connue. Même pas les Panaméricains du temps de leur splendeur. Seulement ils sont dangereux, ont essayé d'abattre le dirigeavion et ont menacé les Simone qui voulaient aborder avec leur voilier. C'est tout ce que je sais, mais je dois te dire autre chose si tu n'es pas déjà au courant. N'es-tu pas surprise de la faible réaction des Roux face à votre installation ?

Yeuse accepta le verre que lui tendait Danglov, y plongeant les lèvres en réfléchissant. Le colonel Magon avait bien surpris quelques groupes en train de creuser des sapes en direction du campement de ses troupes, mais il n'y avait pas eu de véritables affrontements.

— Je n'ose penser que notre déploiement de forces les impressionne, dit-elle.

— Pourtant ils sont mobilisés et le fils de Jdrien veille à la sortie du Chenal Noir pour s'opposer aux envahisseurs, les Hommes du Cauchemar.

— Ce Jdriège est-il un imposteur ?

— Non, il est vraiment le fils de Jdrien. Le fils choisi d'ailleurs, paraît-il, par l'esprit de notre cher Jdrien.

Les deux femmes échangèrent un regard ému à la pensée du magnifique garçon qu'était Jdrien, à son humanité, à sa tolérance vis-à-vis des Hommes du Chaud.

— N'as-tu pas l'impression que les Roux l'utilisent désormais comme symbole d'un certain intégrisme qui s'oppose à toutes les autres races ?

— Jdriège est son fils, inspiré, paraît-il, par l'esprit de son père. À ce niveau-là y a-t-il supercherie ou réalité ? Nul ne peut le dire, mais tu ne peux nier qu'il existe chez les Hommes du Froid des rites étranges et des facultés extrasensorielles.

— La Voix, fit Yeuse songeuse.

Elle avait été le témoin de cette manifestation aussi collective que silencieuse d'une volonté commune. Les Roux ne connaissaient ni chefs ni conseil des anciens, ni aucune autorité. Seul Jdrien avait eu une aura spirituelle acceptée par eux, mais il n'était pas leur conducteur.

— Oui, dit Farnelle, Danglov a du mal à y croire, mais Gdami m'a fait ses confidences et lui aussi reçoit cette Voix qui exprime l'unanimité des Roux.

— Attends, tu commençais par me dire que la faible résistance des Hommes du Froid contre notre débarquement s'expliquait différemment. Qu'ils étaient mobilisés, mais contre quoi, contre qui si ce n'est les soldats de Magon ?

— Les Panaméricains et leur réseau ferré. Ils approchent. Dans deux, trois semaines ils atteindront la fin du Chenal Noir, la fin de leur enfer certainement. C'est Opérasque qui les dirige, un Grand Maître Aiguilleur et c'est l'amiral Kinnjone qui dirige les unités de la III^e Flotte. Les Roux ont décidé de les arrêter, et Jdriège, pour l'instant, veille là-bas comme une sentinelle solitaire. Ses amis pensent qu'à lui seul il peut stopper l'invasion, car il a ramené depuis le pôle Nord des milliers de pauvres gens exploités par les Sibériens. On raconte qu'il a fait front à toutes les forces lancées contre lui. On doit exagérer, mais la situation est telle. Les Panaméricains ne sont pas les seuls à avoir parcouru le Chenal Noir du Nord au Sud.

— Qui d'autre ?

— Il dort en ce moment. Nous avons dû le soigner énergiquement, lui donner des sédatifs et même lui faire des perfusions. Notre infirmier est très

capable. Il n'était pas seul, un compagnon faisait partie de son équipée. Il s'agit de Liensun.

— Liensun ?

Yeuse commença par rougir mais sut que Farnelle elle-même était gênée par l'évocation de souvenirs très intimes. Ce garçon lui avait inspiré des élans d'un désir qu'elle jugeait sévèrement depuis. Avec lui, elle avait recherché une certaine perversion dans des relations sexuelles étranges. Elle n'avait jamais compris comment elle avait pu se compromettre ainsi avec un être aussi indéfinissable. Et à voir la réaction embarrassée de Farnelle, elle savait que son amie préférerait oublier elle aussi ce qui s'était passé autrefois.

Rapidement, Farnelle lui raconta l'odyssée de Liensun depuis l'hémisphère Nord, l'expédition de cet ingénieur Pavakov, le désastre de cette même expédition, la fuite en fourgon glisseur.

— Un fourgon glisseur ?

— Un véhicule assez surprenant qui met les Aiguilleurs en fureur. Liensun a réussi à le ramener pour l'offrir à son père. Nous l'avons embarqué dans l'entrepont du *Dragon*. Mais Liensun et son compagnon, un certain Juskar, étaient à bout de forces. Ils s'étaient heurtés à Jdriège qui n'avait pas voulu leur laisser traverser l'Antarctique en droite ligne. Ils avaient dû suivre les banquises en glissant à la vitesse d'un homme à pied, j'allais dire rouler, pour rejoindre la mer de Weddell. Des semaines de galère.

— Mais... Liensun est le demi-frère de Jdrien, donc l'oncle de Jdriège.

— Les Roux constituent des tribus, non des familles. La mère reste dans leur cœur, si je puis m'exprimer aussi sottement, mais le reste de la famille importe peu. Sauf dans le cas de Jdrien et de son fils.

Le malaise qui l'étreignait en apprenant la présence de Liensun dans ce baleinier s'éloignait, chassé par l'annonce qu'il existait un nouveau moyen de locomotion, un fourgon glisseur.

— Je peux le voir ? demanda-t-elle presque timidement.

Farnelle sursauta.

— Liensun ?

— Non, le véhicule dont tu parles.

Farnelle éclata d'un rire communicatif et bientôt elles en eurent les larmes aux yeux. Danglov, qui s'était éclipsé après les avoir servies en boissons,

revint quelque peu surpris. Depuis longtemps Farnelle n'avait pas été aussi joyeuse.

— C'est une véritable révolution, mais cela ne m'étonne pas. Liensun ne voulait-il pas lancer des véhicules autonomes roulant en dehors des rails, sur les routes en bois qu'il souhaitait construire à partir de Lacustra ?

— Pour l'instant, prévint Farnelle, cette merveille des merveilles est dans un état lamentable. Mais viens.

CHAPITRE 16

Deux heures, deux heures perdues en chicaneries policières, et la patience de Songe usée jusqu'à la corde lorsqu'elle put enfin approcher du baleinier enfoui sous une couche formidable de neige. On avait là aussi creusé un tunnel qui se raccordait à celui de la ville mais qui s'était en partie écroulé en abordant la coque par bâbord. Elle dut affronter les rafales, crut qu'elle serait emportée, se jeta à plat ventre pour ramper éperdument en direction de ce tronçon sous-glaciaire qui béait à deux mètres sur le pont. La seule consolation, personne ne pouvait l'apercevoir depuis la dunette. Celle-ci était encapuchonnée de trois mètres de couche blanche. Elle se redressa, mais dut se courber pour remonter le tunnel qui plus loin avait un embranchement et devait desservir le carré des officiers. D'ailleurs des bouffées chaudes en provenaient, faisant fondre la neige.

Dans la coursive qui succédait au tunnel, elle découvrit une silhouette dans une combinaison isotherme qui la regardait, les bras croisés.

— Commandant Kurty ? Excusez mon intrusion...

L'inconnu ouvrit le haut de sa cagoule, et elle reconnut Grathe dont on disait qu'il était né sur le satellite Bulb.

— Que faites-vous à bord ?

— Je viens rencontrer le commandant.

— Le commandant discute avec les délégués de l'équipage. Il vous faudra revenir.

— Vous plaisantez ? Avez-vous mis au moins le nez dehors ?

— Votre présence ici n'est pas souhaitable, fit-il avec la même raideur.

— Je vois qu'Ann Suba a fait des convertis à son fanatisme. Si je repars, soyez convaincu d'une chose, je ne reviendrai pas vous apporter la même proposition et celle-ci concerne le retour de ce bâtiment en hémisphère Sud. Maintenant, si vous voulez hiverner dans les mois qui approchent, ce blizzard vous donne une idée de ce que c'est que de passer six à sept mois dans cette ville, d'accord ? Mais je vous le répète, vous m'aurez blessée au point que je ferai part à mes chefs de votre refus inexorable.

Grathe fronçait les sourcils, se retourna comme si quelqu'un derrière la porte du carré pouvait surprendre leur conversation.

— Vous voulez dire que nous pourrions nous retrouver de l'autre côté de la Ceinture de Feu ? Les Hommes-Jonas seraient disposés à nous faire franchir l'équateur ? Mais combien seraient embarqués à leur bord chaque fois ?

— Il ne s'agit pas des Hommes-Jonas. Laissez-moi entrer dans cette cabine derrière vous, qui est certainement mieux chauffée que cette coursive.

— C'est impossible.

— Ann Suba s'y trouve, je suppose ? Où se tient la réunion avec les délégués de l'équipage ?

— Sur la passerelle, mais le commandant n'acceptera pas d'être dérangé. Nous avons un important problème à régler.

— Oh, je suis au courant. Les marins ne céderont pas et le blizzard est en train de rendre votre beau baleinier inutilisable. Le fardage sur la mâture est tel qu'elle va s'écrouler si quelques centimètres de glace s'ajoutent à celle déjà collée aux vergues.

— Vous dites n'importe quoi, déclara-t-il avec colère.

— Bien, merci de votre accueil et adieu. Le bateau va devenir une épave, et vous serez aussi des épaves abandonnées de tous qui essaieront de survivre dans ce bateau-cercueil. Salut !

— Non... Je vais vous conduire dans ma cabine le temps que le commandant Kurty en ait fini.

— Je veux m'installer dans ce carré et pas ailleurs. Je ne suis pas une pestiférée, je suis ambassadrice de la Compagnie du Consortium des Bonzes et celle-ci est étroitement liée à la Panaméricaine, c'est-à-dire aux Aiguilleurs. M'humilier, c'est humilier cet ensemble.

Il resta hébété, et lorsqu'elle s'approcha pour ouvrir la porte du carré il ne songea pas à s'y opposer. Elle ouvrit d'un coup, se retourna vers Grathe pour lui dire un merci compromettant, et affronta ces trois paires d'yeux féminins qui parurent tout d'abord perplexes jusqu'à ce qu'elle ôte son intégral.

Ann Suba se leva d'un coup, faillit l'apostropher, jeta un coup d'œil féroce à Grathe et quitta le carré. Jael, qui avait bien connu Songe dans le temps – elle avait même fait des affaires avec elle –, ne savait quelle attitude observer. Fleur, par contre, paraissait très intriguée, et en même temps ravie qu'un

événement inattendu intervienne dans cette vie monotone.

— Bonjour, c'est ta fille ? Elle est magnifique, dit Songe.

Elle choisit une chaise pour s'asseoir après l'avoir fixée dans les encoches antiroulis, bien que la *Salamandre* fût, et pour cause, immobile. Malgré le vent puissant, elle était soudée au quai par des mètres cubes de glace tout au long du bordé.

— Tu... Tu as osé affronter cette épouvantable tempête ? balbutia Jael, ne sachant trop que dire.

— Je voulais rencontrer le commandant Kurty.

Puis elle sourit à Fleur.

— Aimeriez-vous retourner en hémisphère Sud et aux Kerguelen ?

Fleur eut une moue d'incertitude.

— Disons que je préférerais naviguer dans le Sud que par ici, et j'aimerais bien revoir mon père et quelques amis. Surtout en finir avec ce temps épouvantable.

— Il est possible que j'apporte une solution, dit Songe énigmatique.

CHAPITRE 17

Charlster se tenait au chevet de Claudion Hyponias, le jeune astrophysicien blessé dans un attentat à la bombe. Le garçon faisait de continuels progrès mais devrait observer une longue convalescence. Il s'inquiétait beaucoup au sujet de Louria Finister toujours emprisonnée. Le vieux savant achevait son séjour à Salt Lake Station où il avait demeuré une demi-semaine. Deux fois par jour il rendait visite à son jeune collègue, ayant obtenu un laissez-passer des Aiguilleurs. Ceux-ci devaient écouter leur conversation, mais qui pourrait démêler, dans ce jargon scientifique où certaines formules abondaient, ce que disaient les deux hommes ?

Charlster avait fait comprendre qu'il avait les données nécessaires pour agir sur les colloïdes de DAI, les réchauffer au point que les poussières et les cendres se désolidariseraient en quelques jours et que le Soleil frapperait directement le Chenal Noir, surtout dans la zone équatorienne. Même si l'évaporation abondante en filtrait le rayonnement, l'astre finirait par faire fondre dans les quatre à cinq mille kilomètres de ce passage entre le Nord et le Sud. Charlster utiliserait aussi les qualités magnétiques des poussières et des cendres pour activer la dissolution de Dusts and Ashes Island.

— Un laser puissant sera nécessaire. Je pense détourner celui de l'observatoire que nous surnommons Flèche d'or.

— Vous cacherez comment votre intervention sur ce système à gaz argon ? Les émissions ne passeront pas inaperçues.

— Les Inuits de la région sont habitués à voir des traits de lumière traverser le ciel et les nuages, répondit Charlster. Ce qui m'effraie un peu c'est toute la mécanique de visée. Je dois le coupler avec le radiotélescope, et les confrères le remarqueront vite. La Cristella Marlone, elle, ne se rendra compte de rien, sauf d'une consommation surprenante d'électricité.

— Contactez Bourguine. Il vous aidera dans la simultanéité des manœuvres.

— Vous n'y pensez pas ? Bourguine ? Cet ours mal léché ?

— Victor Bourguine avait une fille qui promettait d'être une brillante chimiste. Un jour, elle rencontra O et le fréquenta durant quelques semaines. Puis elle disparut. La police des Aiguilleurs affirma qu'elle avait fait une fugue et qu'elle devait se trouver quelque part dans les Compagnies orientales

de la Sibérie. Cela date de plusieurs années et Bourguine n'a jamais pardonné cette disparition à notre ami.

Ces précisions se glissaient habilement dans l'accumulation de chiffres et de formules. Les deux savants utilisaient un code de procédure scientifique connu seulement de ceux qui observaient le ciel. Certains chiffres avaient une signification précise. Ce langage secret datait de l'époque où l'astronomie était une science interdite, mais les chercheurs étaient fascinés justement par ce qui se cachait derrière cette interdiction. Ces gens-là n'étaient pas des ennemis déclarés de la Société ferroviaire, mais ils étaient d'une grande liberté d'esprit et détestaient qu'un pan entier de la recherche soit occulté par la volonté stupide de la Caste. Les plus jeunes n'avaient jamais appris ce langage, mais Hyponias avait eu un père spécialiste des éléments chimiques lourds. De lui, il avait acquis suffisamment de cette tradition orale pour discuter avec Charlster.

— Je commencerai petitement, bien entendu, juste de quoi inquiéter notre ami O.

— Il faudra faire comme à la chasse au lièvre arctique, viser devant le gibier en calculant le temps qu'il mettra pour atteindre l'objectif. On dit que le déplacement d'O dans le Chenal Noir est top secret, et que nul ne sait s'il a parcouru dix mille kilomètres ou seulement quelques centaines.

— Je travaille justement là-dessus. Il n'est nul besoin de viser exactement l'endroit où O va se trouver à telle heure tel jour, mais d'effondrer le Chenal de façon que cet imbécile découvre le désastre au bout de deux, trois jours. Disons que j'envisage des calculs assez affinés pour détruire plusieurs kilomètres du Chenal.

— La précision sera justement difficile à obtenir.

— L'avenir nous le dira. S'il suffit que je réchauffe l'eau simple je pourrais éventuellement réaliser l'opération inverse, mais vous n'ignorez pas la difficulté de repérer une molécule dans six mille sept cents autres.

Le point d'ébullition de l'eau simple dans le vide et sans pression atmosphérique est difficile à mesurer. Dans l'absolu il n'y a qu'un degré quatre de différence entre le moment où l'eau simple bout et celui où c'est la lourde. Pour repérer O, je vais utiliser le vieux système de la triangulation auquel plus personne ne songe. Il envoie des messages radio à Cristella, mais aussi à Tharbin dans sa capitale de Talmyr Station. Il se trouve que j'ai un vieux copain là-bas qui m'aidera.

— Mais, fit le garçon, O utilise des relais tout au long du Chenal. Comment en tenir compte ?

— Des relais pour la netteté de l'émission, mais il y a les ondes vagabondes, celles qui sont répercutées sur de grandes distances par des nuages ou des particules en orbite. Je pense qu'on y parviendra.

— Je sors la semaine prochaine pour être dirigé vers un train de rééducation. Ce qui m'ennuie le plus c'est mon poumon qui cicatrise lentement. Je ne pourrais pas faire dix mètres sans perdre le souffle. Les flics Aiguilleurs voulaient en savoir plus sur les circonstances du drame. Ils m'ont demandé si j'étais allé me promener du côté de Baker Lake, vers des chalets installés sur pilotis par quelques pêcheurs amateurs. J'ai l'impression qu'il y a eu du dégât là-bas.

Louria y était allée, elle, et avait découvert un cadavre de policier Aiguilleur dans le puits de pêche du chalet des Harasson, les fabricants de coucous.

— C'est ma dernière visite, je prends mon train tout à l'heure. Lorsque vous serez dans ce train de convalescence avertissez-moi, annonça Charlster.

— Ce sera ardu car ce convoi ne cesse de rouler. J'ai compris que certains des malades étaient des suspects dans différentes affaires politiques. En faisant rouler le train on évite qu'ils aient des contacts avec leurs présumés complices. Si l'on suivait la paranoïa des Aiguilleurs, le nombre de complots soi-disant découverts atteindrait un chiffre astronomique, mettant en cause toute la population de la Panaméricaine. Je ferai le possible pour vous tenir au courant de ma santé.

Lorsqu'il sortit du compartiment, comme d'habitude le policier de service fouilla Charlster. On craignait que le garçon n'ait confié un message au savant. Il récupéra ses objets personnels et quitta le train-hôpital.

Le lendemain, revenu à 87°7 Station, il observa durant toute la journée le dénommé Bourguine qui passait son temps à étudier des échantillons de poussières lunaires retombées sur Terre, et qu'on récoltait dans les grands espaces déserts du Pôle sans être toujours certain de leur origine. Cet homme renfrogné finit par se rendre compte de l'attention de Charlster et lorsque tout le monde fut parti, y compris Cristella Marlone, il s'approcha du vieux savant.

— Quelque chose vous déplaît en moi ?

— Pas du-tout. Je suis allé voir Claudion Hyponias à l'hôpital de Salt Lake Station, et il vous envoie son bonjour.

— J'en ai rien à foutre, même s'il fut jadis un condisciple de ma fille.

— Claudion m'a laissé entendre que vous pourriez m'aider dans mon entreprise future.

— Sur les colloïdes de cette foutue DAI qui a créé ce foutu Chenal que je souhaite voir disparaître un jour en ensevelissant...

— Justement, fit Charlster, en se levant et en entraînant son interlocuteur auprès d'un climatiseur très bruyant.

— Justement quoi ? râla Bourguine.

— Moi aussi je veux m'attaquer à ce Chenal.

— menteur, c'est vous-même qui l'avez créé.

— Oui, mais il ne me plaît plus et celui qui est en train de le descendre vers le Sud non plus. Claudion Hyponias pensait que vous pourriez me donner un coup de main, mais si je me suis trompé je vous prie de m'en excuser.

— C'est un coup monté, de la provocation ? Je crois rêver.

— Rien de tout cela. Vous acceptez ou vous refusez et je me débrouillerai seul.

— Un instant ? Recommencez tout que je me réveille. C'est trop beau.

CHAPITRE 18

Le dirigeavion stationnait à la verticale de l'îlot Saint-Paul avec Olivary aux commandes. Lienty Ragus effectuait des mesures, prenait des photographies, n'écoutait que d'une oreille les arguments pessimistes de Lien Rag qui manifestait une mauvaise foi totale dans cette éventualité d'une installation sur ce rocher pelé, comme il le désignait.

— Et le baleinier de Farnelle et Danglov a autre chose à faire que de perdre son temps à transporter de l'huile de manchot empereur depuis la Nouvelle-Amsterdam jusqu'à l'île Alone au sud de l'ancienne Australasie. Deux mois aller et retour et tout ça pour la location d'un endroit inaccessible. Impossible de s'y poser depuis les airs, impossible d'accoster depuis la mer. Pour pomper l'huile il faudra un sea-line avec tous les dangers d'une telle opération. *Et* pour édifier une fonderie, organiser la chasse aux manchots, un an sera déjà nécessaire. Je ne pense pas que l'assemblée votera en faveur d'un tel accord.

— Surtout si tu le présentes ainsi, dit tranquillement son cousin.

— Quoi ? Ne me dis pas que tu vois ça sous un autre éclairage.

— Je pense que ce serait une bonne affaire à long terme et que nous pourrions régénérer notre population en lui proposant ce type d'aventure. Nous ne léserons personne, nous ne serons pas des envahisseurs comme Yeuse en Antarctique.

— Nous décimerons simplement une rookerie.

— Tu le ferais sans scrupules si c'était quelqu'un d'autre qu'un Néo-Catholique, qu'un Ludwig de la Compagnie de la Sainte-Croix qui te le proposait. Tu hais ce religieux et tu ne veux rien accepter de lui.

Du coin de l'œil Lien Rag observait le profil droit d'Olivary. Il restait sous le coup de la surprise d'avoir appris que ce technicien était néo-pratiquant. Il n'y avait aux Kerguelen qu'une seule église très modeste avec en tout quelques centaines de fidèles. Deux prêtres avaient été autorisés par l'Assemblée à séjourner dans l'archipel. Lien Rag ne s'y était pas opposé mais les faisait surveiller par la Sûreté. Ces deux religieux ne disposaient pour communiquer avec le Vatican que du traditionnel courrier qu'un caboteur infâme distribuait sur un parcours de dix mille kilomètres. Le périple durait un an et les instructions du pape parvenaient avec un grand retard. Lien Rag

s'était opposé à ce que le dirigeable papal se pose plus d'une fois par an dans l'île.

— Nous pouvons aménager la petite anse à l'Est qui est bien protégée des vents du Sud. Il suffirait de quelques explosifs pour ce faire. Nous pouvons aussi créer une plate-forme d'atterrissage pour le dirigeavion.

Lien Rag s'assit dans le siège de copilote, se pencha sur le tableau de bord comme s'il se désintéressait de l'affaire.

— Il y a dans l'archipel près de mille jeunes entre seize et vingt-cinq ans sans travail. Nous pourrions en embaucher deux cents pour en faire des pionniers-soldats.

— Jolie formule, ricana Lien Rag, on les paiera avec quoi ?

— On les logera, on les nourrira et ils recevront un petit salaire mensuel. Ils seront engagés pour créer une nouvelle station de chasse et nous leur remettrons des actions. Oui, c'est la solution. Nous allons créer une société anonyme par actions sous contrat avec l'État. Nous avertirons les souscripteurs que durant deux ans ils n'auront pas à espérer d'intérêts, mais qu'ensuite chacun recevra une certaine quantité d'huile de manchot ou son équivalent. Les jeunes recevront chaque mois un peu d'argent, et des actions.

— Je n'aime pas cette idée d'un capitalisme d'Etat ni d'un capitalisme tout court, ronchonna Lien Rag. Les souscripteurs paieront comment leurs actions ? On trouve-toutes sortes de monnaies chez nous, des dollars, des calories datant de la Compagnie de la Banquise et qui gardent une certaine cote, à raison de quatre mille calories pour un dollar. Un temps leurs valeurs étaient identiques. La Patagonie orientale a créé le fuego qui commence à se répandre ailleurs mais à raison de dix pour un dollar panaméricain. C'est incroyable que la Panaméricaine garde tout son prestige après vingt ans de réchauffement et l'anéantissement de sa puissance. Avec tes actions tu ressuscites exactement le système de jadis.

— Seulement pour la Compagnie de l'île Saint-Paul.

Lien Rag ricana de plus belle.

— L'île ? Tu n'oses pas parler d'îlot, hein, de crainte que les souscripteurs ne fassent la moue.

— Pourquoi ne pas créer une monnaie ? dit Gus sans s'émouvoir autrement.

Il connaissait son cousin et savait qu'il finirait par revenir à plus de sérieux. Lien traversait une mauvaise passe entre le départ de Jael et la fin de

non-recevoir de Yeuse.

— Et on l'appellera le manchot, voilà qui fera sérieux, pouffa Lien Rag, mais il fut seul à se montrer aussi joyeux. Olivary se consacrait à ce vol stationnaire délicat à cause des courants aériens, même si les vents étaient nuls, et Gislake occupait le poste radio tout en surveillant les paramètres du vol.

— Jadis, on appelait bandit manchot une machine à sous. À cause de la poignée latérale qui permettait de mettre le mécanisme en marche.

— Pourquoi pas le kerguelen ?

— Trop long.

— Le ker ?

— Ça me rappelle une vieille dame Rénovatrice du Soleil, Ma Ker, morte depuis longtemps. Mais le ker ne me déplairait pas, voyons ce qu'en pensera l'assemblée élue.

CHAPITRE 19

Vraiment, Claudion Hyponias avait vu juste avec Victor Bourguine. Le physicien haïssait Opérasque, regrettant de ne jamais avoir eu l'occasion de l'abattre, mais le Grand Maître Aiguilleur l'évitait comme la peste. D'ailleurs, il ne venait que rarement dans l'observatoire où il avait muté le père de sa maîtresse depuis plusieurs aimées.

Bourguine avait étudié avec attention ces récoltes de poussières lunaires qui avaient atteint la Terre, entraînées par quelques météorites s'écrasant dans les régions polaires. Il les avait identifiées pour la plupart et sachant que Charlster avait par tâtonnements créé DAI, ce qui avait donné naissance au Chenal Noir, il cherchait depuis à détruire DAI. Lui aussi, mais secrètement, travaillait sur les colloïdes. Et avec encore plus d'acharnement depuis qu'Opérasque l'avait choisi comme vecteur d'un nouveau réseau.

— Je vous espionnais, je me connectais sur votre site mais comme vos informations sont codées je n'ai pas suivi vos progressions dans ce domaine. Pour ma part, j'ai identifié des résidus n'appartenant qu'à de l'eau lourde. D'ordinaire, cette eau lourde se trouve dans les résidus d'électrolyse à cause de sa densité plus importante. Mais comment y aurait-il eu électrolyse dans l'espace ? Nous balbutions depuis des années en astronomie et les travaux datant de la préglaciation ne nous sont pas tous parvenus. Soit qu'ils aient été détruits par hasard, soit que la Caste s'en soit chargée. Un temps je cherchais dans les GID, ces fouilles sous-glaciaires, autrement dit gisements intellectuels de documentation. Mais on y trouvait plus de romans de science-fiction que de véritables renseignements.

— Cette eau lourde était congelée dans l'espace. Possible que la congélation de l'eau simple forme aussi des résidus d'eau lourde à cause de la différence minime de glaciation. Mais je n'en sais rien en fait. Quand j'ai été sommé de reconstituer les conditions spatiales pour une diffusion des poussières et des cendres lunaires, de façon à occulter le Soleil en tous les points de la planète, j'ai utilisé le laser pour disperser de gros amas, pensant que des courants spatiaux, des courants magnétiques puissants, les entraîneraient. J'ai dû en un certain point de floculation extraire de l'eau lourde de certains glaçons immenses qui tournaient en orbite. La Lune recelait des glaciers enfouis et mal connus. Ceux-ci, même s'ils ont explosé avec le reste, ont dû à leur élasticité de mieux résister. Je ne serais pas surpris qu'il y ait de véritables montagnes qui continuent à suivre la révolution de l'astre détruit, avec le périégée, l'apogée, d'énormes icebergs en quelque sorte.

Cette vision de l'esprit fascinait Bourguine qui demanda si les clichés du ciel ne signalaient pas ces monstres de glace.

— Ils n'émettent rien, contrairement à Altaï qui a ses propres émissions d'ondes. Eux sont inertes et les télescopes à miroir que nous avons installés sont encore trop faibles. D'autres vont suivre mais je crains une chose, la fin de nos observatoires si la Caste trouve que nous allons trop loin.

— Elle ne peut se suffire du seul Chenal, elle veut le retour à la glaciation générale.

Puis ils commencèrent de réfléchir sur le moyen d'utiliser le fameux laser à gaz argon, Flèche d'or, sans attirer l'attention, en même temps que le radiotélescope pour les visées. Charlster chargea la mémoire de l'ordinateur de Bourguine de son schéma esquissant la forme de DAI.

— Je ne me rendais pas compte, lui avoua Bourguine, qu'il était d'une telle ampleur. Ne me dites pas que vous avez fabriqué cette sorte de planète poussiéreuse par pur hasard.

— J'étais dans un état second.

Comment expliquer qu'il était soumis à ses pulsions érotiques au point de plonger dans une sénilité profonde, ce qui n'aurait rien eu d'étonnant vu son âge. Lorsque, croyant le punir, Opérasque lui avait retiré ces fausses petites filles qui partageaient sa vie, en réalité trois hôteses de charme ayant toutes plus de vingt ans mais en paraissant beaucoup moins, le Grand Maître l'avait sauvé du gâtisme. Les exigences de Cristella l'avaient révolté, réveillé, et d'un coup il avait pris conscience avec horreur de la déchéance qui le menaçait. La rencontre avec Louria Finister avait été déterminante. Il l'avait adoubée en quelque sorte du titre de fille spirituelle, et tout un schéma moral s'était construit autour de cette croyance volontaire.

Désormais, son cerveau fonctionnait aussi bien que lorsqu'il avait quarante ans, et même il avait la certitude que, contrairement à toutes les affirmations médicales, ses neurones s'étaient reconstitués.

— Je croyais que vous partagiez les vices abominables d'Opérasque. On raconte sur vous des tas d'histoires, lui avoua Bourguine quelques jours plus tard.

— Il est vrai que j'ai failli atteindre des niveaux dangereux. Lorsque je travaillais aux Échafaudages de la Tibétaine, sur justement ce satellite vivant qu'était le Bulb, j'étais entouré d'assistantes et d'élèves fort jeunes qui béaient d'admiration devant moi. J'ai eu la tentation d'en séduire quelques-unes, qui finissaient par ne plus voir quel vieux bonhomme libidineux j'étais. Et par la

suite, quand je me suis retrouvé seul, sans assistantes de cette génération, j'ai fantasmé sur des créatures qui me jouaient la comédie. Voilà ce qu'il en était. Mais j'ai réussi à me dégager de ces tendances scandaleuses.

— Ma fille n'était plus une enfant, mais Opérasque a su l'embobiner sous prétexte d'avoir auprès de lui une scientifique capable de lui rendre accessibles certaines explications trop ardues. Je me suis rendu compte que ce sale type la fascinait mais il était déjà trop tard. Lorsque j'ai su que plusieurs jeunes femmes, et pas seulement des prostituées, avaient disparu après l'avoir fréquenté, ma fille m'a ri au nez.

Une nuit, ils se glissèrent dans l'immense salle des lasers. Un technicien travaillait sur l'un d'eux mais ne leur prêta aucune attention, leur combinaison de scientifiques suffisant à justifier leur présence. Ensemble ils étudièrent Flèche d'or. Charlster avait utilisé les « systèmes de Salt Lake Station mais celui-là était bien plus perfectionné. D'après son plan de DAI, il pourrait frapper aux deux tiers de cet agglomérat. Juste à l'endroit où Opérasque, si ses renseignements étaient bons, se trouverait dans moins d'une semaine. Son ami de Talmyr Station, la capitale de la Compagnie du Consortium, avait fait de l'excellent travail avec des amateurs de radio.

— Nous disposons de trois jours et de trois nuits, annonça-t-il à Bourguine, lorsqu'ils se séparèrent pour rejoindre leurs cabines. Le mieux serait que Cristella Marlone soit malade et ne puisse venir travailler, mais c'est un vœu pieux.

Le même soir Charlster trouva sur son portable un message marqué U. Il se porta sur le site Upsilon avec méfiance, mais c'était un texte codé de Claudion Hyponias installé dans son train de convalescence. Ils allaient pouvoir reprendre leur dialogue, son jeune confrère ayant réussi à se procurer un appareil.

CHAPITRE 20

Lorsqu'elle en eut terminé, Kurty regarda son lieutenant Grathe qui paraissait sourire aux anges. Visiblement ce garçon avait été conquis par la proposition de la jeune femme, sans réfléchir davantage.

— Vous souvenez-vous de l'affaire Ulkena, ce trafiquant d'alcool frelaté que la ville portuaire de Magadangrad désirait juger pour avoir empoisonné plusieurs personnes avec son produit ? Il se trouvait à mon bord et je refusais de le livrer aux autorités de cette ville. Toute personne qui vit sur mon baleinier a droit à ma protection, quelles que soient sa personnalité ou les fautes qui pourraient lui être reprochées. Si vous vous étiez souvenue que jusqu'au bout je suis resté inébranlable sur ma position et que seule la trahison de Liensun a permis de livrer ce pauvre diable à ses accusateurs, vous ne seriez pas là.

— Vous ne pouvez prouver que Liensun a livré cet homme.

— Ulkena a parlé, expliqué par quel stratagème Liensun l'avait saoulé pour le jeter par-dessus bord, en donnant l'alerte aux policiers qui surveillaient mon bateau. Je comprends que vous cherchiez à le disculper, mais désormais j'ai rayé Liensun de la liste de mes amis et relations. Je ne fréquente que des gens estimables. Ann Suba peut déplaire par une intransigeance qui personnellement m'enchant, mais je ne la convaincrai pas d'accepter votre proposition. Je sais, elle me l'a confié, que vous la lui avez déjà présentée et qu'elle l'a refusée.

Grathe perdit d'un coup son expression extasiée, regarda alternativement son commandant et cette ambassadrice exceptionnelle, se renfrogna en pensant à l'hivernage qui allait les immobiliser dans ce trou perdu, à bord d'un bateau qui se dégraderait peu à peu. Les marins après leur mutinerie finiraient par s'évader, par se fondre dans la population locale, voire gagneraient des régions loin des Yakoutes. Même le chef navigateur Parkos, même le chef mécanicien Hériquel se lasseraient, demanderaient à quitter le bord.

Songe vit la déception de Grathe, comprit ses désillusions, et Kurty lui-même, un petit sourire amer au coin de la bouche, la découvrait. Il y avait aussi Jael et Fleur, absentes pour le moment, qui, lorsqu'elles connaîtraient ce que Songe proposait, protesteraient contre l'entêtement du commandant. Surtout Fleur, car Jael ne paraissait pas pressée de se retrouver aux Kerguelen

après de Lien Rag. Kurty, éperdument amoureux d'après Liensun, saurait-il résister à cette fille ? Lorsque tout à l'heure il était entré dans le carré des officiers, son premier regard avait été pour elle, et jamais Songe ne lui avait vu cette expression d'une bouleversante tendresse. Elle devrait donc compter sur Fleur pour effriter la dureté de cet homme et aussi sur Grathe, mais ce dernier n'avait pas les pouvoirs d'une jeune fille rouée.

— Je n'ai plus rien à faire ici, si je comprends bien.

Kurty eut un sourire froid.

— Je ne vous chasse pas.

— Vous resterez seul à ce bord. D'ici huit mois vous n'aurez plus personne et même Ann Suba vous aura abandonné. Je ne partirai pas sans avoir entendu de sa bouche qu'elle refuse d'aller travailler dans le plus extraordinaire laboratoire d'astrophysique du monde.

— Lieutenant, allez chercher voyageuse Suba.

— Vous utilisez ces vieux termes de politesse ferroviaire, ricana Songe. Vous, un marin qui adorez la mer et votre bateau ?

Grathe s'éclipsa et Kurty haussa les épaules. Bien entendu, elle connaissait les détails de l'affaire Ulkena de Djougrad, et aurait dû penser que si le commandant de la *Salamandre* s'était montré intransigeant pour un criminel de bas étage, il n'en serait que plus ferme pour une femme aussi estimable qu'Ann Suba. Mais elle avait tenté sa chance et ne désespérait pas. Lorsque le véritable hivernage commencerait, les mentalités changeraient. Et qu'irait faire Ann Suba aux Kerguelen où elle s'ennuyait, tout comme Liensun d'ailleurs. Peut-être la vieille femme espérerait-elle retrouver son jeune amant et recommencer avec lui une autre histoire ? Ce qui révoltait Songe. Lorsqu'elle avait retrouvé Liensun, elle l'avait entendu gémir de plaisir dans ses bras et ils avaient fait l'amour durant quarante-huit heures.

Miss Suba ne veut pas venir jusqu'ici, et dit qu'elle n'a aucune intention de quitter le bord, annonça le lieutenant de retour.

Il paraissait déconfit. Liensun avait parlé de son homosexualité à Songe. Le garçon, lorsqu'il était à bord, n'avait aucune relation amoureuse, mais là-bas aux Kerguelen il vivait en couple avec un ami qu'il devait avoir hâte de retrouver.

— Très bien, dit Songe, elle aurait pu avoir la politesse, à défaut de gentillesse, de me le signifier directement mais tant pis. Je resterai encore quelque temps dans cette ville, à l'ambassade du Consortium et de la Panaméricaine.

À cet instant la porte s'ouvrit sur une Fleur furieuse.

— Vous partez ? Sans que nous sachions comment vous comptiez nous rapatrier tous ?

Kurty surpris, rougissant, se leva.

— Nous en avons terminé.

— Vous peut-être, mais moi non, je ne veux pas pourrir sur pied dans cette abominable ville. Je veux rentrer chez nous et, si vous ne passez pas d'accord avec elle, je me débrouillerai seule. Vous voilà prévenu.

Grathe la raccompagna jusqu'au tunnel creusé dans la neige, et elle lui tapota le bras au moment de la séparation.

— Vous reverrez Cooktown, savez-vous ?

CHAPITRE 21

Yeuse allait prendre congé de ses amis lorsque Liensun entra dans le carré. Hâve, amaigri, traînant avec lui une perche avec sa fiole de perfusion, il titubait quelque peu. Il dit qu'ayant aperçu l'hydravion aux couleurs de la Patagonie orientale, il avait compris que Yeuse était à bord et il tenait à la saluer.

Celle-ci éprouva un trouble tel qu'elle ne sut que répondre, se revit en quelques flashes vénéneux, satisfaisant les suggestions érotiques de ce garçon et se souvenant de l'intensité de son plaisir, plaisir qu'elle refusait depuis d'incorporer à ses souvenirs les plus agréables.

— Tu es magnifique, murmura-t-il. Excuse-moi, je dois m'asseoir, j'ai les pieds en partie gelés. Pour économiser l'huile nous coupons la clim. Mon compagnon Juskar est aussi mal en point que moi, mais enfin nous avons réussi à atteindre cette putain de mer de Weddell, juste comme ce baleinier arrivait.

Danglov lui versa du jus d'orange mais Liensun désigna le flacon de vodka.

— Verse-m'en un doigt.

— Tu ne devrais pas.

Il but goulûment, et elle fut attirée par cette bouche humide noyée dans une barbe de plusieurs semaines. Une barbe poivre et sel qui renforçait l'étrange virilité de ses traits.

— J'ai ramené un engin extraordinaire mais qui se déplace plus facilement sur la glace que sur une terre nue. Il lui faut alors des routes en planches, faciles à construire. Là-bas, en Patagonie, vous avez encore des forêts, non ? Les Kerguelen n'en ont guère mais je pensais qu'on pourrait quand même trouver du bitume comme jadis pour le répandre sur les chemins. C'est vrai que tu fais la guerre aux Roux ?

— Nous installons un poste de chasse. Mais tu vas avoir besoin de soins énergiques. Il te faudra des semaines pour rejoindre les Kerguelen et voir un docteur.

— On s'occupe très bien de moi ici.

Elle se mordait déjà les lèvres de s'être laissée emporter par une soudaine impulsion. Bizarrement elle s'était vue en infirmière en train de nettoyer, de panser ce corps malade.

— Il y a quelques médecins effectivement aux Kerguelen, dit-il encore. Je te remercie de t'inquiéter de moi.

Elle regarda Farnelle et Danglov, crut lire chez son amie une grande compréhension comme si elle voyait clair dans son esprit, beaucoup plus qu'elle en tout cas. Tout s'embrouillait dans sa tête.

— C'est très bien, dit-elle, je vais rejoindre mon hydravion et Punta Arenas.

— Tu renonces à Crozet ? s'étonna Danglov. Tu as raison, c'est dangereux.

— Dangereux ? s'étonna Liensun. Pourquoi cet archipel inoccupé serait-il dangereux ?

— Parce qu'il ne l'est plus, précisa Farnelle.

Yeuse embrassa son amie et Danglov, tendit sa main à Liensun et puis se pencha pour l'embrasser sur le front.

— Veux-tu venir te faire soigner à Punta Arenas ? Nous avons d'excellents médecins. Peut-être que notre service de santé est le meilleur de tout ce qu'on peut trouver en Patagonie occidentale.

Le regard brûlant de fièvre de Liensun la défia.

— Mon copain Juskar est-il invité ?

— Bien entendu.

— Mais le glisseur est pour mon père aux Kerguelen, commença-t-il.

Blessée, elle haussa les épaules.

— Je ne cherchais pas à me faire offrir ce véhicule et d'ailleurs il ne pourrait être embarqué dans l'hydravion. C'est une proposition pour te remettre en de bonnes mains. Nous avons des spécialistes des gelures. Nos soldats commencent d'en souffrir.

Liensun regarda ses hôtes, mais ceux-ci souriaient et l'encourageaient donc à accepter cette invitation.

CHAPITRE 22

Opérasque se sentait mal sans savoir exactement pourquoi, ou plutôt il le soupçonnait. Trop de pensées déplaisantes encombraient ses nuits, l'empêchant de dormir, trop d'obstacles se dressaient réellement ou au figuré sur sa route. Il ne supportait plus l'amiral Kinnjone par exemple, qui vivait cette exploration du Chenal Noir comme une partie de plaisir en compagnie de ses officiers, marins et jusqu'aux Inuits, jusqu'aux chiens de ces derniers qu'il gâtait outrageusement. Il ne tolérait plus la lenteur des communications radio par relais. Un message risquait à tout moment de se perdre, voire d'être mal aiguillé en cours de transmission. Les relais installés derrière l'expédition ne fonctionnaient pas comme prévu. Déjà il avait envoyé des rapports demandant que les entreprises qui les avaient fournis soient sévèrement sanctionnées et leurs dirigeants mis en accusation. C'est ainsi qu'un message, envoyé au président Tharbin de la Compagnie du Consortium des Bonzes, s'était finalement retrouvé dans la corbeille à courrier du président du Conseil de Surveillance, Albeyal, Grand Maître hors classe âgé de quatre-vingts ans. Un homme austère qui n'aimait pas Opérasque et aurait voulu le retirer de la liste des nommés pour le poste de Maître Suprême. Par chance, Opérasque disposait d'une large majorité au conseil, et même avec sa voix prépondérante, Albeyal ne pouvait vraiment lui nuire. Oui, mais ce message pour Tharbin trahissait en quelque sorte, bien qu'il fût codé, ses manœuvres actuelles pour obliger cette Ann Suba à travailler aux laboratoires de la 87°7. Le Grand Maître se moquait bien des qualités exceptionnelles de la physicienne, ce qu'il voulait c'était quelqu'un qui puisse comprendre les travaux actuels de Charlster, ceux de cette Louria emprisonnée et de Claudion Hyponias à peine convalescent. Opérasque flairait le complot et Cristella Marlone, son âme damnée, n'était pas assez subtile ni d'un assez haut niveau pour accomplir cette tâche. Elle venait seulement de lui faire part d'une certaine entente entre Bourguine et Charlster. Et cette nouvelle mettait Opérasque dans tous ses états. Bourguine était le père d'une jolie fille dont il avait dû se débarrasser. Du moins après lui avoir fait subir des sévices sexuels qu'elle n'avait pas supportés. Comme elle agonisait, il était allé l'enfouir dans une zone de congères coureuses, à ce moment-là au repos faute de vent. L'idée d'enfermer cette fille dans une de ces boules énormes qui pouvaient franchir des milliers de kilomètres avait séduit son esprit déréglé. À cette époque-là, les glaces s'étendaient encore jusqu'au 45^e parallèle et il espérait que la fille Bourguine irait jusque là-bas à jamais, au sein d'une monstrueuse congère. En route celle-ci aurait quintuplé de volume, avant de s'écraser sur le premier obstacle venu.

Cette étrange relation, pouvait-on parler d'amitié entre ces deux personnes si différentes, que signifiait-elle sinon que Charlster recrutait pour former un réseau secret de comploteurs ? Et c'était de cet homme, illustre savant, que dépendait la survie du Chenal Noir et, par voie de conséquence, l'installation réussie d'un réseau Nord-Sud qui lui apporterait gloire, honneur, et surtout pouvoir absolu.

Il ne pensait pas qu'Albeyal ait pu décoder son message mais il restait méfiant. Le président du Conseil de Surveillance n'avait jamais compris la protection qu'il accordait à Tharbin, chef des Bonzes. Ni pourquoi il lui avait taillé une Compagnie en plein cœur de l'ex-Sibérienne. Albeyal ne cessait de répéter que la Panaméricaine aurait dû annexer toute la Sibérie ancienne pour agrandir ses territoires. Cette antienne lassait tout le monde. Le vieux crétin oubliait que les temps avaient changé et que la Caste était battue en brèche dans de nombreux endroits, avec une puissance encore intacte cependant, la III^e Flotte, mais inutilisable en bien des endroits.

Songe devait réussir à tout prix et d'ailleurs il lui en donnait les moyens. Il avait décidé seul de la façon dont ce baleinier, coincé dans Anadyrgrad avec son équipage mutiné, serait transporté en hémisphère Sud. C'était cher payer, mais cette physicienne n'avait pas de prix.

Une nouvelle fois les convois de ravitaillement avaient un retard intolérable. On attendait des citernes de résine, des kilomètres de câbles, de nouvelles machines de chantier car les autres tombaient trop souvent en panne. On attendait aussi une relève du personnel civil et aussi de la marine. Seuls Kinnjone et son état-major resteraient sur place. Il aurait préféré qu'on rappelle le vieil amiral, mais les gouvernants panaméricains étaient trop heureux de le savoir au loin. Il ne les embêtait plus avec ses continuelles revendications pour l'entretien de la Flotte et l'amélioration de la vie des marins. C'était ainsi qu'il se faisait aimer de ses subordonnés et détester de ses patrons. Opérasque estimait que sa propre tactique, le contraire de celle-ci, lui valait de solides inimitiés sans conséquence dans la populace et des soutiens inestimables parmi les grands décideurs.

Un message de Tharbin lui parvint avec trois jours de retard. Trois jours, alors qu'en émission directe il aurait dû le recevoir très vite, dans l'heure de l'émission. Le Bonze lui annonçait que l'ambassadrice exceptionnelle, Songe, se heurtait à la résistance du commandant de bord de la *Salamandre*, qui refusait d'obliger Ann Suba à obéir pour sauver son baleinier.

— Faites-le liquider, écrivit Opérasque sur une formule de télégramme avant de coder cet ordre.

CHAPITRE 23

L'officier supérieur de la police Aiguilleur qui la reçut dans son bureau était un métis de quarante ans, très grand, très large d'épaules et qui arborait des cheveux blonds. Ceux-ci n'étaient pas le fait d'une teinture mais d'une modification génétique. La mère de ce Kawy avait dû vouloir se distinguer par une teinte contrastant avec la couleur de sa peau.

— Voyageuse Louria Finister, j'ai beaucoup entendu parler de vous et j'ai lu tout ce que contenait votre dossier. Je ne suis pas certain de votre culpabilité dans cette série d'étranges affaires, ces explosions, ces disparitions, le meurtre d'un policier dont le corps gisait dans le trou de pêche d'une hutte particulière du côté de Baker Lake.

D'abord saisie d'allégresse Louria freina vite ce sentiment pour adopter une attitude plus réservée. Elle se méfiait de la suite à venir.

— Oui, je pense qu'on pourrait vous mettre en liberté sous contrôle. Votre ami Claudion Hyponias...

— Nous ne sommes pas des amis, nous ne nous connaissons que par personne interposée.

— C'est ce que vous dites, mais ce que ne croient pas les premiers enquêteurs. Nous avons encore interrogé Hyponias qui confirme vos dires. Il semblerait que l'un et l'autre vous ayez été entraînés dans une mystérieuse affaire par excès de zèle.

Louria leva un sourcil de surprise.

— Vous restez tous les deux, je devrais dire tous les trois avec le professeur Charlster, votre guide scientifique et spirituel, des passionnés du projet Permafrost, et pour le défendre et lui donner quelque chance vous étiez prêts les uns et les autres à des activités sinon clandestines mais en marge. D'abord par la poursuite de recherches bien précises, et ceci en contradiction avec la décision du Grand Maître Opérasque, puis par des contacts assez bizarres que nous n'avons pu déterminer. Les Harasson ont disparu et ne peuvent nous fournir des compléments d'enquête.

Elle resta silencieuse et d'ailleurs il ne demandait pas de réponses. Il venait simplement d'exposer les charges qui pesaient sur elle et qui, en somme, n'étaient pas très lourdes. Elle sentait venir autre chose mais ne savait quoi.

— Vous avez parcouru le Chenal Noir, voyageuse ? À bord de ce navire, la *Chimère*, avec ces étranges personnages que sont les Simone. À cette époque, le Chenal restait libre à la navigation, à condition de disposer d'une bonne étrave pour briser la banquise en formation et d'une machine puissante. Depuis les choses ont changé et la banquise ne cesse de s'épaissir, formant une assise solide pour y installer un réseau de chemin de fer. Pour l'instant, l'exploration du Grand Maître Opérasque se contente de poser six voies, mais par la suite il y en aura vingt ou trente. Si bien que les plus grosses unités civiles ou militaires pourront descendre ou remonter entre les pôles. Qu'en pensez-vous, voyageuse ?

— Du réseau préparatoire ?

— Du Chenal Noir. Croyez-vous qu'il ait réellement son utilité ? Au point de devenir la priorité des priorités ?

Que voulait-il celui-là, avec son étrange couleur de cheveux qui donnait un côté angélique à son visage rude, étrange combinaison, dualité entre deux identités réunies dans une même personne ?

— Je regrette la concentration des efforts, des moyens énormes pour ce Chenal, ce qui entraîne l'abandon du projet Permafrost. Nous avons signé dans l'île d'Alone un pacte tripartite. Et nous sommes en train de le dénoncer sans avoir pu le déclarer officiellement.

— Cette position est une constante chez vous, si je comprends bien. Et aussi chez le professeur Charlster ? Croyez-vous qu'il attenterait, grâce à ses connaissances, à l'intégrité du Chenal ?

— Pour ce faire il faudrait s'attaquer à cet immense nuage de poussières et de cendres compactes qui projette sur la Terre un arc de cercle qui va d'un pôle à l'autre, large sur des dizaines de kilomètres avec un noyau dur qui se concentre sur moins de deux à trois cents mètres de large. Ce serait excessivement difficile. Mais nos dernières observations nous ont alertés. Ce nuage se dégrade, a tendance à se disloquer.

— À 87°7 Station ils l'ont baptisé DAI, Dusts and Ashes Island.

— C'est bien trouvé, c'est vraiment une île énorme dans l'espace. Une île si épaisse qu'il serait éventuellement possible de marcher dessus, alors que la couche de poussières et de cendres qui, jadis, enveloppait la Terre selon la trajectoire orbitale de la Lune n'avait pas cette concentration. L'ensemble ne tenait que par magnétisme positif et négatif.

— Bientôt Claudion Hyponias pourra rejoindre son poste à 87°7, et que diriez-vous d'en faire autant ? Nous souhaiterions que vous vous concentriez

sur l'observation de DAI et déterminez la nature des dégradations qu'il est en train de subir. Nous voudrions en connaître l'origine et savoir comment empêcher qu'elles s'étendent à tout le DAI. Vous superviseriez tous les travaux en cours sur le sujet, y compris ceux de Charlster. Nous avons le devoir de soulager notre grand homme de sa tâche.

En un mot, ils l'envoyaient là-bas pour contrecarrer l'action de son père spirituel et même pour l'espionner. Elle resta interloquée d'avoir enfin mis au jour ce que voulait ce type-là. Sa première réaction fut de manifester un refus indigné.

— Bien entendu, les poursuites engagées contre vous et Hyponias seraient suspendues. Vous partirez là-bas avec le titre de superviseur.

— Je ne crois pas possible d'accepter, murmura-t-elle. Je ne peux superviser un homme à qui je dois tout. Il a fait de moi sa disciple, m'a ouvert la voie de l'astrophysique. Je cherchais depuis longtemps comment orienter ma vie professionnelle et lui a su tout de suite me guider.

— Il ne s'agit pas de l'espionner mais de le protéger.

— Est-ce un euphémisme ?

— Pas du tout. Un certain Bourguine, spécialisé dans l'étude des résidus lunaires retrouvés sur Terre, est en train d'effectuer une opération séduction auprès de Charlster. Je ne sais s'il le flatte ou lui apporte des précisions scientifiques, mais le vieux savant paraît se complaire en sa compagnie. Or, ce Bourguine est un être particulièrement nocif, très révolté contre tout et contre tous, un nihiliste qui ne cherche qu'à détruire. Nous pensions l'avoir isolé à 87°7, mais voilà qu'il s'attaque à notre plus grande sommité du monde scientifique. Nous devons nous en méfier. Vous seule pouvez démontrer à Charlster qu'il se trompe dans ses relations professionnelles.

Il avait l'air sincère et peut-être l'était-il, mais derrière lui quelqu'un truquait la véritable raison de cette bienveillance envers elle.

— Bourguine pourrait intervenir dans les travaux de Charlster, et au lieu d'essayer de réparer DAI, si j'ose dire, il pourrait accentuer les failles dangereuses pour le Chenal Noir.

CHAPITRE 24

Comment tous ces gens qui se dirigeaient vers le port avaient-ils su que l'on débarquerait du baleinier le *Dragon* un véhicule révolutionnaire ? Lorsque les relations radio à courte distance avaient pu être établies avec le baleinier, Farnelle avait annoncé à Lien Rag que son fils Liensun était de retour après une épopée incroyable dans le Chenal Noir. Il était arrivé sur la banquise de Weddell avec un compagnon et un étrange véhicule baptisé fourgon glisseur, et c'était cet engin que la grue était en train d'extraire des cales du bateau.

Lien Rag était furieux contre son fils, car il aurait aimé qu'il débarque aux Kerguelen au lieu de repartir avec Yeuse. Qu'y avait-il entre eux ? Il avait soupçonné une attirance malsaine de son amie pour son fils. Elle lui avait toujours donné l'impression de détester Liensun, voire de le haïr, et à la première occasion elle l'entraînait à Punta Arenas sous prétexte de le faire examiner par des médecins très avertis des gelures. Il ne pouvait rien dire à cela, les docteurs locaux n'ayant que rarement affaire à des patients atteints de nécrose des tissus ou de brûlures par le froid.

— Liensun était dans un triste état, lui certifia Farnelle. Il devait se faire soigner énergiquement. La traversée depuis la banquise de Weddell aurait retardé son traitement de quinze jours, le temps que nous parvenions ici. L'hydravion de Yeuse se posait le soir même à Punta Arenas et Liensun et son compagnon étaient hospitalisés.

— Que venait faire Yeuse là-bas, surveiller les opérations militaires ?

— Oui, et en savoir plus sur le non-respect par Césaire de ses engagements. Elle a lancé ses troupes sur l'Antarctique en misant sur les deux cent mille tonnes promises par Césaire et se trouve en difficulté. Tu ne veux pas connaître l'histoire de ton fils, elle est assez stupéfiante.

— Cet engin, qui le conduira, si Liensun n'est pas là ?

— Danglov a les instructions détaillées. Liensun lui en a expliqué l'essentiel.

Lorsque Danglov se glissa dans la cabine, la foule s'écarta. Elle s'était pressée autour du fourgon, ne lui trouvant d'extraordinaire que l'absence de roues. Par chance, la route conduisant du port à la ville et aux différents édifices publics avait été recouverte d'une matière synthétique ayant l'aspect

du verre et qui s'avérait assez fragile.

Le moteur ne voulut pas démarrer tout de suite et déjà on se moquait autour du véhicule. Mais quand les turbines crachèrent il y eut un peu de panique, et le fourgon commença de glisser sur la route. Lien Rag parut intéressé par sa souplesse. Mais il restait amer sur la défection de son fils, écoutant à peine le récit de Farnelle sur ses exploits dans le Chenal Noir. Il se souvenait que Liensun avait entretenu des relations suivies avec ce Pavakov jadis, mais que celui-ci soit devenu constructeur de ces engins et mégalomane laissait indifférent.

Depuis qu'ils étaient de retour de la Nouvelle-Amsterdam et de Saint-Paul, l'Assemblée avait demandé un rapport et il avait l'impression que se dégageait une majorité pour accepter la proposition des Néos. Lui restait fortement opposé à cette colonisation, craignant que par la suite les Néos n'exigent la création d'un diocèse aux Kerguelen, avec un évêque qui superviserait toute la zone de l'océan Indien, et aussi d'une partie des îles de l'Atlantique Sud.

Au contraire, la création d'une monnaie le passionnait et, malgré les nombreuses contre-propositions, il défendait l'idée de l'appeler ker. Certains voulaient un nom plus universel qui couvre un plus grand territoire, comme s'ils rêvaient en secret d'un agrandissement de leurs possessions. Ils proposaient sud par exemple, et même océano.

Gus, d'après ses relevés et les photographies de Saint-Paul, préparait donc son rapport, mais depuis une certaine tension s'était établie entre les deux cousins et Lien ne lui demandait plus de conseil depuis leur retour. Bien sûr, l'idée des pionniers-soldats n'était pas mauvaise, mais c'était pour les envoyer à Saint-Paul où les conditions d'existence seraient terribles dans les premiers temps.

Farnelle vint dîner avec Danglov ce soir-là. Une femme venait tous les jours s'occuper du ménage de Lien Rag et préparait les repas.

Il apprit qu'entre Kurty et son fils les relations étaient rompues. Liensun avait expliqué la raison de cette fâcherie. Il parla aussi de Fleur qui montrait trop de sympathie pour Jdriège au cours du voyage vers le Nord. Liensun avait dû intervenir pour empêcher cette amourette d'aller trop loin.

— Kurty en souffre car il est amoureux de ta fille, dit Farnelle.

— Que devient Ann Suba, a-t-elle trouvé l'occasion d'exploiter son potentiel de connaissances ? Que peut-elle faire à bord d'un baleinier qui chasse dans des zones encore sauvages ?

— Tu ne t'inquiètes pas de savoir qu'Opérasque et une partie de la III^e Flotte vont atteindre l'Antarctique, dans l'intention d'étendre ce réseau qui, pour l'heure, ne compte que six voies, mais qui risque plus tard de former une véritable toile d'araignée ?

— Cela concerne les Roux et indirectement Yeuse avec sa colonie sur la banquise. Ils ne vont pas construire des ponts pour nous atteindre tout de même !

— Que vont faire ces gens mystérieux de Crozet à ton avis ?

— Eux aussi sont hors d'atteinte mais peut-être réagiront-ils.

— Étais-tu au courant de ce génocide perpétré par le Caudillo Hernandez contre les Roux ? Ça doit remonter à une vingtaine d'années. Des milliers de Roux retenus en otages, exterminés parce qu'ils refusaient d'abattre, de dépecer, de transformer en huile toute une colonie d'éléphants de mer, un à deux millions de bêtes. Depuis, l'endroit est déclaré tabou par le Peuple du Froid et c'est dans cette zone interdite que se trouveraient les immenses réservoirs de ce fuphoc que les Simone te livrent chaque mois.

— Je n'ai rien demandé, mais ils ont décidé de me faire cette fleur. Durant toute une année. Une zone taboue ? Tu crois que les Simone enfreindraient ainsi les volontés du Peuple Roux ?

— L'endroit se situerait vers la mer d'Amundsen mais l'indication est vague. Comme personne ou presque ne va dans ce coin, on baptise des milliers de kilomètres de ce nom d'Amundsen. Il faudrait que les Roux eux-mêmes donnent des précisions, mais si la région est taboue la Voix refusera de les apporter. La sépulture de milliers de Roux restera secrète. Mais dès que tu reverras les Simone, avertis-les. Les Roux peuvent lever le tabou de ce territoire, le temps d'en chasser les profanateurs.

Lorsqu'il fut seul dans son lit, Lien Rag analysa cette colère amère qu'il ressentait contre son fils. Avait-il même réellement envie de le revoir après des mois de séparation, ou bien n'était-il qu'un jaloux furieux de se voir délaissé par Yeuse au profit de ce garçon ?

CHAPITRE 25

La Voix avait ordonné à de très jeunes Roux d'effectuer une reconnaissance dans le Chenal Noir, et une cinquantaine de garçons et de filles, surchargés de tresses de viande et de boulettes de graisse enfilées sur ces mêmes tresses raidies par le froid, se lancèrent à l'aventure. Jdriège, lui, veillait toujours, sentinelle solitaire tissant au fil du temps chaque minute en trame de souvenirs. Il ne regrettait pas d'avoir montré cette intransigeance envers le frère de son père et son compagnon. Liensun eût-il été seul, qu'il aurait accepté qu'il traverse en ligne droite vers la mer du Nord. Il aurait prévenu les tribus qu'elles s'écartent pour ne pas être les témoins de ce passage.

Les visiteurs qui lui apportaient de la nourriture, surtout des femmes pas toujours jeunes et jolies, lui parlaient de la guerre, des envahisseurs dirigés par cette femme venue des pays chauds. Il ne savait qu'en penser, d'autant plus que la Voix paraissait superbement ignorer ces nouveaux venus. Quelques tribus installées là-bas avaient tenté de creuser sous la glace pour faire effondrer leur campement, mais avaient échoué. La Voix se taisait à bon escient. Le danger n'était pas là-bas mais à la bouche du Chenal Noir, quand les Hommes du Cauchemar, les vrais, en sortiraient avec leurs énormes machines. Liensun lui avait dit qu'ils étaient au moins mille avec des dizaines d'engins de toute nature. Liensun avait dû fuir devant eux mais lui, Jdriège, ne partirait pas. Il souhaitait simplement avoir le temps de comprendre comment ces masses-là pouvaient se déplacer. Lorsqu'il l'aurait compris il pourrait les arrêter, mais durant ce temps de réflexion il devrait laisser du terrain à ces créatures du mauvais rêve. Ils croiraient l'emporter sans combattre mais au bout de quelques jours ils s'aviseraient de leurs erreurs.

Jdriège attendait beaucoup des jeunes gens que la Voix avait envoyés dans le Chenal. Ils n'iraient pas jusqu'à la rencontre avec les envahisseurs, mais sauraient analyser les odeurs, les bruits, les variations du vent. Toute chose que les Hommes du Chaud n'utilisaient que rarement. Cette expédition marcherait jour et nuit, franchirait de longues distances sur une dizaine de jours. Les jeunes se rapprocheraient au maximum et peut-être pourraient-ils rencontrer ces Inuits qui, d'après Liensun, ouvraient la marche des Hommes du Cauchemar. Une attitude que Jdriège ne comprenait pas. Mais les Inuits, même s'ils pouvaient supporter le froid, vivaient dans des igloos, des huttes et des maisons comme les autres. Ils n'étaient que des Hommes du Chaud moins orgueilleux, moins imbus de leur supériorité, mais capables de travailler avec

eux sans en éprouver du dégoût ou du remords.

On lui avait dit que ce Liensun avait rejoint la banquise du Nord et pu embarquer avec son véhicule sur le baleinier de Farnelle et Danglov. Il les connaissait.

Il aimait bien ces gens-là, tout comme il aimait bien Gdami, le métis. Lorsqu'il en aurait terminé avec sa mission, il se rendrait là-bas pour partager quelques journées avec lui.

Lorsque les jeunes revinrent, ils apportaient des renseignements précis grâce aux Inuits comme il l'avait pensé. Ceux-ci, désormais, établissaient une série de campements tout au long du chemin que devaient emprunter les lourdes machines, si bien qu'il leur arrivait d'avoir une patrouille très éloignée du gros de la troupe, parfois de cent kilomètres et plus. Ils racontaient que les envahisseurs étaient souvent retardés car le ravitaillement mettait beaucoup de temps à leur parvenir, maintenant qu'ils avaient franchi une aussi longue distance. De son séjour aux Kerguelen, Jdriège avait appris entre autres à mesurer l'espace en kilomètres, et d'après ce que lui rapportaient ces garçons et ces filles, les Panaméricains se trouvaient à dix-huit mille kilomètres du pôle Nord. Donc, ils approchaient. En moins d'une semaine, quinze jours au plus, ils apparaîtraient.

Ces précisions rendirent Jdriège heureux car son rôle de sentinelle solitaire commençait à lui peser. Bientôt, il aurait de quoi faire pour interdire à ces gens-là le territoire de son peuple.

CHAPITRE 26

Visiblement, le Conseil de gouvernement écoutait les explications de Yeuse avec froideur et méfiance. Elle devait se justifier au sujet de Césaire, raconter ce qu'elle savait sur la défection du commandant du *Staple*. Magda Pernez demanda pourquoi elle avait recueilli Liensun le fils de Lien Rag, et son compagnon Juskar. Comment pouvaient-ils se trouver sur la banquise de la mer de Weddell, et pourquoi bénéficiaient-ils du plus grand confort dans l'hôpital militaire de Punta Arenas où l'on soignait les gelures des soldats ?

— C'est une décision humanitaire, répliqua-t-elle. Ces deux hommes risquaient la gangrène le temps qu'on les soigne aux Kerguelen. Comme il s'agit du fils d'un président en exercice, j'ai pensé qu'il méritait d'être traité avec considération.

— Le seul résultat positif, c'est le colonel Magon qui l'obtient contre les Roux. Mais pourquoi les livraisons d'huile n'augmentent-elles pas, puisque nos troupes sont maîtresses de la situation sur cette banquise ? Des millions d'éléphants de mer s'y ébattent et nous en sommes toujours à la portion congrue, sans pouvoir apporter un peu de bien-être à tous ces pauvres Patagons dans la détresse, plaida Jamaïca qui ne s'était jamais autant soucié des questions sociales, lui qui était un des plus riches de la région.

— Donnez-moi les moyens de construire un autre *Rewa*, un phoquier encore plus grand, plus puissant, et la question sera résolue. Le capitaine Junquil fait un travail admirable. Ses hommes chassent, dépècent, fondent le lard et en même temps, quand c'est nécessaire, à la demande, du colonel Magon ils bombardent l'inlandsis où les Roux tentent de creuser des galeries de sape.

— Les Néos installés chez nous racontent dans leur journal hebdomadaire qu'un accord a été conclu entre le président des Kerguelen et la Compagnie de la Sainte-Croix installée maintenant dans l'île la Nouvelle-Amsterdam, plus au nord. Lien Rag fera exploiter l'immense rookerie de l'îlot Saint-Paul, une rookerie de manchots empereurs, les plus grands de cette espèce. On y trouve des oiseaux de cent kilos et plus. Comment avez-vous pu laisser passer une telle opportunité ? demanda Magda Pernez.

— Ce n'est pas la bonne question, Magda. Je sais bien que vous êtes vous-même néo mais à votre place je me serais demandé comment ces religieux, dont l'archevêque, peuvent être au courant aussi vite de cet accord. Car nulle

part ailleurs je n'en ai entendu parler. Farnelle et Danglov qui commandent un baleinier-phoquier des Kerguelen n'y ont pas fait allusion. Ne trouvez-vous pas dangereux, pour notre sécurité, que les membres d'une religion soient informés sans que nous puissions savoir comment, alors que nous-mêmes sommes dans l'ignorance ?

Les autres conseillers approuvèrent et Magda Pernez, mouchée, préféra regarder ailleurs. Elle ne maintint pas sa question et d'ailleurs elle n'intéressait pas les autres conseillers. Certains comme Jamaïca étaient même du côté de Yeuse, question méfiance envers les différentes Églises.

Elle était tout de même surprise, car ces gens de la Compagnie de la Sainte-Croix avaient autrefois condamné Lien Rag et le professeur Harl Mern à mort. Les Éboueurs de la Vie éternelle avaient déjà plongé son corps dans un cercueil de glace pour l'y laisser mourir de froid lorsque Kurts le pirate l'avait délivré. Lien Rag, au nom de ses compatriotes actuels, avait-il accepté d'oublier ce drame qu'il avait vécu ?

— Les Panaméricains installent un réseau de six voies dans le Chenal Noir, dit-elle en les regardant les uns après les autres.

Ces membres de gouvernement n'avaient jamais prêté la moindre attention à ce Chenal Noir qu'ils considéraient comme une anomalie géophysique, sans plus. Même cette annonce les laissa indifférents.

— Ils débarqueront avec leurs énormes moyens, la III^e Flotte commandée par le vieil amiral Kinnjone. Cette expédition très importante est supervisée par le Grand Maître Aiguilleur Opérasque. Le but de ce dernier est de s'emparer de l'Antarctique et, pour le colonel Magon, la situation pourrait devenir difficile s'il devait affronter ces marins et ces soldats aguerris.

— Bah ! fit Jamaïca, laissez-les se dépêtrer des Roux. C'est bon pour Magon ça. Ces sauvages vont se ruer vers ce Chenal Noir et lui ficheront la paix dans la mer de Weddell.

— Je ne partage pas votre optimisme, dit-elle. Pour l'instant, la III^e Flotte est ravitaillée par des convois venus du Nord, mais dès qu'ils mettront le pied dans l'Antarctique ils n'auront qu'une urgence, atteindre les banquises où ils savent que se trouvent des millions de phoques et d'éléphants de mer. Ils établiront une tête de pont même au prix d'un carnage de Roux. Les Aiguilleurs ne sont pas tendres, vous avez l'air de l'avoir oublié après vingt années de réchauffement. Enfin, ils sont toujours tapis dans le Nord de notre propre pays, dans la cordillère des Andes, avec un potentiel militaire à peu près intact et les moyens de construire, s'ils le veulent, des réseaux de rails pour nous attaquer.

Mais visiblement ils s'en moquaient tous. C'étaient des repus, les uns et les autres, des notables enrichis qui devaient leur poste à une politique de clientélisme. Les plus pauvres les éalisaient pour en recevoir quelques retombées sous forme de bons de nourriture ou quelque emploi.

La séance fut levée sans qu'aucune décision importante eût été prise. Reiner l'attendait dans son bureau, debout devant la fenêtre donnant sur le port. On y voyait un tanker qui s'apprêtait à appareiller pour la mer de Weddell, et quelques petits caboteurs de trafiquants. Ces derniers osaient remonter au plus près de la Ceinture de Feu pour piller les stations anciennes abandonnées par leur population. Ils faisaient tailler des combinaisons épaisses, ressemblant alors à d'anciens scaphandriers, pour affronter des températures de soixante degrés et même plus. Ils rapportaient des marchandises intéressantes, surtout dans le domaine électronique, mais un appareil sur deux n'avait pas supporté la chaleur. De même les graines de maïs, de soja, de blé, étaient à demi torréfiées quand ils les mettaient en vente, si bien que le pain avait parfois un goût de fumé.

Elle lui fit un bref résumé de la séance du Conseil, toujours furieuse au sujet du Chenal Noir que ces conseillers voulaient ignorer.

— Encore heureux qu'ils n'aient pas questionné sur la présence des six spécialistes en aéronautique dont nous avons hérité à la suite de la défection de Césaire.

— Ceux-ci proposent de remonter un hydravion à partir des pièces prises sur les épaves. Leur représentant, Quelze, nous assure qu'ils y parviendront. Ils exigent seulement de recevoir un gros salaire et des conditions de vie confortables.

— Un salaire en fuegos ?

— Non, en or.

— Impensable.

Reiner ne parut pas tenté d'insister et elle comprit qu'il avait une autre préoccupation.

— Allez-y, je vous écoute. C'est le jour des tracas.

— J'ai été contacté par un directeur de la Traction en Patagonie orientale, un certain Livois.

— Pour les wagons-citernes ? Nous n'en avons plus besoin pour le moment. Le contrat ne tient plus.

— Il nous propose en échange des locomotives... Nucléaires, bien sûr. Avec approvisionnement en combustible.

Yeuse ne répondit pas mais le regarda d'un air Sévère.

— Deux de ces locos remplaceraient les deux cent mille tonnes que Césaire ne livrera jamais, précisa-t-il.

— Qu'en savez-vous ?

— Il est allé prendre un premier chargement et s'est heurté à une opposition très forte. On ne perd pas deux barges et un sea-line par pure malchance ou à cause d'une tempête.

— Je ne veux pas de nucléaire.

— Que voulez-vous alors ?

Elle fronça les sourcils devant le ton nouveau. D'ordinaire, il se contentait de conseiller, d'encaisser en silence ses rebuffades, mais ce jour il la mettait au défi de proposer une solution qu'elle n'avait pas.

— Nous courons à la catastrophe et vous le savez bien. Quand vous avez dit au Conseil qu'Opérasque créerait une ligne de tête de pont pour venir se ravitailler en huile dans la mer de Weddell, c'était une pertinente hypothèse qui va se réaliser. Il construira une ligne selon le procédé habituel des Panaméricains. Vous le connaissez fort bien. Niveleuse qui installe ses propres rails, poseuses qui en rajoutent de chaque côté. Avec des moyennes stupéfiantes, un travail continu. En un mois ils seront sur la banquise et Magon ne pourra pas faire face, pas plus que le *Rewa* du brave capitaine Junquil, ancien braconnier-chef d'un radeau.

— Vous le détestez alors qu'il fait de l'excellent travail ?

Reiner donnait l'impression d'être jaloux. Savait-il qu'elle couchait avec Junquil à l'occasion ? Il lui servait de conseiller depuis plus de vingt ans et n'avait jamais osé exprimer ce qu'il ressentait pour elle, et elle-même ne songeait jamais à lui comme partenaire sexuel. N'importe quel homme aurait pu lui plaire, mais pas celui-là.

— Vos protégés vont bien ?

Décidément Reiner changeait, paraissait plein d'agressivité. Jamais il ne se serait permis de parler ainsi au sujet de Liensun et de son compagnon d'aventure.

— Reiner, fit-elle avec douceur.

Il rougit comme si elle le rappelait à l'ordre mais ce n'était pas son intention.

— Reiner, ces locos vous tiennent tant à cœur que vous soyez aussi désagréable ?

— Je le reconnais. Il reste des voies entre les deux Patagonie qui permettraient de les approcher de Punta Arenas. On les isolerait dans une zone inhabitée. On les brancherait sur le réseau électrique.

— Elles ont un refroidissement par air de l'époque où celui-ci avait des températures proches de soixante-dix degrés en dessous de zéro, surtout à cette basse latitude.

— Nous les installerons dans le détroit où souffle continuellement un courant d'air puissant de vents antarctiques. Bien sûr, ils n'atteignent pas la température d'autrefois mais là-bas il est impossible de vivre sans fourrures ou combis plus d'un quart d'heure. Le refroidissement sera bon, enfin assez bon pour un rendement suffisant.

Elle aurait voulu le faire taire, sachant qu'elle finirait par réfléchir à cette possibilité si aucune autre solution n'apparaissait.

— Laissez-moi quinze jours, Césaire réapparaîtra peut-être.

Le lendemain elle reçut une dépêche très alarmiste du colonel Madrisos, officier supérieur originaire du pays, Indien par son père, commandant des supplétifs. Les Aiguilleurs de la cordillère des Andes, ceux qu'on appelait *topos*, les taupes, venaient de réoccuper tous les tunnels conquis par le général Benfield. En plusieurs endroits, ils avaient même réapparu au jour pour encercler plusieurs villages indiens et les détruire. On comptait quelques milliers de réfugiés. Ces gens-là, dépossédés de leurs biens désiraient rejoindre les camps de Punta Arenas, où ils trouveraient le minimum vital. Mais Yeuse donna l'ordre qu'on les en empêche par tous les moyens.

Lorsqu'elle se rendit à l'hôpital ce jour-là, elle trouva Liensun en train de s'entraîner à la marche sur un tapis roulant. Faute d'électricité, c'étaient les infirmiers qui le faisaient tourner avec des manivelles à main. Le garçon reprenait plus vite sa vitalité que son compagnon Juskar, plus fragile et surtout plus geignard.

Le soir même elle convoquait Reiner pour lui annoncer qu'elle était d'accord pour les deux locomotives nucléaires. Et aussi pour que ce Quelze construise un nouvel hydravion avec ses cinq compagnons. Et dans le meilleur délai possible.

— Il y a concomitance entre l'attaque au Nord de notre pays par les

Aiguilleurs et celle qui se déclenchera bientôt en Antarctique. Il me faut trouver Benfield qui poursuit sa propre guerre dans le coin.

CHAPITRE 27

Le blizzard tomba dans la nuit mais au matin il était encore impossible de sortir sur les quais sans raison valable. Ce vent furieux avait sculpté Anadyrgrad à sa mesure, de façon surréaliste, si bien que les plus vieux habitants ne reconnaissaient pas leur station. Des trains-habitations avaient été renversés, recouverts par des couches incroyables de neige. En certains endroits on en mesurait une épaisseur de dix mètres. Les locataires avaient survécu en grande partie, et on ne comptait qu'une dizaine de morts alors qu'on en redoutait des centaines. Les gens avaient subsisté dans leurs compartiments renversés, creusant sans attendre des conduits d'aération, s'organisant pour veiller à ce qu'ils ne se bouchent pas.

Le train-ambassade, bien que rudement secoué dans les dernières heures par des rafales proches des quatre cents kilomètres, avait résisté grâce à son haubanage. Songe, par deux fois projetée hors de sa couchette, avait fini par fixer la grille de protection. Les cuisines avaient été si bouleversées que le chef ne put servir le petit déjeuner habituel.

Le premier regard de la jeune femme au réveil fut pour la silhouette du baleinier, constatant qu'une partie de sa mâture avait disparu. La neige poussée par le blizzard s'était accumulée sur le pont jusqu'à mi-hauteur des mâts. On ne distinguait plus la passerelle, mais des orifices d'aération creusés dans cette couche blanche étaient visibles.

— Les mutins résistent toujours, lui annonça l'agent secret Morka. Les services municipaux n'ont pu livrer leurs paniers de nourriture ce matin car les marins en rébellion refusent de débayer la neige. La *Salamandre* s'est enfoncée dans l'eau du port de plus d'un mètre et risque même de talonner car des formations de glace l'empêchent de se déplacer.

Ce fut vers le début de l'après-midi que les officiers de bord réussirent à émerger de cette couche blanche pour descendre sur le quai, dans une des tranchées que la ville faisait creuser un peu partout. Le froid restait vif et empêchait la fonte de la neige. On annonçait un redoux assez fort pour le lendemain.

Sur une longue portion de la Sibérie orientale, depuis le détroit de Béring jusqu'à la presqu'île de Talmyr, là où se trouvait la capitale de la Compagnie du Consortium des Bonzes, le réseau ferré avait subi de graves dégradations, si bien que le système de rail-phone était inutilisable pour une semaine. Les

convois, s'ils n'étaient pas renversés, ne pourraient pas circuler. Du côté ouest de l'Anadyr Cie, le nombre des disparus et des morts atteignait trois cent quarante. Des stations de pêche et de chasse avaient été emportées avec leurs occupants. Et il était même impossible à la Panaméricaine d'envoyer des convois de ravitaillement dans le Chenal Noir à partir de Yuk Station, à cause de la neige à débayer.

Songe appréciait les jours à venir car Tharbin ne la relancerait pas. Même la radio était muette. Par contre, elle put avoir une communication intéressante avec le consul du Consortium à Kolymagrad. Dans cette ville, l'ingénieur Pavakov avait installé ses immenses usines fabriquant des glisseurs. D'ailleurs la bourgade primitive d'une centaine de montagnards s'était développée autour de ses ateliers. Le consul lui fit comprendre que l'ingénieur avait oublié sa cruelle défaite et reprenait du poil de la bête. Il se rendait fréquemment dans la capitale de la Tcherskicie, Tiksigrad, pour y rencontrer des membres du gouvernement. Le consul laissait entendre qu'il brigait le poste important de l'économie. En attendant sa production avait repris un haut niveau, et plus que jamais il était décidé à répandre son nouveau mode de transports dans toutes les Compagnies voisines.

— Le plus inquiétant, c'est une innovation spectaculaire qui verra le jour dans quelque temps. Les glisseurs n'auront même plus besoin de routes en planches ou de pistes de glace damées pour filer de toute la puissance de leurs turbines.

— Que voulez-vous dire ?

— Il s'agit d'un ancien procédé qu'un bonhomme venu de Panaméricaine, paraît-il, aurait vendu à Pavakov. Le Panaméricain, je n'ai pas réussi à connaître son nom ni son origine, aurait retrouvé un système utilisé avant la glaciation, ce qui est fort ancien. On parle de coussin d'air avec des jupes en caoutchouc. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais à tout hasard je vous en fais part.

Elle mit un terme à la communication, plus que satisfaite. Elle aurait un important renseignement si Tharbin réussissait à la joindre. Il pourrait ordonner une enquête pour essayer de comprendre quel était ce système révolutionnaire à base de coussin d'air et de jupes en caoutchouc. À la réflexion, elle se demanda si elle ne serait pas ridicule en citant le consul de Kolymagrad. Comment parler d'innovation spectaculaire avec ces deux objets, une jupe, un coussin ?

Une jeune fille vous demande, lui annonça-t-on, alors qu'elle consultait un vieux dictionnaire dans la bibliothèque de l'ambassade.

Elle se rendit dans le sas d'entrée et reconnut, derrière le hublot d'un

intégral, le joli visage de Fleur Rag.

Elle fit signe au factionnaire qu'il pouvait la laisser entrer, l'aida à retirer son intégral et sa fourrure.

— Venez. Un thé ? Avec les moyens du bord, tout est bousculé.

— Oui, avec quelque chose à manger si vous pouvez. La cambuse du bateau est pleine de neige. Kurty parle de sabotage. Un marin aurait ouvert la porte pour que les congères s'y accumulent. Elles ont tellement durci qu'il faudrait les attaquer à la pioche.

On leur apporta un thé complet et Fleur se jeta sur le pain et le beurre. Il y avait aussi du miel synthétique, tout comme des confitures et du jambon d'ovibos.

Songe restait patiente, craignant cependant que la jeune fille ne soit venue que pour se nourrir. Mais ce n'était pas le cas. Elle parla après avoir copieusement mangé.

— Ann Suba cédera avant Kurty, dit-elle. La *Salamandre* ne pourra jamais reprendre la mer dans l'état où elle se trouve, et dans cet hémisphère n'existent pas de chantiers susceptibles de la réparer. Il n'y a pas de baleiniers de cette taille, juste de petites unités qui attaquent les troupeaux depuis la terre. Ann en a conscience et veut sauver ce qu'il en reste.

— Pourquoi Ann Suba ne vous accompagne-t-elle pas ?

— Elle veut convaincre Kurty. Grathe est de notre côté et aussi maman bien qu'elle ne soit pas emballée à l'idée de retourner aux Kerguelen, mais c'est une autre histoire.

Durant quelques secondes, Songe se prit à rêver. Si elle pouvait annoncer à Tharbin que le marché était conclu avec la physicienne et qu'elle avait aussi des renseignements sur Pavakov, le chef des Bonzes en serait émerveillé. Elle espérait toujours obtenir un poste dans l'économie de la Cie, car telle était son ambition au départ des Échafaudages.

— Les dégâts sont énormes, la mâture est en partie détruite, et non seulement la cambuse mais les soutes sont envahies par la neige. Le bateau enfonce dans l'eau.

— Ça, je le savais, dit Songe. Mais si Kurty ne cède pas ?

— Je suis inquiète, dit la jeune fille. Je crains que, mis devant le fait accompli, il ne se résigne à sauver son baleinier. Il a des comptes à rendre aux autorités des Kerguelen, donc à mon père, Lien. Mais je crains qu'une fois là-

bas il ne se suicide. C'est un garçon romantique d'une grande honnêteté, et la pensée d'avoir forcé Ann Suba à accepter votre offre ne peut que le réduire au désespoir. S'il ne se suicide pas, il démissionnera et disparaîtra. Dans un cas comme dans l'autre il sera perdu.

— Et vous ne pouvez envisager qu'il meure ou qu'il disparaisse, n'est-ce pas ?

Fleur ne la regardait pas mais fit signe que oui.

— Il est amoureux de vous. Et vous ?

— Je ne sais pas. Il m'impressionne plus qu'il ne me séduit. Ce n'est pas un garçon très gai, très chaleureux. Il peut être sévère, austère.

— Vous lui apporteriez ce qui lui manque, la légèreté, le sourire, la joie de vivre, fit Songe sincère, avant de lui demander comment elles allaient procéder désormais pour sauver le baleinier et empêcher Kurty de sombrer dans le désespoir.

CHAPITRE 28

Le premier matin suivant sa nomination, Louria Finister arriva assez tôt pour prendre contact avec Cristella Marlone. Mais on lui apprit que la jeune femme bénéficiait d'un congé maladie. Sa grossesse lui donnait des inquiétudes et elle préférait se mettre au repos. En réalité, se dit Louria, elle ne veut pas me rencontrer car ma nomination comme superviseur la bouleverse et peut-être même l'humilie. C'est indirectement une sanction pour son incapacité à comprendre ce que Charlster et Victor Bourguine complotent. Du moins, quel genre de travaux ils mènent de concert sur les colloïdes.

Charlster avait pu être prévenu par elle de sa nomination. Elle lui avoua qu'elle ne pouvait plus supporter la prison et les conditions de la détention. Il lui dit qu'il la comprenait, qu'elle n'avait pas à se soucier de son opinion mais elle le sentait tout de même réticent. Ils communiquaient sur le site Upsilon et elle espérait que ce site n'avait pas été identifié, ni qu'un suspicious screen ne les surveillait, un écran soupçonneux en traduction littérale. C'est-à-dire qu'un informaticien superdoué pouvait avoir trouvé Upsilon et le surveiller nuit et jour.

— Nous pourrions continuer à communiquer de la sorte, dit-elle à Charlster. Le peu que je sais déjà est assez significatif. Vous préméditez de réchauffer l'eau lourde qui sert de liant aux poussières et aux cendres de DAI, pour obtenir une dislocation suffisante qui inondera le Chenal Noir de chaleur à défaut de lumière. Sinistre surprise pour Opérasque. Puis-je vous demander pourquoi Bourguine ?

— Hyponias me l'a recommandé.

— Un peu bizarre, non ? Ce Bourguine est un destructeur, paraît-il. Je veux dire que cette alliance est trop risquée puisque ce type est surveillé constamment.

— J'avais besoin de lui pour le laser Flèche d'or qui attaquera DAI. Moi, je serai à la visée avec le radiotélescope.

— C'est de la pure folie, et même Cristella s'en serait aperçue.

— Il faut croire que non.

— C'est pour bientôt ?

Charlster ne répondit pas tout de suite.

— Nous disposons d'un certain délai, dit-il d'une voix qu'elle trouva bizarre, comme s'il lui cachait quelque chose. Nous attaquerons côté équateur.

— Cristella sera rentrée de son congé maladie.

— C'est un risque à courir.

— Il est considérable. Vous êtes certain de ne rien oublier ?

Il parut se fâcher, précisa qu'il avait dit ce qu'elle attendait de lui et il décida d'interrompre la liaison.

Dans la nuit, elle se réveilla soudain, certaine que Charlster lui avait menti par omission. Il ne lui avait pas précisé quelque chose d'important et c'était à elle de le déterminer.

Ce fut dans la journée que le mot équatorial lui vint en tête, et qu'elle ne comprit pas pourquoi il paraissait clignoter dans son esprit comme une lumière d'alarme. Charlster voulait frapper le Chenal Noir à hauteur de l'équateur, mais à quoi cela servirait-il, puisque Opérasque approchait de l'Antarctique ? À moins que les deux hommes ne veuillent empêcher la circulation des convois de ravitaillement et les renforts.

Elle faillit oublier cette contradiction dans les propos de Charlster car Claudion Hyponias allait revenir à l'observatoire, et elle n'en dormit pas de la nuit quand on le lui annonça. Elle se précipita au terminus pour le recevoir. Lorsqu'il descendit du train spécial elle faillit se précipiter vers lui pour l'étreindre, mais l'ayant aperçue il tourna la tête et cette réaction la cueillit à froid, la cloua sur place. Il fit signe à un porteur de prendre ses bagages et suivit ensuite ce dernier comme s'il n'avait pas vu la jeune femme. Se pouvait-il que, dans l'état physique où il se trouvait là-bas, au train-hôpital de Salt Lake Station, il n'ait pas mémorisé leurs moments d'intimité ? Ne se souvenait-il pas qu'elle l'avait aidé à remonter à la vie des profondeurs de son coma, par des attouchements bien précis sur son corps ? Elle prenait sa main pour la promener lentement sur elle. Plus tard, elle accompagnait ces attouchements de caresses sur le sien. Jusqu'à ce que les infirmières s'étonnent, dans un mélange de confusion et de gaillardise, de sa nouvelle remise en forme.

Là-bas, il embarquait à bord d'une draisine-taxi et elle rejoignit la sienne qui faisait partie des avantages de sa nouvelle nomination.

Jusqu'au lendemain elle vécut dans un chagrin difficile à endiguer, se voyant rejetée par Charlster et surtout par le jeune astrophysicien. Et comble de malheur, le lendemain Cristella Marlone se décida à revenir occuper son

bunker de verre et la reçut avec une expression mitigée d'obséquiosité et de rancune. Elle reconnaissait la suprématie de son titre de superviseur mais n'en restait pas moins la directrice des installations et du personnel, même si elle n'en avait jamais eu les capacités.

— Voulez-vous voir les mains courantes enregistrées, les dossiers secrets sur chaque personne travaillant dans ces laboratoires ?

Depuis ce poste élevé, Louria voyait Claudion s'approcher de Charlster. Les deux hommes s'étreignirent comme un père et un fils, et elle qui depuis longtemps était la fille spirituelle du vieux savant en éprouva un coup terrible au cœur.

— Ils s'embrassent, ricana Cristella, comme des homosexuels. Vous n'avez jamais pensé que le vieux pourrait en être ? Et cet Hyponias est tellement secret. Il traîne une belle réputation désormais, depuis qu'il a sauté dans ce traintel.

Puis elle se souvint que Louria avait elle-même échappé à un attentat et ne sut plus que dire.

— Pouvez-vous me dire si vous avez des nouvelles du Grand Maître Opérasque ? demanda la physicienne.

Sur la défensive, Cristella se sentit presque agressée.

— Pourquoi en aurais-je ?

— Écoutez, c'est un élément indispensable à ma Nouvelle fonction de supervision. Je me fous de vos relations avec Opérasque, mais je veux savoir où en est la construction de son réseau d'exploration en cet instant précis.

— C'est top secret.

Louria serra les dents.

— Regardez ceci, c'est quoi ce badge noir et argent ?

— Excusez-moi, murmura l'autre, soumise. Je vais vous montrer le diagramme de progression.

Elle utilisa un code pour le faire apparaître. Le Chenal Noir était tracé tout au long des différents parallèles qu'il franchissait en un double trait qu'un troisième central, de couleur noire, comblait au fur et à mesure. Cela ressemblait à un vieux thermomètre avec le mercure montant dans son tube de verre.

— Il est à hauteur du 70°. Dans moins d'une semaine le réseau débouchera

sur la banquise antarctique.

— J'aurais dû m'en douter, murmura Louria.

CHAPITRE 29

Le steward qui lui apporta son petit déjeuner lui annonça qu'il y avait une grande concentration d'Inuits dans le campement. Toute la tribu était rassemblée à côté des engins de chantier avec les traîneaux et les chiens sous la lumière des projos. Opérasque pensa à une grève de ces gens-là, et ricana. L'amiral Kinnjone devrait régler ce conflit puisqu'il était le patron direct de cette bande de primitifs.

Au lieu de manger, il essaya de comprendre à l'aide de jumelles ce qui se passait. Visiblement, les Esquimaux paraissaient très agités mais n'avaient pas vraiment l'attitude d'hommes en colère. Il aperçut l'amiral Kinnjone qui dominait de la tête cette troupe en fourrures, mais ce n'était pas difficile de paraître aussi grand, puisque les Inuits étaient tous de petite taille.

Il retourna à la table de son repas, avala un peu de café, certain que le vieux marin viendrait le trouver pour lui expliquer la situation. Normalement, certains Inuits auraient dû se trouver cent kilomètres plus au sud, effectuant les observations habituelles du Chenal et surtout de la banquise.

Opérasque reconnaissait que leur jugement était plus fiable que celui de tous les appareils de mesure de l'expédition. Depuis pas mal de temps les techniciens les délaissaient pour ne suivre que les indications de la tribu.

Mesquin, il se hâta de vider le pot de café car chaque fois que Kinnjone venait le trouver à cette heure-ci, il en buvait le contenu sans se soucier de son hôte. Cette fois, il n'en trouverait pas une goutte.

Contrairement à son attente, Kinnjone ne paraissait pas décidé à venir faire son rapport, et une nouvelle fois le Grand Maître regarda à travers son hublot et, surpris, vit l'amiral s'installer dans les fourrures d'un traîneau. Le conducteur fit claquer sa longue lanière, et quand les chiens eurent décollé les patins en s'élançant vigoureusement, il sauta à l'arrière et dans une envolée de poudreuse l'attelage s'éloigna en direction du Sud, laissant Opérasque mort de curiosité inquiète.

Il abandonna son repas, alla enfiler sa combinaison isotherme et sortit. Mais déjà les autres attelages prenaient la piste du premier et il ne resta qu'un lieutenant de vaisseau, debout à l'endroit où tout à l'heure s'agitaient des dizaines de personnes.

— Puis-je enfin savoir ce qui se passe ? hurla Opérasque dans son micro,

oubliant que la veille, pour dominer le bruit des machines, il avait poussé à fond le son.

Si bien que sa voix retentit dans le Chenal avec de multiples échos qui affolèrent des centaines de gens. Les pilotes des engins sortirent de leur cage vitrée pour s'informer, les commandants des unités de la Flotte apparurent derrière les vitres épaisses des passerelles.

— Oui, Grand Maître. Les Inuits du point 18.717 signalent une anomalie. Et ils ont préféré revenir pour s'en expliquer. Ils ont fait courir leurs chiens toute la nuit, je veux dire durant les heures nocturnes, et les groupes échelonnés sur le parcours se sont joints à eux.

— Quelle anomalie ? s'énerva Opérasque, ayant toutefois réglé la puissance du son. Vous ne trouvez pas que nous en avons plus que notre compte d'anomalies ?

Les trains ravitailleurs n'arrivaient plus et par le railphone interne au Chenal on savait qu'un blizzard exceptionnel avait bloqué toutes les activités au Grand Nord, barrant même l'accès au Chenal Noir à partir de Yuk Station, dans la province Alaska. On manquait de pièces de rechange, de fuphoc, de nourriture et les Inuits attendaient de la viande de phoque et du poisson gelé car ils ne pouvaient prendre le temps de pêcher, se consacrant uniquement à ces missions d'éclaireurs, en avant-garde de l'expédition.

— Grand Maître, il s'agit de la banquise. Elle mollit.

Opérasque le regarda comme s'il parlait une langue inconnue.

— Je m'exprime mal, elle fond. Il paraît qu'au point 18.717 c'est une véritable soupe.

— De la soupe ? répéta machinalement Opérasque, frappé de stupeur.

— Tout a commencé hier au soir, je veux dire à l'heure officielle du soir puisque avec cette nuit constante...

— Avez-vous fini de me préciser des choses que je connais parfaitement ? Allez droit au but.

— D'après les Inuits, vers six heures le Chenal n'était plus noir mais gris. Gris sombre, mais tout de même la nuit épaisse, la nuit d'encre avait disparu. La température avait augmenté et il ne gelait plus.

— Opérasque s'éloigna, ne pouvant supporter d'entendre cet officier expliquer une chose qui ne pouvait se produire. Qui ne devait pas se produire.

— Où sont mon traîneau, mes chiens, mon Inuit ?

Le lieutenant de vaisseau le regarda consterné.

— Mais, Grand Maître, comme vous ne les utilisiez pas depuis des semaines, l'amiral a jugé bon de les envoyer en avant-garde avec les autres. D'ailleurs, votre Inuit en mourait d'envie. Ce sont des hommes qui aiment glisser sur la glace, commander leurs chiens. Il s'ennuyait beaucoup et l'amiral a voulu le distraire un peu.

— Vous voulez dire que je ne peux me rendre là-bas au point 18.717 ?

Le garçon n'osa répondre par l'affirmative, se tourna vers l'une des profilleuses, pour indiquer du geste qu'il ne restait que cette possibilité de parcourir les quatre-vingts kilomètres de distance.

— Pourquoi Kinnjone ne m'a-t-il pas informé sur-le-champ au lieu de filer sans plus réfléchir avec cette bande... bande d'Inuits ?

— L'amiral n'a pas voulu vous inquiéter sans avoir lui-même vérifié. Il vous contactera par radio dès qu'il sera sur place.

— C'est-à-dire dans au moins six heures.

— Oui, Grand Maître, peut-être moins car les Inuits ont allégé les traîneaux pour faire plus vite.

— Faites préparer la profilleuse, je file là-bas, moi aussi.

Comme l'autre ne bougeait pas, l'air très choqué, il se rappela que les marins n'intervenaient pas dans les opérations de chantier et qu'il devait contacter l'ingénieur en chef des travaux. Celui-ci, Fitzgarek, accourait ajustant sa combinaison isotherme, visiblement tombé de son lit. Non seulement Kinnjone ne l'avait pas prévenu, lui, Opérasque, mais il avait laissé cet homme dans l'ignorance.

— Je viens d'apprendre, lui dit l'ingénieur en chef dans ses écouteurs... Je devrais me trouver sur un traîneau, moi aussi. Kinnjone n'en fait qu'à sa tête.

Satisfait de trouver un écho à ses propres rancunes, Opérasque annonça qu'il partait à bord de la profiteuse pour le Sud. Il pria l'ingénieur en chef de l'accompagner. Celui-ci parut hésiter et finit par avouer que, si vraiment la banquise du Chenal fondait, il serait peut-être plus prudent de s'abstenir pour le moment de se rendre sur place.

— Attendons le rapport de l'amiral.

— Vous savez très bien que Kinnjone est capable de nous oublier, de ne

rien transmettre par radio. Nous allons là-bas, faites préparer la machine.

— Bien, voyageur Grand Maître. Tout sera prêt dans trois heures.

— Je veux partir dans la demi-heure qui vient.

— Voyageur Grand Maître, je respecte les consignes afférentes à une expédition solitaire à bord d'une profileuse. Nous devons emporter suffisamment d'huile, suffisamment de nourriture pour une période de huit jours, car tel est le règlement depuis le réchauffement. Lorsque nous établissons des voies ferrées dans le Sud, ces consignes sont très strictes car, à tout moment, la profileuse peut se trouver enlisée dans une glace en train de fondre.

Fitzgarek lui rappelait discrètement qu'il avait été l'un des promoteurs de ces consignes sévères. Il ne pouvait que s'incliner.

— Le plus long sera de siphonner les réservoirs des autres engins, puisque les wagons-citernes de ravitaillement sont vides et que les nouveaux sont bloqués dans le Nord. Nous devons transvaser le fuphoc.

— Bien ! Je vais me préparer, faites-moi appeler quand tout sera en place.

La niveleuse ne progresserait que de quinze kilomètres à l'heure, estimait-il, et quoi qu'il fasse Kinnjone serait là-bas bien avant lui. Il savait que ce déplacement était inutile et consommerait vainement du carburant, mais il pensait que sa place était là-bas pour contrecarrer le vieil amiral. Il prépara quelques affaires, la mort dans l'âme, sachant que dans cet engin de chantier le confort était plus que Spartiate. Encore heureux si on trouvait un compartiment pour lui tout seul. Ce serait plutôt une sorte de cagibi avec une couchette cercueil aménagée sous l'entrepont. L'ingénieur en chef serait amené à coucher avec les conducteurs et les mécaniciens.

Lorsqu'on vint le chercher la profileuse vibrait de puissance contenue, et la pensée de passer des heures dans le tremblement de tous ses muscles le révoltait. Il y avait aussi le bruit intolérable et les paroles raréfiées. Il demanda si la radio fonctionnait, et l'ingénieur en chef le lui certifia. Il s'installa devant l'émetteur, coiffa le casque et essaya de contacter Kinnjone qui devait filer vers le Sud, enfoui dans ses fourrures d'ours polaire. Mais évidemment l'amiral n'était pas à l'écoute et son récepteur était éteint pour économiser les batteries. Telle serait son excuse, alors qu'il ne voulait tout simplement pas entendre les reproches de son supérieur.

— Cette fois, dit Opérasque à mi-voix, c'est la faute lourde, très lourde et je ferai un rapport. Il m'a privé de mon attelage et n'a pas jugé utile de me prévenir de cette catastrophe.

Il essayait aussi de se rassurer, de penser que les Inuits avaient peut-être exagéré en parlant de soupe. Que savaient-ils de la soupe, eux qui ne mangeaient que de la viande et de la graisse de phoque crues ? Pourquoi avaient-ils parlé de soupe ?

La profiteuse nivelait la banquise tout en fabriquant une voie complète avec traverses et rails, grâce aux batteries bactériennes produisant une matière plastique qui devenait aussi dure que de l'acier au contact de l'air glacé. C'était une très vieille technique, déjà utilisée cent ans auparavant, mais une technique réservée à des températures très basses, et d'un coup Opérasque se demanda si la profiteuse pourrait poursuivre sa route dans un air réchauffé. Il alla trouver l'ingénieur en chef qui, depuis la cabine de conduite, surveillait l'avancée de l'engin.

— J'y ai songé, cria Fitzgarek, et j'ai emporté un durcisseur que nous injecterons à la sortie des batteries bactériennes, mais son usage comporte des risques énormes. Il suffit d'un contresens dans le dévidage de la matière plastique pour que ce produit remonte en arrière et empoisonne les bactéries. Nous ne l'utiliserons que contraints et forcés. Le durcissement reste encore convenable à moins cinq degrés. Au-dessus, nous devons soit utiliser le durcisseur, soit nous arrêter. Et souhaitons que le point 18.717, où l'on a constaté un réchauffement, ne soit que le début de celui-ci pour avoir quelques chances de l'approcher.

Un apprenti distribua des plateaux-repas que le Grand Maître regarda avec répugnance. Il ignorait la provenance de cette viande fumée, de ces légumes lyophilisés, de cette pâtisserie industrielle. La boisson était du jus d'orange synthétique bourré de vitamines prélevées sur l'huile de phoque, et cette pensée suffisait à l'écœurer.

Dans ce poste de pilotage il n'y avait pas un seul siège vacant, et l'ingénieur en chef lui conseilla par gestes de rejoindre sa cabine et de se reposer. Il y consentit volontiers, mais cette couchette à demi enfoncée dans les organes de la machine vibrait plus que tout autre endroit. Ce massage continu endolorissait ses membres mais il finit par s'endormir. Il dut rester ainsi dans son sommeil trois heures et ce fut l'absence de vibrations qui l'en sortit peu à peu. Il émergea sans trop savoir où il se trouvait, et quand il le réalisa, il bondit hors de la couchette, se précipita vers le poste de pilotage. Pour ce faire il fallait suivre une coursive centrale où circulaient des tuyauteries et qui empestait l'huile de graissage. Les rares points donnant sur l'extérieur par des hublots si épais que le verre en était verdâtre se trouvaient tous inaccessibles. L'équipage et les mécanos se pressaient contre pour contempler quelque chose que lui ne pouvait distinguer. Enfin, il put accéder au poste de pilotage et tout d'abord ne vit rien de suspect à travers l'immense pare-brise.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? demanda-t-il à Fitzgarek.

Comme ce dernier se retournait lentement, Opérasque découvrit que ce n'étaient pas les projecteurs de la niveleuse qui éclairaient faiblement le Chenal, mais une clarté nébuleuse venant du ciel.

— Nous nous en sommes rendu compte voici un kilomètre environ avant de stopper. Pour l'instant, la banquise est encore solide mais nous allons reculer. Ce sera plus prudent, car la température extérieure ne cesse de monter. Si nous vivions à l'époque préglaciaire nous serions au petit matin, vers les huit heures. En période hivernale peut-être, mais plus proche de l'équinoxe que du solstice passé. Dans deux heures je crains que le thermomètre n'approche du zéro, ce qui serait catastrophique pour la profileuse.

— Déjà lorsque j'allume les projecteurs, dit le pilote, j'aperçois tout au fond à des kilomètres la glace briller comme si elle était liquide.

Charlster ! Ce nom du vieux savant venait à la bouche d'Opérasque comme un juron ignoble. Ce vieux salopard de Charlster s'amusait avec le Chenal Noir, et avait décidé d'interrompre son expédition, de le contraindre à reprendre le projet Permafrost.

— Il ne me fera pas céder, dit-il à voix haute sans s'en rendre compte.

Fitzgarek crut qu'il faisait allusion au Soleil, et du doigt il indiqua dans les brumes qui surplombaient le Chenal une lueur incertaine.

— C'est lui là-haut, mais quand les vapeurs d'évaporation seront plus épaisses il disparaîtra et le réchauffement sera moins sensible. Mais pour l'instant nous devons faire machine arrière.

— Non, fit Opérasque. Pas avant d'avoir le rapport de l'amiral Kinnjone.

Il se précipita hors de la cabine, bouscula tous ces gens qui s'agglutinaient devant les hublots, s'installa devant l'émetteur et coiffa son casque.

— Si ce putain de vieillard ne me répond pas, je fais un malheur.

— Ici le putain de vieillard, fit la voix rocailleuse et pourtant rieuse de l'amiral Kinnjone, c'est vous, bien sûr, Opérasque. Personne n'oserait se montrer aussi familier avec moi.

Ce mot familier, si plein d'humour, calma le Grand Maître Aiguilleur.

— Je suis à bord de la profileuse de tête. Où en êtes-vous ?

— Nous pataugeons dans une bouillie de vingt centimètres. Mais à

quelques kilomètres au sud, d'après les Inuits, la banquise est intacte. Il y a juste une quinzaine de kilomètres douteux.

CHAPITRE 30

Le colonel indien Madrisos vint à la rencontre de Yeuse quand elle descendit de l'hydravion qui avait dû se poser sur un terrain rocailleux, au risque de fracasser son train. Celui-ci sortait des flotteurs selon un mécanisme peu fiable.

— Présidente, buenos dias.

Il portait une tenue non réglementaire, un poncho aux dessins colorés et un pantalon de cuir. Il n'y avait que sa casquette qui était régulière avec ses galons. Les supplétifs attendaient en foule au bout du terrain, auprès d'un ancien tram militaire bloqué depuis vingt ans par le réchauffement. Était-ce là une armée capable de faire front contre la haute technicité des troupes de la Caste ? Elle en doutait. L'armement lui-même était archaïque. Et seule une batterie de lance-missiles montée sur un chariot que l'on tirait à la force des biceps était, si l'on osait dire, une arme plus récente.

— Le général Benfield a contre-attaqué avec ses hommes, prenant à revers les Panaméricains. Ils ont dû battre en retraite et sont de nouveau dans leurs trous à rats. Benfield possède une armée de trois mille supplétifs.

— Benfield, vous dites Benfield ? Je le croyais disparu.

— Il a toujours poursuivi la guérilla, mais à sa façon.

— Mais comment ravitaille-t-il, paie-t-il ses soldats ?

— Il vit sur le terrain, sur le souterrain devrais-je dire. Il a découvert une cache des Aiguilleurs remplie de vivres, de médicaments. Il puise là-dedans. Mais il a confisqué tous les compteurs de radioactivité qui traînaient.

— Vous voulez dire qu'il donne à manger...

— Une nourriture radioactive, oui. Et pas seulement à ses hommes mais à des dizaines de villages de haute montagne. Les habitants s'en foutent car ils crèvent de faim. Benfield est leur héros, même si dans quelques mois ils seront tous morts ou à l'agonie.

— Il faut l'en empêcher par tous les moyens.

— Non, fit l'Indien.

Elle le regarda, surprise. C'était un métis mais qui penchait plus vers le côté inca que vers le versant espagnol de sa mère. Il était magnifique, doré, robuste. De son poncho sortaient des bras parcourus de veines apparentes entre les blocs de fibres musculaires.

— Non, car d'abord je ne suis pas assez puissant pour l'arrêter et je n'en ai pas envie. Il contient les Panaméricains pour le moment. S'il cède ou si on l'arrête, ceux-ci se ruèrent sur les villages et massacreront tout le monde. C'est-à-dire que je préfère la mort à long terme de mes frères à une plus rapide. Les Panaméricains...

— En réalité, avant d'être panaméricains ceux qui se cachaient dans ces tunnels sont d'abord des Aiguilleurs. Vous savez pourquoi ils ont déclenché cette attaque ?

Il l'ignorait et elle le lui expliqua.

— Ils feront la jonction avec ceux qui vont surgir du Chenal Noir ? Ce sont tous des topos alors ? fit-il, méprisant.

— Exactement, pour la plus grande gloire du Grand Maître Opérasque qui du coup sera nommé Maître Suprême, autrement dit dictateur à vie de la Caste.

— Ceux d'ici seront liquidés par cet Opérasque. Ils sont tous radioactifs. On en a trouvé des centaines exsangues, morts d'hémorragies internes diverses. Quand ce n'est pas le foie, c'est les intestins, les poumons, les glandes. Pour moi, ils ont compris qu'ils allaient tous crever avant un an et ils ont décidé de mourir au grand jour en se livrant aux viols, aux pillages et enfin à la mort. Ils n'atteindront jamais Punta Arenas, je peux vous l'assurer. Ils doivent être entre dix et vingt mille, mais tous mourront.

— Mais Benfield lui-même ?

— Pareil, comme ses hommes. Il est allé trop loin dans cet enfer enfoui sous la cordillère à des centaines de kilomètres d'ici. Il a conquis des trains, des locos nucléaires où il embarquait ses hommes pour partir à l'assaut de ce réseau énorme, une taupinière invraisemblable. Il mourra et ses hommes mourront. Nous, nous restons ici en défensive et dès que les Aiguilleurs apparaîtront nous les liquiderons. Ils reconstruisent des rails, font rouler leurs convois.

— Mais les rails en matière bactérienne ne peuvent durcir par cette chaleur.

— Ils utilisent une nouvelle génération de bactéries, elles produisent un alliage inconnu qui ressemble à de l'acier et justement durcit à la chaleur. En

vingt ans de solitude leurs savants enfermés avec eux ont mis ça au point.

— Quels sont vos besoins ?

— Nourriture, et autre chose que nos vieilles pétoires. Nous en avons fait bon usage mais les ennemis vont revenir avec un armement lourd. Nous voulons surtout des explosifs, des mines. Nous saboterons leurs voies, autant de fois qu'ils essaieront de les établir. Ils ne peuvent les surveiller, surtout celles qui sont en arrière du front.

Il la conduisit sur un promontoire et elle aperçut son premier train Aiguilleur, avec une loco nucléaire d'un modèle déjà ancien, si ancien que, lorsqu'elle était présidente de la Panaméricaine, elle les avait toutes mises à la réforme. Mais la filiale sud-américaine de la Compagnie en avait racheté des centaines pour les lignes de haute montagne. Madrisos l'entraîna vers un poste avancé où veillaient une dizaine d'indiens complètement nus avec juste un linge noué très bas sur leurs reins. Elle fut soudain grisée par la présence de ces hommes, ne réagit pas tout de suite contre cette faiblesse qui l'amollissait. Elle fut certaine que le colonel se rendait compte de son trouble et il lui prit le bras pour la ramener vers l'arrière. Elle but du maté additionné d'un alcool très raide, et se sentit mieux. Elle évitait de regarder cet homme franchement.

— Je voudrais rencontrer Benfield.

— Je vous le déconseille. Toute la zone où il se cramponne est contaminée. Les hommes y ont jeté les emballages de nourriture. Même leurs excréments sont radioactifs. Nous évitons tout contact et utilisons une radio alimentée par un alternateur à main.

Il fallait tourner la manivelle pour produire l'électricité et elle coiffa les écouteurs pour essayer d'entrer en communication avec Benfield. Ce dernier se manifesta soudain.

— C'est vous, Madrisos ?

— Non, c'est la présidente Yeuse.

Il y eut un court silence.

— Allez vous, faire mettre. Je combats parce que je les hais depuis toujours, je ne fais pas ça pour les connards de Punta Arenas dont vous êtes la reine.

— Benfield, vous contaminez toute la région et vous le savez. C'est pire que de subir les Aiguilleurs.

— Allez où je vous ai dit, et qu'on vous le mette bien profond. Demandez

à Magon, mon remplaçant, il en a une exceptionnelle.

CHAPITRE 31

— Une zone taboue suite au massacre de milliers de Roux ? dit Tom-Tom, le Simone consterné. Vous êtes sûr, oui bien entendu car vous ne me feriez pas cette sale blague. Un génocide et pour finir la destruction de millions d'éléphants de mer. Des centaines de millions de litres de fuphoc.

— Voici vingt-cinq ans que les colonies de ces animaux se dépeuplèrent. Nous avons accusé nos propres prélèvements, mais en fait ils n'intervenaient que pour un tiers dans la disparition de cette espèce. La folie du Caudillo Hernandez fut responsable des deux autres.

Tom-Tom l'écoutait distraitement, conscient de sa propre responsabilité *a posteriori* dans cette épouvantable affaire. Les Simone avaient eu la chance de retrouver ces énormes réserves et de se les accaparer. Maintenant il y avait même une garnison de quinze jeunes garçons et filles bien décidés à défendre ces réservoirs jusqu'à la mort.

— Comment le savez-vous ?

— Par Gdami le fils de Farnelle, métis de Roux et très proche de cette origine. D'ailleurs, il est plus marqué par l'apport paternel que par celui de sa mère.

Nous pensons nous organiser pour examiner cette révélation. Le capitaine Césaire, dont vous avez interrompu l'approvisionnement en lui coulant deux barges et en sabotant son sea-line, connaît cet endroit et nous craignons que les gens pour qui il travaille...

— Ces inconnus si ombrageux de l'archipel Crozet ?

— Oui, ils pourraient revendre ce secret aux Panaméricains qui doivent envahir l'Antarctique à partir du Chenal Noir. Mais n'importe qui peut avoir accès à ce secret et nous devons mettre sur pied un système de défense. Vous ne pouvez à vous seuls assumer celle-ci. Mais ce n'est pas aussi facile qu'il y paraît, car en agissant de la sorte nous devons occuper cette zone taboue, ce que les Roux ne nous pardonneront pas. Et comment leur expliquer nos intentions ?

— Par votre petit-fils Jdriège. Le fils de Jdrien.

— Jdrien était un garçon tolérant, capable d'écouter aussi bien les

Hommes du Chaud que ses frères Roux, mais Jdriège est différent, plus dur, moins porté sur la négociation. Il est celui que la Voix a désigné pour défendre son peuple. Il est celui que l'esprit de son père protège.

Assis à son bureau de taille réduite, à bord de la *Chimère*, Tom-Tom prit sa tête entre ses mains car pour lui le problème devenait effrayant.

— Nous n'avons pas vraiment besoin de fuphoc, juste quelques centaines de tonnes tous les trois mois, quand nous nous stoppons et révisons le Tabernacle.

Le Tabernacle était le moteur à fusion nucléaire de ce bateau et faisait l'objet d'un culte strict. D'ailleurs le Conseil que présidait Tom-Tom s'intitulait Conseil du Tabernacle, et la vénération portée à la centrale d'énergie se confondait avec les règlements de la vie quotidienne.

— C'est pour nous sans importance pour notre ravitaillement en combustible, mais par contre nous avons décidé, une fois le site découvert, d'en être les gardiens pour le préserver de toutes les convoitises. La pensée que des centaines, peut-être des milliers d'aventuriers, auraient pu se ruer sur les réservoirs et s'y entre-tuer nous était intolérable. Nous avons pensé que cette prodigieuse richesse devait être tenue secrète, et il a fallu Césaire et quelques garçons de chez nous pour rompre cet idéal. Ces garçons, vous savez comment ils se sont retrouvés là-bas. Nous les avons exilés, et leur meneur Centdix avait eu le temps, lors de leur coup d'État, de consulter les documents signalant l'existence de ces réserves. Nous reconnaissons avoir été trop sévères avec ces enfants. Nous le regrettons, mais Césaire est à son tour dépositaire du secret.

— Cet homme a une certaine éthique, mais celle-ci est souvent combattue par son engagement auprès des inconnus de Crozet. N'empêche qu'il était prêt à livrer deux cent mille tonnes de fuphoc à Yeuse, la présidente de la Patagonie occidentale, pour récupérer des pièces détachées de ses hydravions à la réforme.

Tom-Tom perdit alors son air abattu pour lui demander des explications sur ce troc. Il paraissait poursuivre une idée et après avoir écouté Lien Rag, il commença d'expliquer ce qu'il suggérait.

— Contactez Césaire et dites-lui que vous êtes disposé à lui vendre les pièces qui lui manquent. Je sais que vous en avez des stocks récupérés à Lacustra City lors de la montée des eaux. Comme paiement vous exigerez de lui le secret total sur la zone taboue.

— Que faites-vous de l'équipage du *Staple* ? Je peux passer un accord avec Césaire, et encore à condition que l'assemblée me donne son aval, mais

que ferons-nous de ces marins qui savent où se trouve la source inépuisable de ce fuphoc ? Il y en aura toujours un pour aller vendre le secret aux Panaméricains sortis du Chenal Noir.

— Alors il ne reste plus qu'à faire sauter ces centaines de millions de litres, dit Tom-Tom, ainsi les avidités seront contraintes de se tourner vers d'autres sources d'approvisionnement. En quelques semaines les Aiguilleurs d'Opérasque pourraient se retrouver là-bas, et ma garnison ne fera pas long feu, malgré son esprit de résistance. Je ne veux pas que ces quinze filles et garçons meurent pour de l'huile.

Lien Rag songeait à ces énormes quantités de fuphoc avec une certaine convoitise, il le reconnaissait. L'afflux de ce flot d'huile pouvait changer la vie de centaines de milliers de gens isolés dans l'hémisphère Sud, et surtout empêcher la création de cette colonie dans l'îlot de Saint-Paul. Le projet de Gus prenait de plus en plus d'ampleur, et son cousin recrutait déjà les premiers pionniers-soldats. Les candidatures étaient nombreuses mais Lienty voulait les filtrer pour ne retenir que les jeunes gens les plus motivés.

— Si nous parvenions à un accord avec les Roux, nous pourrions établir une distribution équitable en faveur des diverses communautés dignes de recevoir cette manne, finit-il par dire.

— Dans ce cas, vous élimineriez la présidente Yeuse qui veut faire la guerre aux Roux ?

Lien Rag vit le sourire malicieux de Tom-Tom et finit par répondre :

— Si elle persiste dans cette intention, certainement. Mais la fourniture d'une ration régulière de fuphoc peut l'inciter à rapatrier ses troupes.

— Nous devons faire vite avant qu'Opérasque ne lance une opération vers ces stocks. Nous aurons besoin d'une troupe importante pour parer à toute éventualité, mais la négociation avec les Roux risque d'être longue, trop longue.

— Je peux convoquer Césaire et faire durer les tractations. Ainsi cet équipage qui peut seul trahir le secret sera retenu ici. Ce qui nous laissera un peu de temps pour convaincre les Roux.

CHAPITRE 32

Par des réseaux détournés, ceux de la Sibérie centrale, Tharbin réussit à lui faire parvenir un message codé qui une fois traduit la laissa atterrée. Selon le président des Bonzes, Opérasque lui aurait fait savoir que dans le cas où Kurty s'obstinerait, il ne resterait plus qu'à le faire disparaître. Et que pour ce genre de besogne l'agent secret Morka, fonctionnaire de l'ambassade, était tout désigné. Lorsqu'elle retrouva un peu de calme, elle se demanda si Morka avait été lui-même contacté par Tharbin. Elle le chercha dans le train-ambassade, et apprit qu'il était sorti très tôt ce jour-là. La neige fondait aussi vite qu'elle s'était accumulée, et dans les parties basses d'Anadyrgrad c'était à présent les inondations qui lui succédaient.

Elle essaya d'observer ce qui se passait sur le baleinier, craignant de voir l'agent secret, mais les officiers, dont Grathe et même Kurty, repoussaient les tas de neige vers l'eau du port. Les trois femmes, Ann Suba, Jael et Fleur y travaillaient également. Elle sortit sur le quai pour examiner avec des jumelles les trains-habitations qui longeaient le port. Certains possédaient quatre étages et elle craignait que Morka ne soit embusqué derrière une fenêtre pour abattre le commandant de la *Salamandre* à l'aide d'une carabine à lunette. Mais la plupart de ces trains d'habitation avaient reçu de telles quantités de neige sur leur toit que celle-ci fondait en véritables cataractes, interdisant toute sortie et toute entrée. De même les fenêtres et les hublots étaient occultés par ces masses d'eau ruisselante. Rassurée, elle descendit lentement vers le baleinier. Elle devait emprunter les tranchées qu'avait fait creuser la ville, mais celles-ci se transformaient au bas de la pente en véritables torrents. Pour l'instant, il lui était impossible d'atteindre le bateau et elle devait renoncer au moins jusqu'au lendemain. Lorsqu'elle retourna à l'ambassade, le factionnaire lui dit que Morka était de retour.

— Non, pas de message, répondit ce dernier à la suite de sa question, ni de Tharbin ni de mon chef direct. Et vous ?

— Un de Tharbin, mais en partie tronqué par les successives retransmissions.

— Tout le réseau ferré du 70^e est foutu. Les réparations ont commencé en différents endroits, Yuk Station, et à Laptev. Un train blindé a basculé dans la mer de Sibérie orientale, et son réacteur a provoqué la fonte de la banquise. Quelques soldats ont pu s'échapper mais les autres sont par cinquante mètres de fond. Du côté de l'île Wrangel.

Dans son compartiment elle brancha son portable et commença de recevoir des images de tous les sites auxquels elle avait accès. Elle pouvait même atteindre la station d'observation astronomique de 87°7 et s'entretenir, si elle le souhaitait, avec la directrice Cristella Marlone qu'elle n'avait jamais vue. Mais comme Ann Suba était attendue là-bas, Tharbin, avec l'autorisation d'Opérasque, lui avait fourni le code d'accès.

Toujours très inquiète à cause de cet ordre de liquider Kurty, elle se brancha sur 87°7 et demanda à parler à la directrice. C'était la deuxième fois, la première ayant été uniquement consacrée à des formules de politesse et à l'éventuelle organisation du voyage d'Ann Suba, si elle acceptait ce poste d'astrophysicienne.

— Nos négociations avec qui vous savez sont en bonne voie et je pense conclure demain. Pour l'instant, il est impossible de se déplacer avec la fonte des neiges. La ville est quadrillée par des torrents furieux d'eau de fonte.

— C'est excellent, je vais essayer de prévenir le Grand Maître mais ce sera difficile.

— Le blizzard a dû s'engouffrer dans le Chenal Noir et y faire de gros dégâts, dit Songe.

— En fait, il fut bouché dès que le blizzard poussa des icebergs dans ce passage. Mais Opérasque a quelques ennuis à hauteur du 65^e parallèle Sud. La banquise se réchaufferait. Du coup, là-bas, l'implantation des voies devient aléatoire. Je ne devrais pas vous le confier mais le réseau en construction risque d'en souffrir. Opérasque persiste à vouloir aller de l'avant et risque de se couper de ses convois de ravitaillement et de ses renforts. Tout ça pour vous expliquer que l'arrivée de cette personne me permettrait d'entreprendre une enquête serrée sur les responsabilités de certains astrophysiciens.

Songe avait appris que cette Cristella n'avait pas les connaissances scientifiques requises pour un tel poste, mais c'était Opérasque qui l'avait placée là pour exercer une surveillance sur les savants.

En veine de confidences, Cristella parlait d'une certaine Louria Finister, âme damnée de Charlster, nommée imprudemment superviseur de l'observatoire.

— Elle couvrira les activités dangereuses de Charlster. Vous connaissez Charlster ?

— Depuis longtemps. Il fut Rénovateur du Soleil et chargé de l'observatoire des Échafaudages dans la Compagnie Tibétaine. Ce fut lui qui un jour fit réapparaître le Soleil dans cette zone.

— En principe, il a basculé dans notre camp mais il s'acharne à vouloir mettre en route le projet Permafrost, contrairement aux directives de Saxo.

— Saxo ?

— Excusez-moi, Opérasque. C'est un surnom de son enfance.

Comment pouvait-on donner à son enfant un surnom aussi bizarre que Saxo ? Cette Cristella paraissait bien intime avec Opérasque. Avait-elle subi ses sévices ? Songe frissonnait encore à la pensée de ceux que ce fou lui avait infligés. Elle estimait que le Grand Maître était plus proche de la démence que bien des gens internés dans des trains psychiatriques. Elle sentit que la directrice du 87°7 était brusquement gênée d'avoir laissé échapper ce surnom.

— Cette Ann Suba pourrait rapidement découvrir si Charlster et ses complices sont à l'origine de cet attentat contre le Chenal Noir.

— Vous croyez vraiment qu'il s'agit d'un attentat ?

— Écoutez, c'était comme si le ciel s'était ouvert pour laisser percer le soleil, juste à l'endroit que l'expédition Opérasque devait atteindre le jour suivant. Et uniquement là.

Elle poursuivit en affirmant qu'ils étaient quatre saboteurs. Charlster le patron, Louria Finister, Claudion Hyponias, un jeune astrophysicien compromis dans une affaire bizarre, et Bourguine, bien connu pour ses convictions nihilistes, le type d'homme ennemi de tout et de tous.

— Je vous rappellerai demain, promit Songe qui redoutait soudain de se trouver malgré elle au courant d'affaires dangereuses. Je suppose que dans ces conditions Opérasque se soucie moins que vous de voir Ann Suba accepter son contrat ?

— Il en serait tout de même satisfait si elle acceptait.

— Le commandant du baleinier, Kurt, oppose encore quelque résistance.

— Il a l'occasion de sauver son baleinier et de retourner en hémisphère Sud, c'est quand même important pour lui.

— Que pense Opérasque de ce Kurty ? osa demander Songe, redoutant que cette femme ne parle aussi de liquidation définitive.

— Je ne m'en suis pas entretenue avec lui.

Soulagée, Songe essaya un des sites de Tharbin, mais en pure perte. On pouvait communiquer avec l'extrême Nord, peut-être aussi vers le Sud mais entre Est et Ouest tout était suspendu et risquait de le rester quelque temps.

Ce fut très long d'attendre non seulement le lendemain, mais que les flots d'eau de fonte diminuent de volume et permettent de sortir enfin. Sur le baleinier on avait dégagé le pont et la passerelle, la cambuse aussi semblait-il. Les services municipaux avaient livré de la nourriture aux marins à l'aide d'un filin tendu depuis un des trains d'habitation, un genre de téléférique.

Elle essaya d'atteindre le port, mais la police en interdisait l'accès pour permettre à des draines chasse-neige de déblayer complètement le quai. Elle eut l'impression que la *Salamandre* ne s'enfonçait plus autant dans son bassin, maintenant qu'on l'avait débarrassée de la neige. Le mât principal, brisé aux deux tiers, était beaucoup plus haut que la veille.

Elle passa deux heures dans une brasserie. Ce n'était pas une appellation pittoresque mais un endroit où l'on fabriquait réellement de la bière locale, et son odeur faisait chavirer les têtes et même l'estomac quand on s'y attardait. Mais Songe avait besoin de cette ivresse pour oublier ses craintes.

Lorsqu'elle entra un peu grise, le factionnaire lui annonça une visite. Elle s'attendait à Fleur Rag et c'était Ann Suba. Celle-ci, dans le compartiment d'attente, la regarda froidement, n'eut pas un sourire ni une parole de politesse. Elle inclina simplement la tête.

— Voulez-vous boire quelque chose ? Nos cuisines fonctionnent bien à nouveau.

— On dit que vous servez du véritable café, dit la physicienne, et Songe fut surprise de cette demande formulée d'une voix gourmande.

Elle assura qu'effectivement le train-ambassade disposait de café torréfié au jour le jour, que les stocks de cette denrée si rare dataient d'avant la Ceinture de Feu, en provenance des provinces de la Panaméricaine centrale ou même de celle du Sud.

— Comment vais-je rejoindre mon poste ? demanda-t-elle sans ambages en attendant qu'on lui serve son café.

— Vous devrez patienter jusqu'à ce que les communications soient rétablies, à moins de prendre la ligne qui dessert la Tcherskie, puis rejoint Tiksigrad la capitale. De là, le trajet risque d'être perturbé à cause du delta de la Lena. Si vous ne pouvez l'emprunter il faudra faire le détour par l'archipel de la Nouvelle-Sibérie.

— C'est-à-dire qu'alors je rejoindrais le réseau important du 70^e qui risque de ne pas fonctionner.

Vous pouvez aussi emprunter les petites lignes au sud de la Tcherski Company.

— Avec toujours la Lena à franchir ?

— Il y a des bacs.

— Je vais donc attendre que les communications soient rétablies. Je suppose que j'obtiendrai une carte prioritaire pour un train rouge ?

— Oui, fit Songe, ne s'attendant pas à ce qu'elle fût aussi bien renseignée.

— Le commandant Kurty estime qu'il peut rallier Yukgrad par ses propres moyens si on lui fournit de l'huile.

— Ce sera fait dès que le port sera plus accessible. Mais ne dites pas Yukgrad mais Yuk Station. Ici ça n'a pas d'importance mais là-bas, si.

— Je peux embarquer dans mon train depuis là-bas ? J'ai envie de les accompagner.

Le silence de Songe la fit sourire. Presque méchamment, estima celle-ci. Comment Liensun pouvait-il embrasser cette bouche méprisante ?

— Vous craignez qu'en route nous ne décidions de ne pas tenir nos engagements ? Mais l'équipage, dès qu'il saura qu'il rentre au pays, collaborera totalement pour ce trajet en mer de huit cents kilomètres environ. Nous serons ses otages.

— Pas question de rompre l'engagement. Comment allez-vous embarquer un pareil bateau sur des plates-formes ferroviaires ? La *Salamandre* nécessitera au moins trois voies pour sa largeur de vingt-quatre mètres. Et sa longueur de soixante-deux mètres ne posera-t-elle pas des problèmes dans les courbes ?

— Celles-ci sont à peine accentuées et le Chenal, souvenez-vous, file droit sur des centaines, voire des milliers de kilomètres. Vous aurez droit à trois voies Anormales et intercompagnies de 1,435 chacune, et à deux voies, dites voies panaméricaines, de 1,717. Avec les espacements entre elles vous avez la largeur ou presque du baleinier. Il n'y aura pas de plate-forme mais un système qui s'adaptera à la forme particulière du bateau et tiendra compte de la quille. La hauteur n'est pas un problème puisque sur ce réseau de plus de vingt mille kilomètres, il n'y a pas un seul tunnel.

Elle ne dirait pas à cette femme que vers le pôle Sud le Chenal Noir était en train de se délabrer, et que peut-être le transport exceptionnel du baleinier s'arrêterait là. Pourrait-il être remis à l'eau, et à l'aide de son seul moteur et de son gréement de fortune rallier les Kerguelen ? C'était une histoire qui ne la regarderait plus.

— Nous désirons, Kurty, Grathe et moi, rencontrer un responsable de la Traction panaméricaine pour avoir toutes les certitudes et toutes les conditions de ce transport.

— C'est impossible.

— Comment ça, il n'y a aucun représentant de la Compagnie Panaméricaine section ferroviaire, ici à Anadyrgrad, alors que l'on aperçoit sans cesse des Aiguilleurs en grande tenue d'apparat noir et argent ?

— Le réseau du Chenal Noir est un réseau expérimental, non ouvert au public. C'est un réseau d'exploration sous l'unique direction du Grand Maître Opérasque, avec la collaboration des services techniques ferroviaires de la Panaméricaine, et celle de la III^e Flotte de l'amiral Kinnjone. Tout ce qui concerne ce réseau dépend d'Opérasque. Aucun Aiguilleur, aucun directeur de la Traction, de la Manutention ou de la Voie ne pourra vous donner des garanties. Là-bas, à Yuk Station, tout le monde fera son travail pour installer le baleinier sur des roues à boudins, pour atteler ce convoi à une bonne machine, mais ce sera tout.

— Que se passera-t-il en cas de pépins majeurs ?

— Plusieurs wagons seront attelés à la suite du baleinier avec le matériel nécessaire pour parer à tout incident.

Une hôtesse apporta la cafetière, des pâtisseries diverses. Ann Suba se servit une tasse qu'elle avala très vite, en remplit une seconde qu'elle parut vouloir siroter.

— Je dois vous accompagner à 87°7, dit soudain Songe, et je ne peux me rendre à Yuk Station à bord de la *Salamandre*, donc vous-même devez rester ici à l'ambassade en attendant que nous puissions rejoindre le réseau du 70^e.

— Vous venez d'inventer ça sur-le-champ, parce que vous avez peur de me voir disparaître au cours de la traversée.

Cette femme l'avait percée à jour mais elle était bien décidée à ne pas la laisser partir pour l'Alaska.

— Si je vous accompagne, nous pourrons rejoindre directement le 87°7 par les réseaux transpolaires. Il y en a plusieurs. Le voyage en sera simplifié.

— Jusque-là vous me traciez un itinéraire parce que vous ne faisiez pas partie du voyage.

— C'est exact, mais devant les difficultés actuelles suite à ce blizzard, je préfère vous prendre en charge jusqu'à l'observatoire et vous remettre en

personne entre les mains de Cristella Marlonge.

— C'est la directrice ?

— Je ne l'ai jamais eue autrement que sur mon portable.

— Charlster dirige un groupe de recherches sur les colloïdes qui sont nécessaires à la cohésion de cette masse de poussières, de cendres et de suie, laquelle projette son ombre sur le 120^e méridien Est ?

C'était extraordinaire que cette femme, isolée sur un baleinier qui naviguait dans une zone encore sauvage, où les progrès scientifiques étaient ignorés de tous les habitants, puisse avoir compris ce qui était à l'origine du Chenal Noir.

— Et je suppose que Charlster est devenu suspect aux yeux de cette personne, et aussi à ceux du Grand Maître Opérasque ? Qu'on me fait venir pour essayer de voir clair dans son jeu ?

Songe, malgré son instinct de survie qui lui conseillait de ne rien dire, hocha quand même la tête, séduite par l'intelligence lumineuse de cette femme. Elle avait été toujours ainsi et l'âge ne gâchait en rien ses extraordinaires facultés. Songe en oubliait que cette rivale pouvait abandonner cette personnalité de haute culture pour ne devenir qu'une amoureuse nymphomane. Aux Échafaudages tout le monde l'avait surprise à plusieurs reprises en train de faire l'amour n'importe où avec Liensun. Ann Suba se jetait littéralement sur le jeune corps de son amant pour le dévorer, cela Songe l'avait vu. Le mari d'Ann Suba était tombé un jour des Échafaudages. Officiellement il s'était suicidé, mais on accusait Liensun de l'avoir poussé.

— Combien de temps mettra le convoi du baleinier pour atteindre le terminus, le savez-vous ?

— Il ne va pas rouler à très grande vitesse, mais tout de même à trente à l'heure de moyenne sur vingt-quatre heures. Soit environ sept cents kilomètres-jour.

— Une trentaine de jours de trajet ?

— Oui, si tout va bien. Mais tout ira bien.

— Donc, j'ai intérêt à empêcher Charlster dans ses tentatives de sabotage de l'arc croûteux qui plonge dans la nuit la plus opaque et la plus glaciale, le 120^e méridien Est d'un pôle à l'autre, et sur une belle largeur ?

— Il n'a jamais été question de sabotage.

— Alors que vais-je faire là-bas puisque je dois, moi aussi, superviser les travaux de ce cher Charlster ? Saviez-vous que c'est un pédophile affirmé et non honteux ? Un être exécrationnel qui devrait être enfermé pour le reste de ses jours ?

— Il a considérablement changé, est revenu sur ses erreurs passées, et a même fait acte de contrition.

— Je dois protéger le Chenal durant au moins trente jours, n'est-ce pas ? Mais cet Opérasque, qui passe pour un magouilleur de première, peut avoir donné des ordres pour que le retour de mes amis en hémisphère Sud se prolonge indéfiniment, garantissant ainsi la sécurité de son Chenal ?

Songe n'y avait jamais pensé et restait abasourdie de tant de perspicacité. Cette femme avait certainement raison. Opérasque n'avait aucunement l'intention de faire circuler le convoi exceptionnel trop rapidement. Lorsque Charlster serait enfin accusé de sabotage, il déciderait alors si le baleinier pouvait ou non terminer son voyage sur les rails. Elle croisa le regard intense d'Ann Suba, et soupira :

— J'ai effectué ma mission sans me poser trop de questions. Je ne peux vous répondre, mais je souhaite que la *Salamandre* retrouve vite son élément, les mers du Sud.

CHAPITRE 33

Lorsque d'une voix fort aimable Cristella pria Charlster de la rejoindre dans son bureau-bunker, ainsi surnommé car les vitres en étaient si épaisses qu'elles donnaient des reflets verdâtres (on disait que c'était exprès pour mettre cette femme à l'abri des balles que les physiciens auraient pu avoir envie de tirer sur elle), le savant ne mit aucun empressement à le faire.

— Mon cher ami, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Vous êtes nommée ailleurs ?

— Toujours aussi farceur, dit-elle, du rouge aux pommettes.

Il appréciait chez elle cette capacité d'encaisser ses sarcasmes. Elle était blessée mais ne le montrait pas vraiment. Il ne regardait jamais sa taille qui s'alourdissait, son visage qui s'empâtait. Il fixait toujours un point lointain d'un côté ou de l'autre de sa tête.

— Vous allez avoir la joie, et l'honneur surtout, d'accueillir une éminente consœur. Une personne dont la renommée, mon cher, est peut-être aussi grande que la vôtre, sans chercher à vous diminuer. Elle a des connaissances en astrophysique d'une grande qualité, car ayant appartenu à la secte des Rénovateurs du Soleil, section scientifique et non chez ces fous qui se croyaient alchimistes, elle sut avec ses amis, son mari, faire réapparaître le Soleil.

Charlster frémit. Une seule personne était capable de faire jeu égal avec lui. Il avait failli la rencontrer lorsqu'elle remontait le Chenal Noir à bord de ce baleinier, alors que lui se trouvait dans le bateau des Simone, la *Chimère*. Il fit celui qui attend avec ennui la suite de ce discours plein de felleuses vaneries.

— Vous ne trouvez pas ? Vous n'êtes pas curieux.

— J'apprécie vos qualités d'artilleur, fit-il goguenard.

Cette fois, elle resta interloquée.

— Oui, puisque vous utilisez la grosse artillerie pour me raconter je ne sais quoi. Il s'agit d'Ann Suba ? Vous faites erreur dans ce cas, elle ne se laissera pas détourner de son idéal solaire. Si vous la connaissiez...

— Et pourtant elle va arriver ici à 87°7 Station, pour vous soutenir dans vos passionnantes recherches.

— En ce moment, elle se trouve avec les siens, à bord de la *Salamandre* de ce Kurty, vous savez bien, c'est elle qui naviguait dans le Chenal Noir quand Louria et moi étions à bord du voilier des Simone. Vous, vous n'étiez pas des nôtres, bien sûr.

— Le baleinier en question était immobilisé par une grève des marins et...

Elle résuma la situation et Charlster comprit très vite qu'Ann Suba ne venait pas en confrère mais en adversaire. Elle aurait à cœur de permettre à ce bateau d'être transporté sans ennuis d'un bout à l'autre du Chenal Noir. Dès qu'elle serait dans l'observatoire, elle comprendrait rapidement comment se débrouillait Charlster pour détruire peu à peu DAI, autrement dit Dusts and Ashes Island.

— Eh bien, c'est parfait, dit-il. Elle arrive quand, cette charmante vieille dame ? Elle n'est plus toute jeune et, contrairement à moi, n'a pas eu l'occasion au cours de ces quinze dernières années de disposer de laboratoires, de centres scientifiques, pour entretenir son savoir. La pauvre se trouvait dans l'hémisphère Sud, coupée de toutes informations ayant trait à sa spécialité et je crains que son potentiel n'ait eu à souffrir de cet isolement. D'ailleurs, elle ne fit plus jamais parler d'elle. Vous savez, lorsque ces deux bateaux se croisèrent dans le Chenal Noir encore navigable à l'époque, elle ne fit pas d'efforts pour me rencontrer, montrant par là son actuel désintérêt pour la recherche. Je ne comprends pas que vous ayez embauché cette personne, mais peut-être est-ce un élan de votre bon cœur de venir en aide à de pauvres créatures en pleine sénescence.

Il abandonna Cristella au sein d'une terreur sans nom. C'était elle qui avait suggéré à Opérasque de penser à cette Ann Suba et le Grand Maître avait décidé pour la convaincre de proposer de transférer le baleinier d'un hémisphère dans l'autre. Si vraiment Charlster disait vrai, elle allait recevoir une brave petite vieille gâteuse qui ne saurait même pas ce qu'étaient ces appareils autour d'elle. Elle n'avait qu'une solution : essayer de contacter Songe sur son site personnel.

Charlster de son côté s'arrangea pour prévenir ses amis Bourguine et Hyponias de l'arrivée imminente d'Ann Suba. Les deux la connaissaient de réputation. Il se refusa à prévenir Louria, se méfiant d'elle. Elle lui fichait la paix, certes, et avec Bourguine et Hyponias ils avaient commencé une première attaque légère de DAI. Il n'en connaissait pas les effets, mais avait eu l'impression que le lendemain Cristella affichait un air sombre, comme si Opérasque l'avait tenue au courant de ce sabotage.

Le soir même, ils se réunissaient chez Bourguine. Ils changeaient fréquemment de lieu, de crainte que la police ne les fasse surveiller. Grâce à un laser, Hyponias vérifiait qu'il n'y ait ni micro ni minicaméra, ni tout autre moyen d'espionnage.

— Cette Suba est une sommité, bougonnait Bourguine, elle nous découvrira très vite.

— Opérasque va faire durer ce voyage dans le Chenal pour en garantir la sécurité, et cette femme aura intérêt à nous surveiller, voire à nous dénoncer.

Charlster ne parvenait pas à accepter cette hypothèse qu'Hyponias reprenait à son compte. Ann Suba était une Rénovatrice du Soleil, et elle ne pouvait être l'ennemie, *a priori*, de toute tentative pour détruire le Chenal Noir. Bien sûr, le retour de l'astre solaire en avait déçu plusieurs et les Rénovateurs n'existaient plus en tant qu'organisation. Tous les peuples, tous les habitants de cette planète, aspiraient sinon à un retour au *statu quo* ancien mais à un climat plus supportable, et surtout à la disparition de la Ceinture de Feu qui partageait la Terre en deux mondes inaccessibles.

— Dès qu'elle arrivera, je mettrai les choses au point avec elle, annonça-t-il.

— Renouez d'abord avec Louria, dit Bourguine. Non seulement vous, mais vous aussi, Hyponias. Elle est notre superviseur, toutefois elle nous protège plus qu'elle ne nous surveille. Moi, je l'approuve d'avoir accepté ce poste en échange de sa sortie de prison. Nous aurons besoin d'elle si Ann Suba est rétive et ennemie de nos projets. Louria sera son supérieur et pourra l'empêcher de nous nuire. D'ailleurs vous, Claudion, en mourez d'envie. Lorsqu'elle passe à côté de vous, vous n'avez d'yeux que pour le tortillement de ses fesses.

Claudion Hyponias ne protesta pas. Charlster, lui, exigea que la nuit suivante ils répètent l'opération.

— Du calme, mon vieux, grommela Bourguine. Le compteur général électrique a fait un bond de cinq mille kilowatts la dernière fois. Comment l'expliquer à la Marlone ?

CHAPITRE 34

Liensun rédigea son premier rapport sur la construction d'un deuxième hydravion, durant le voyage de Yeuse sur le front du Nord. Désormais, on devait parler en termes de guerre des événements en cours dans la cordillère des Andes. On savait qu'une armée d'Aiguilleurs fantômes avait surgi des tunnels qu'ils creusaient depuis le réchauffement, pour traverser la Ceinture de Feu. De véritables fantômes, les journaux parlaient d'une armée de spectres car ces gens-là, on les évaluait au nombre de quinze mille environ, étaient tous contaminés par la radioactivité mortelle qui régnait dans les profondeurs de ces immenses souterrains, où de nombreuses locos, engins nucléaires mal protégés, stocks de matière fissile diffusaient leur poison. Ces spectres se ruaient sur les villages indiens pour violer, massacrer, incendier. Ils ne pillaient pas, disposant de tout le nécessaire pour vivre confortablement, sans se soucier de la nocivité de la nourriture ni de l'air contaminé des convois.

Leurs engins attaquaient le sol brûlant, y déposaient une nouvelle race de rails aussi durs que de l'acier, malgré leur origine microbienne. Ils comptaient atteindre Punta Arenas un jour, mais d'après les déclarations de Yeuse aux journalistes, le colonel indien ayant confirmé, ces guerriers hallucinés n'atteindraient jamais les basses terres. Tous seraient morts avant, le savaient, mais avaient entrepris ce baroud d'honneur pour éviter de se confiner dans la maladie et l'angoisse.

Lorsque Yeuse rentra, Liensun lui donna son rapport, mais elle le pria de le résumer.

— L'hydravion est à demi monté. Ces six bonshommes travaillent dur et avec une grande habileté. Ils révisent en ce moment les moteurs qui dépenseront moins de carburant que le premier.

— Nous l'utiliserons pour ralentir l'attaque des Aiguilleurs et la limiter à la sierra. Inutile de les laisser atteindre les plateaux, même si nous savons qu'ils ne seront plus qu'une poignée alors.

— Tu les as vus ?

— Non, juste des photographies et des films vidéo. C'est impressionnant, d'autant plus qu'ils sont tous sanglés dans leur uniforme d'apparat bien trop grand pour eux désormais. Certains ont perdu jusqu'à quarante kilos. On dit

que leur parcours est sillonné de sang, qu'ils en crachent, qu'ils le pissent ou qu'ils le défèquent.

Reiner les interrompit. Liensun et lui ne s'aimaient pas mais le fils de Lien Rag ne montrait pas son insolence habituelle avec ce conseiller privé. Il ne voulait plus de polémiques, désirant séjourner quelque temps en Patagonie occidentale.

— Le *Rewa* a récolté des renseignements assez importants sur la progression des Aiguilleurs dans le Chenal Noir.

— Le *Rewa* est commandé par Junquil qui recueille les informations. Vous ne l'aimez pas lui non plus, mais ce n'est pas une raison pour ne pas le citer. Que dit Junquil ?

— Qu'Opérasque connaîtrait des ennuis avec le Chenal Noir. Une zone réduite, certes, mais longue de quelques kilomètres serait en train de fondre, enfin la banquise qui soutient ce réseau Nord-Sud serait en train de se liquéfier. Le nouveau messie Jdriège qui montait la garde a fini par se lasser d'attendre et serait allé aux nouvelles. C'est lui qui a découvert que la température remontait dans le Chenal. Il semblerait que les envahisseurs ne sauraient plus que faire. Les uns voudraient poursuivre, les autres, dont l'amiral qui commande la Flotte, rebrousser chemin.

— Comment un primitif peut-il en savoir aussi long et l'exprimer avec nos mots ?

Puis elle se souvint que Jdriège était le neveu de Liensun, s'excusa. Celui-ci lui dit que le garçon avait séjourné chez Lien Rag, puis à bord de la *Salamandre*.

— C'est un esprit très ouvert pour découvrir certaines choses, fermé au contraire question tolérance et contacts avec les autres peuples. Il a beaucoup appris durant tout ce temps, surtout le maniement de notre langue, et l'approche de certaines de nos techniques. Vous pouvez vous fier à son rapport oral qu'il aurait pu écrire, car il a appris avec ma sœur, Fleur, qui est aussi ma nièce.

Reiner parla des quantités d'huile que les tankers livreraient prochainement.

— Le front de la mer de Weddell est calme, termina-t-il. Les Roux sont dans l'expectative.

— Où en êtes-vous avec les locos de la Patagonie orientale ?

— Livraison la semaine prochaine.

Liensun finit par comprendre que ces deux locos étaient des nucléaires qui fourniraient du courant à la Patagonie occidentale. Il attendit le départ de Reiner pour manifester son étonnement.

— Après ce que tu as vu dans les Andes, tu acceptes ces deux sources de radioactivité ?

— Elles sont mieux isolées que les autres et nous leur trouverons un environnement de béton assez important. Il n'y aura pratiquement aucun risque, sauf celui d'une explosion si le refroidissement devient médiocre, avec l'air froid d'Antarctique que le pampero devrait pousser dans le chenal de Magellan.

Il ne pouvait rester là indéfiniment mais elle ne manifestait aucune impatience, ne travaillait pas, restait assise à son bureau. Il quitta son siège pour contourner celui-ci et se pencha vers elle pour l'embrasser doucement sur la tempe.

Elle frémit, mais refusa de tourner son visage vers lui. Elle revoyait ces supplétifs nus qui montaient la garde dans un avant-poste. Ils étaient magnifiques et pendant quelques secondes elle s'était vue succombant sous leur nombre, les avait souhaités en train de s'ébattre sur son corps. Pourquoi ne pouvait-elle plus fixer ses émois sur un seul homme, pourquoi Junquil un moment, les supplétifs ensuite et maintenant Liensun ? Liensun c'était un peu Lien Rag et aussi Jdrien. Elle ne pouvait y consentir mais la main de Liensun enveloppait son menton, faisait doucement pivoter son visage. Elle aurait voulu lui crier d'arrêter mais elle croyait déjà sentir la dureté de sa bouche avide sur ses lèvres. Pourquoi se comportait-il ainsi : par pur désir, pour la mettre sous sa coupe dans l'espoir de profiter de conditions matérielles ? C'était un éternel arriviste, elle le savait mais succombait chaque fois. Il allait l'entraîner dans des ébats étranges, d'une subtile perversité, la guider sans qu'elle réagisse, selon ses caprices.

Elle voulut se lever pour lui échapper alors qu'il fouillait sa bouche de sa langue, mais il crut qu'elle facilitait ses désirs, la courba sur le bureau, froissant son rapport, éparpillant d'autres feuillets. Elle pensa au harpon des Roux lorsqu'il la pénétra, sans savoir pourquoi. Elle n'était qu'une proie qu'il empalait sans attendre vraiment son acquiescement. Elle bascula peu à peu dans le même état d'esprit provocateur que ce garçon impossible, en arriva à souhaiter que Reiner revienne pour une raison quelconque et les surprenne.

CHAPITRE 35

La cafétéria, où se succédaient une dizaine de services, fonctionnait tandis que toute l'expédition roulait vers le Sud. Ce fut avec malice qu'Opérasque choisit le moment où les compartiments-restaurants étaient bondés pour faire son apparition. D'ordinaire, il fréquentait le carré des officiers de marine ou bien déjeunait seul dans sa cabine, mais il savait que Kinnjone adorait cet endroit et qu'il y venait avec son état-major, se mêlant aux marins, aux employés civils. Il avait un mot pour chacun, une tape familière, s'installait tranquillement et les serveurs accouraient, car ils aimaient beaucoup l'amiral.

Le maître d'hôtel, en réalité le gérant de la cafétéria, se précipita au-devant du Grand Maître Aiguilleur pour lui proposer une table, mais celui-ci désigna l'endroit où l'amiral déjeunait en commentant les événements du jour. L'homme parut gêné mais ne put faire autrement que de le conduire vers les cadres de la III^e Flotte. Kinnjone aperçut la silhouette de l'Aiguilleur, et toujours aussi convivial l'appela en lui disant qu'il y avait une place de libre. Les officiers se renfrognèrent un peu mais se serrèrent pour dégager un coin de banquette.

— Bienvenue, mon vieux, bienvenue. Le menu est excellent, meilleur qu'au mess. Vous le saviez, hein ?

Opérasque, malgré cette interpellation détestable de « mon vieux », souriait avec jubilation et s'assit tranquillement. Il attendit qu'on lui ait apporté son couvert et qu'il soit servi pour attaquer. Les conversations avaient repris et il dut tousser à plusieurs reprises pour qu'on daigne se tourner vers lui.

— Eh bien, voyageurs, le terrible point 18.717 est loin derrière nous, à plus de deux cent cinquante kilomètres et nous progressons sur un bon rythme. Dans quelques jours nous découvrirons enfin la lumière du soleil, et puis nous sortirons de ce Chenal pour entreprendre la conquête de l'Antarctique. Voyez-vous, amiral, ces quelques centimètres de glace fondue ne nous ont guère retardés et même si ce phénomène s'étend sur trente-deux kilomètres, cela n'empêchera pas les convois de ravitaillement de nous parvenir, ainsi que les renforts et la relève de vos hommes.

Kinnjone vida son verre de bière et un peu de mousse blanche pétilla sur sa lèvre supérieure. Il l'essuya délicatement, eut un hochement de tête.

— Ces quelques centimètres étaient en réalité cinquante, et même soixante-dix. Au-delà, les poseuses ne peuvent plus fonctionner, la résine refuse de durcir.

— Je fais venir des rails traditionnels en métal. Pour parer à toute éventualité.

— Vous parlez de conquête de l'Antarctique ? Il ne s'agit plus de construire des réseaux de voies ferrées ?

Opérasque commença de manger. L'amiral avait raison, c'était diablement meilleur que la cuisine du carré, la même qu'on lui servait dans sa cabine.

— Nous ne sommes pas équipés pour une conquête, fit encore l'amiral.

— Auriez-vous peur de quelques Roux ?

— Ça, c'est une appréciation aussi minimaliste que celle de la glace fondue. Ne dites plus quelques Roux mais entre un million cinq cent mille et deux millions, mon vieux.

— Les nouvelles de Yuk Station sont excellentes, l'accès au Chenal est libre et des convois de commandos de marine sont prêts à nous rejoindre. Ils seront sous le commandement du vice-amiral Jaqueberson.

— Un officier exemplaire, très zélé, commenta Kinnjone.

Des sourires flottèrent. Jaqueberson était un Aiguilleur connu pour être un lèche-bottes éhonté.

— Et le gouvernement va détacher d'autres unités de la III^e Flotte, sous votre commandement, bien sûr, mon cher amiral. D'ici un mois nous serons dans les dix mille sur l'inlandsis antarctique. Les convois rouleront à cent cinquante kilomètres à l'heure, nuit et jour. La conquête ne sera qu'une simple formalité, d'autant plus qu'il y aura une importante diversion.

— Quelle diversion ? grogna Kinnjone qui avait l'appétit coupé par cette avalanche de nouvelles qu'il trouvait pour sa part exécrables.

Opérasque devenait complètement fou, se voyait en grand conquérant de l'inutile en quelque sorte.

— Désolé, mais c'est encore un secret d'État. Mais je vous promets que vous serez l'un des premiers à être informé dès que ce sera possible.

— Une diversion ? fit le vieux marin. Je ne vois pas comment vous pouvez compter sur un autre front. L'hémisphère Sud dans la partie accessible aux hommes, c'est-à-dire en dessous du 35^e parallèle environ, n'est que flotte avec

quelques îlots, et bien sûr l'inlandsis polaire. Il y a aussi des banquises.

— Nous nous emparerons de la partie qui se compose des terres de Wilkes, de celles de la Reine Maud et de la péninsule de Graham que l'on nomme aussi Palmer. Si vous n'avez pas la cartographie des Aiguilleurs, il faudra vous la procurer ainsi que les *Instructions Ferroviaires* anciennes. Elles sont bourrées de renseignements.

L'amiral reprit sa fourchette. Il aurait volontiers repoussé son assiette, mais Opérasque se serait trop réjoui de ce signe de contrariété. Il essayait de réfléchir lorsqu'un capitaine de vaisseau lui fit passer un petit mot griffonné à la hâte. Le Grand Maître n'aperçut pas le bout de papier passant de main en main, plongé qu'il était dans les délices de la nourriture et de son autosatisfaction.

— Avez-vous reçu les derniers rapports sur point 18.717, Grand Maître ?

— Ils sont rassurants. Les appareils de mesure que nous avons laissés là-bas ne varient guère dans leurs données. Rien de préoccupant.

— En deux jours la couche liquide a pris trois centimètres de plus, et lorsque les convois de ravitaillement et autres que vous annoncez atteindront cet endroit, les rails de résine bactérienne seront comme de la guimauve. Je ne sais pas ce qu'est la guimauve, mais je suppose que c'est comme de la pâte à modeler ?

— Nous établirons une sorte de pontage avec des rails en métal.

— S'il y a un mètre d'eau, certaines unités ne pourront le traverser. Je pense aux avisos qui ont une garde au sol très basse, puisque les roues à boudins sont incluses dans leur blindage. À un mètre l'équipage pataugera dans la flotte, mon vieux. Je ne suis pas d'accord pour que les unités de l'escadre moyenne de la III^e prennent ce risque. J'en suis encore le patron, quoi qu'en pense le gouvernement panaméricain et, dès que j'aurai le contact radio, j'ordonnerai qu'ils stoppent et attendent les ordres.

Voyant que le Grand Maître continuait de manger comme s'il n'avait pas entendu, Kinnjone commença de s'inquiéter encore plus. Ce sale bonhomme devait avoir un atout caché pour se moquer aussi ouvertement de lui.

— Ce serait votre droit absolu en temps de paix, finit par dire Opérasque.

Il s'interrompt pour déguster sa bière qui elle aussi était supérieure à celle de la Marine. Il fit signe au serveur d'en apporter une autre.

— Mais nous sommes en temps de guerre. Le gouvernement panaméricain a décidé que l'exploration du Chenal Noir se terminant, il fallait envisager de

mettre en place une opération militaire. Toute la Compagnie est mobilisée pour effectuer la conquête de l'Antarctique qui fut, voici trente ans, avant que la Guilde des Harponneurs ne s'en empare, notre province australe. Nous y avons créé des réseaux nombreux, des stations importantes et très actives. Nous ne faisons que reprendre notre bien. Vous voici également sous les contraintes de la loi de guerre, mon cher, tout comme moi, et je suis nommé coordinateur en chef des opérations, aussi bien civiles que militaires. Je suis chargé de la gestion économique, financière et opérationnelle du conflit.

— Mais quel conflit puisque vous dites que les Roux sont insignifiants, peu dignes de représenter un danger ? On ne peut donc les traiter en ennemis.

Cette fois, Opérasque se sentit quelque peu désarçonné par cette dialectique imparable. Il n'avait cessé de répéter qu'on avait exagéré le danger que pouvait représenter le Peuple du Froid, qu'on n'avait pas analysé les raisons de la disparition des Harponneurs. Qu'on avait prêté aux Roux des pouvoirs exorbitants. Là-dessus s'était ajoutée l'histoire de ce garçon venu dans le Nord rassembler les siens. Quelques trappeurs ivrognes n'ayant pas su le combattre avaient inventé une fable sur ses dons extrasensoriels et toute une légende s'était ainsi construite sur des riens. Lui prouverait que ces primitifs-là pouvaient être matés, contraints à se soumettre.

— Admettons que vous les forciez à la reddition, qu'en ferons-nous ? demanda Kinnjone.

— Nous leur réserverons des enclaves où ils pourront poursuivre leur vie archaïque sans nous gêner.

— Des réserves en somme, comme pour les Indiens d'autrefois ?

— Si vous voulez.

C'est alors que l'amiral lui demanda quelle tactique il comptait mettre en œuvre pour s'emparer d'un territoire de quatorze millions de kilomètres carrés, vingt millions si on y ajoutait les banquises.

— C'est très simple, nous allons établir un premier réseau central entre le 120^e méridien Est et le 140^e Ouest, puis le long du méridien 0 nous couperons le continent en deux. Nous obtiendrons une croix, avec une cross station qui deviendra la capitale de cette nouvelle province. À partir de cette croix nous quadrillerons tout le territoire.

— Avez-vous mesuré la longueur de chaque branche de votre croix ?

— L'ingénieur en chef Fitzgarek, qui vient d'être nommé à la tête de ce futur réseau, s'occupe de toutes ces questions-là. Vous devriez vous adresser à lui pour le détail.

— C'est que ce n'est pas un détail. Quatre mille cinq cents kilomètres du nord au sud et autant d'est en ouest. Avec obligatoirement un poste de surveillance tous les dix kilomètres. Une garnison de vingt personnes pour patrouiller sur ces dix bornes. C'est-à-dire un effectif sédentaire de vingt mille personnes ? Sans oublier l'attribution d'une draisine blindée à chaque poste, soit mille draisines.

— Mais pour quoi faire ? s'étonna Opérasque, que ces critiques n'empêchaient pas de manger, puisque les Roux seront enfermés dans des enclaves et ne nous causeront pas d'ennuis.

— Oh, alors bien sûr, fit Kinnjone.

Il décida d'interrompre son repas et lorsqu'il se leva un jeune lieutenant de frégate vint retirer le siège pour lui venir en aide. Ce fut lui qui lui souffla quelque chose d'inaudible. L'amiral se raidit puis sourit. Il coiffa sa casquette, parut vouloir se diriger vers la sortie, revint sur ses pas.

— Je suppose que la diversion que vous attendez sera celle de ces malheureux rescapés qui se cachent dans les Andes ? Vous comptez sur eux pour contre-attaquer en Patagonie, traverser le détroit de Drake et venir à votre rencontre ?

Le Grand Maître Aiguilleur se dressa d'un bond.

— Vous êtes en train de trahir un secret militaire. Je vous rappelle que nous sommes en état de guerre et que chacun de nous doit montrer la plus grande discrétion.

— J'attends la notification officielle pour me considérer comme mobilisé. Jusqu'ici je suis en paix et je participe à une expédition pacifique.

Le jeune aspirant qui servait d'ordonnance et accompagnait partout l'amiral, sans jamais quitter son téléphone portable, reçut un appel du central opération et tendit l'appareil à son chef. Kinnjone écouta sans trahir ses sentiments, puis remercia, et rendit l'appareil à l'aspirant. Il se dirigea vers Opérasque qui crut que le vieillard allait le frapper, à voir son air féroce. Mais l'amiral s'arrêta à un mètre.

— Il y a un éboulement au point 14.110. Les parois se sont écroulées et s'enfoncent dans l'océan car la banquise a fondu à cet endroit. C'est l'avis X517 qui m'en informe. Son capitaine me signale qu'il fait marche arrière, car toute une zone longue de cinquante kilomètres lui paraît en péril de débâcle. Il a relevé une température de quinze degrés à cet endroit même.

Au début les conversations s'étaient arrêtées, les dîneurs croyant que l'amiral allait se jeter sur le Grand Maître. C'est ainsi que ses paroles furent

entendues par tous.

CHAPITRE 36

Personne ne s'y attendait mais les sirènes des petits bateaux de pêche éclatèrent lorsque la *Salamandre* sortit du port d'Anadyrgrad. Le baleinier avait manœuvré au moteur de façon impeccable, avait pivoté dans le centre des bassins avant de se diriger vers la haute mer. Ces sirènes étaient une ovation pour les qualités marines du commandant Kurty. On saluait son talent, mais aussi sa détresse de marin pilotant un bateau dans un triste état. Les mâts cassés en deux, les vergues abattues encombraient le pont et on ne s'en débarrasserait qu'une fois au large. Il fallait prendre la route de Yukgrad sans perdre de temps car le convoi ferroviaire qui devait charger le baleinier était prêt.

Songe était sur le quai pour regarder le départ. Ann Suba avait refusé de l'accompagner, et s'était cloîtrée dans son compartiment dont la fenêtre donnait de l'autre côté sur la ville. Elle n'avait pas voulu suivre d'un regard ce départ. Désormais, elle était seule après des années vécues en compagnie de ceux qui s'éloignaient. Elle n'avait jamais manifesté son affection ni même sa sympathie, mais elle les avait toujours trouvés auprès d'elle.

Lorsque le baleinier ne fut plus qu'une tache noire dans les brumes, Songe regagna le train-ambassade. Leur embarquement pour le train de liaison avec le réseau du 70^e quittait Anadyrgrad à midi. Elle n'aurait que deux heures d'attente à Pevekgrad pour emprunter le train régulier. Ce serait plus loin qu'elles changeraient encore une fois pour prendre un des réseaux transpolaires.

Désormais, les liaisons intercommunications étaient rétablies et Tharbin avait appris qu'elle avait réussi, haut la main, à convaincre Ann Suba et le commandant Kurty. Il lui affirma que d'ici un délai de trois mois elle occuperait le poste de secrétaire de Compagnie à l'économie, un poste qu'elle guettait depuis longtemps.

Par Tharbin elle savait aussi que tout n'allait pas au mieux dans le Chenal Noir, et que sans avoir de preuves formelles le Bonze collectionnait les rumeurs qui lui parvenaient. Il semblait que ce passage entre le Nord et le Sud ne soit plus aussi fiable que prévu, et sans pouvoir en être certain on pensait que la banquise fondait en plusieurs endroits, si bien que cette dislocation risquait d'isoler Opérasque qui poursuivait sans retard sa descente vers l'Antarctique.

D'elle-même, Songe en avait conclu que la situation d'Opérasque pouvait évoluer rapidement en sa défaveur et que le Conseil de surveillance de la Caste était capable de nommer un autre candidat au poste suprême lequel, en attendant d'être intronisé, dirigerait à la place d'Opérasque. On parlait d'un certain Kawy, grand ponte de la police secrète Aiguilleur, portant le grade de Grand Maître. D'après ce qu'elle en savait, c'était un homme redoutable qui risquait fort de ressusciter le projet Permafrost. Dans ce cas, Songe savait qu'elle n'aurait aucune chance d'accéder au poste convoité de l'économie, car son action dans l'enrôlement d'Ann Suba n'aurait plus aucune valeur aux yeux de cet Aiguilleur. Au contraire, elle apparaîtrait avec Tharbin comme une fidèle d'Opérasque.

Ann Suba consentait à aller à 87°7 Station pour contrecarrer les agissements de Charlster, mais si elle apprenait que le projet en question revenait d'actualité, elle refuserait son poste. Par voie de conséquence, Tharbin serait inquieté et porterait sur elle sa colère.

Elle ne vit la physicienne que quelques minutes avant leur départ pour la gare, à bord de la draisine de l'ambassade. Ann n'avait que très peu de bagages en réalité, alors que Songe, sa mission terminée, quittait définitivement Anadyrgrad en emportant toutes ses affaires. Elle ne pensait pas regretter cette station peu accueillante, mais lorsqu'elle rejoindrait la capitale de la Compagnie du Consortium, Talmyr Station, ses craintes seraient peut-être justifiées.

— Vous avez des nouvelles de Charlster ? demanda Ann Suba, lorsqu'elles furent en route sur le 70°. Sait-il que je suis nommée à l'observatoire pour le second ?

— La responsable Cristella Marlone l'en a averti.

Songe avait entretenu des relations avec cette femme que l'attitude de Charlster inquiétait fort. Elle était certaine qu'il ne pensait qu'à saboter le Chenal Noir mais elle ne parvenait pas à comprendre comment, et Songe avait alors eu l'intuition que cette directrice n'avait pas de formation scientifique suffisante pour occuper ce poste.

— Nous ne nous aimons pas, lui confia Ann Suba, et Songe estima que c'était un grand honneur car jusque-là cette scientifique la traitait avec mépris, sans jamais lui dire quelque chose de personnel ou même de moins anodin.

— Vos amis étaient à l'île d'Alone au sujet de Permafrost ?

— Ils n'ont pas signé, ayant compris que les Aiguilleurs voulaient une glaciation totale. Nous, je veux dire Lien Rag, Lienty Ragus et moi souhaitons plutôt une atténuation des effets du Soleil grâce à un voile léger de poussières

lunaires. Ce serait très délicat à mettre en place, bien plus qu'une couche épaisse comme jadis, mais on ne peut accepter que la Ceinture de Feu ravage la Terre entre les deux tropiques. Ma croyance d'ancienne Rénovatrice du Soleil sait s'effacer pour le bien général. Ce manque d'ozone au-dessus de l'équateur est effrayant. Mais le projet d'Opérasque était tout autre. Tout ce que je sais c'est par Jael qui a traversé la Ceinture de Feu grâce aux Hommes-Jonas.

— Charlster a signé, lui ?

— En fait, ceux qui ont signé sont les représentants des Néos, des Aiguilleurs et des Bonzes, faute de délégués d'autres Compagnies ou Etats. Lien Rag s'est retiré. Il est possible que Charlster ait conseillé vivement ce projet pour agir par la suite à sa guise. Je comprends qu'il soit ennemi du Chenal Noir, mais là n'est pas le véritable combat. S'il détruit le Chenal et que nous ne puissions réaliser un Permafrost moins absolu, comment les peuples communiqueront-ils ?

Il leur fallut patienter jusqu'au début de la nuit polaire pour accéder enfin à leur compartiment privé dans le train les transportant jusqu'à 87°7 Station. Elles se retrouvèrent dans le wagon-restaurant où Songe, voyant que la physicienne paraissait mieux disposée à son égard, se laissa tenter par quelques confidences.

— Le ressentiment de Charlster contre le Chenal Noir vous paraît incompréhensible, si j'ai bien compris.

— Oui, puisqu'il est son œuvre. Même s'il a tâtonné, agi au hasard pour former cette sorte de gros nuage épais qui occulte le Soleil sur une large bande, pourquoi renierait-il son œuvre ?

Songe en avait discuté avec Cristella Marlone et celle-ci s'était quelque peu épanchée en sa compagnie, par écran interposé. Si elles avaient été face à face, peut-être que la directrice de l'observatoire se serait montrée plus réticente mais ce soir-là elle était très fatiguée. Sa grossesse l'affectait, d'autant plus que Charlster n'avait jamais un regard de sympathie pour son état. Songe la trouvait bien naïve de s'en offusquer, alors qu'elle avait abusé le vieux savant par des manœuvres tortueuses. « Charlster en aime une autre, une astrophysicienne de grand talent mais suspecte aux yeux de la Caste. Une certaine Louria Finister. Charlster prétend qu'elle n'est que sa fille spirituelle, son héritière scientifique, je n'en crois rien. Il a dû en faire sa maîtresse et quand elle était en prison il a entrepris de nous faire chanter indirectement en s'attaquant au Chenal Noir. Maintenant que cette fille a été libérée, il continue parce qu'il n'aime pas Opérasque et qu'il ne peut renoncer à son entreprise. »

Ce fut vers la fin du repas que Songe commença d'expliquer à sa

compagne les motivations de Charlster.

— Une fille ? Jeune, je suppose ?

— Presque trente ans, peut-être plus. Charlster affirme qu'elle n'est que sa fille spirituelle. Il est vrai qu'il a renoncé à ses obsessions... Enfin celles que vous lui avez connues.

— C'est vous qui lui aviez fourni ces trois filles, des prostituées qui se déguisaient en gamines à peine nubiles ? À Lacustra City ?

— J'agissais sur ordre. Mais elles appartenaient à la Caste !

— Je m'en suis douté vaguement. Il a donc disparu avec elle ?

— Opérasque s'est chargé de lui faire quitter Lacustra City.

— Qui est cette nouvelle fille ?

— Une astrophysicienne de grand talent. Elle l'accompagnait à bord de la *Chimère*.

— Nous ne nous sommes pas rencontrés dans le Chenal Noir quand les deux bateaux se sont croisés. Charlster n'a pas essayé de me rencontrer, et moi-même je suis restée distante. Merci de me l'apprendre. Je vais débarquer là-bas en me méfiant désormais.

Songe avait tellement envie que cette femme lui accorde une certaine considération, ou du moins ne la traite plus avec mépris parce qu'elle avait été sa rivale dans le cœur de Liensun, qu'elle décida d'aller plus loin dans ses confidences. Elle lui parla de Cristella Marlone qui n'était peut-être pas la meilleure candidate pour le poste de directrice.

— Cette personne est enceinte. Elle voulait à tout prix un enfant de Charlster et...

Effarée Ann Suba apprit comment cette jeune femme s'y était prise pour se faire féconder à l'insu du vieillard.

— C'est très sympathique de me donner toutes ces précisions car je redoutais un peu d'arriver en zone inconnue. Grâce à vous je pourrai savoir à qui j'ai affaire.

Par contre, elle ne jugea pas utile de lui laisser entendre qu'à son avis Opérasque risquait d'être destitué et remplacé par un chaud partisan de Permafrost.

CHAPITRE 37

Pourquoi l'esprit de son père l'incitait-il à une grande prudence, lui insufflait-il qu'une négociation avec ces étrangers pourrait être envisagée sans qu'il y ait trahison de son peuple ? Pourquoi la Voix de ce dernier le fortifiait au contraire dans l'esprit de résistance face à ces envahisseurs, ces Hommes du Cauchemar échappés au monde irréel ? Le danger se précisait et Jdriège savait que dans quelques instants, même pas une heure, il allait voir apparaître le premier de ces monstres inhumains que Lien Rag ou Liensun appelait des engins ou des machines.

Appuyé sur son harpon, une jambe enroulée autour, il gardait une pose hiératique depuis la moitié du jour. Celui-ci s'étirait imperceptiblement, preuve que la saison la plus noire allait céder la place à celle des longues lueurs.

Depuis plusieurs jours, il avait demandé qu'on ne vienne plus troubler son attente, que ceux qui apportaient de la nourriture et que celles qui venaient agacer ses sens s'abstiennent tant que le combat ne serait pas engagé. Il avait besoin de toutes ses forces pour s'opposer à ces envahisseurs. Il avait conscience d'une chose : s'il paralysait le premier de ces « engins » qui se présenterait il prouverait à ces diables-là qu'il disposait d'un pouvoir absolu sur les choses et les Hommes du Chaud. Ils y réfléchiraient à deux fois avant de poursuivre leur avance dans le pays du Peuple du Froid. Peut-être même décideraient-ils de renoncer, mais il ne le pensait pas vraiment. Ils lui enverraient un autre « engin » pour voir s'il était à même de récidiver.

Il avait demandé à plusieurs reprises à l'esprit de son père de lui expliquer pourquoi il devait agir moins brutalement avec des êtres qui se permettaient de pénétrer dans le domaine des siens. Pourquoi lui-même, lorsqu'il vivait, fréquentait-il ces mêmes êtres sans paraître en ressentir du dégoût ou de la haine ?

— Moi, je voulais cette fille de ton père et on m'a dit que je ne devais pas. Mais toi, on dit que tu fréquentais les Femmes du Chaud et que tu en tirais de grands plaisirs. Je n'ai jamais compris pourquoi.

La glace sous ses pieds nus n'avait plus la même résonance, elle paraissait perturbée par des frémissements imperceptibles. Lorsqu'il s'approchait du grand feu qui jaillissait tout en haut d'une montagne et que les Hommes du Chaud appelaient Erébus, il sentait la glace frémir ainsi. Est-ce que les

« engins » qui arrivaient possédaient autant de force pour ébranler le sol glacé ? Dans ce cas il comprenait mieux les réticences de l'esprit de Jdrien. Peut-être redoutait-il que son fils n'ait pas assez d'expérience pour paralyser le premier « engin » qui se présenterait.

— Ne crains rien. J'ai fait éclater le fusil de l'un, détourné les traîneaux des autres. Je peux transformer un homme en morceau de viande gelée si je le veux et arrêter son cerveau.

Lorsqu'il séjournait chez Lien Rag il avait étudié avec passion les planches anatomiques d'un gros livre, et savait comment une tête était faite à l'intérieur.

Les Hommes du Cauchemar sortiraient du Chenal Noir à deux heures de marche de lui. Ils seraient d'abord satisfaits d'en finir avec la nuit éternelle et de retrouver la clarté du jour polaire, mais ensuite ils commenceraient d'avancer. Il avait compris comment ces êtres-là feraient. Un engin viendrait d'abord, flanqué de deux autres sur les côtés, mais à bonne distance.

La glace frémissait de plus en plus souvent, et sous la corne de ses pieds formait des plis éphémères qui, bien qu'invisibles à l'œil nu, se répandaient assez loin.

— Je vais le voir et je l'arrêterai, pensa-t-il très fort, afin que la Voix le répercute dans toutes les pensées des Roux.

Et puis il vit la profileuse qui avançait rejetant en grosses déferlantes la glace de chaque côté. Il n'avait jamais rien vu d'aussi monstrueux et douta qu'il puisse la stopper aussi facilement qu'un traîneau à chiens.

CHAPITRE 38

— Les gens d'ici appellent ce lac Buenos Aires, et à droite vous apercevez l'ancienne station de Lago sur son piton, avec des lambeaux de voies ferrées. Cette bourgade n'a jamais été prise par les glaces à cause de sa situation élevée.

Rive Nord les locos nucléaires étaient toutes alignées en un front impressionnant, mais toutes paralysées par cette étendue d'eau impossible à franchir. Et, à chaque extrémité, les derniers contreforts abrupts des Andes interdisaient toute construction de lignes.

— Ils sont coincés, alors ils usent leurs dernières forces à construire des ponts flottants en bois. Ils font couper les forêts aux habitants, tandis que le gros de la troupe s'enfonce vers l'est, en direction de la Patagonie orientale.

L'hydravion bascula sur l'aile et entreprit un immense virage pour arriver juste en face de cette troupe en marche. Vu de loin et du ciel, on restait interloqué par la formation disciplinée, les uniformes impeccables, le pas décidé de ces soldats Aiguilleurs, mais lorsque Yeuse utilisa l'un des oculaires de bord, elle poussa un soupir d'effroi et de pitié mêlés. Ce n'était qu'une armée de spectres, de quasi-squelettes qui avançaient en formation serrée vers l'orient, dans ce jour encore plus livide que d'habitude. Elle distinguait des profils osseux recouverts d'une peau parcheminée, souvent cloquée ou dévorée par des cancers. L'ombre des casques faisait parfois illusion, les bronzait d'une couche de bonne santé. Ils étaient peut-être dix mille encore et soudain le pilote monta à la verticale, les déséquilibrant tous dans la cabine. Il expliqua que des soldats braquaient sur eux des lance-missiles. D'ailleurs, plusieurs explosèrent là où ils volaient précédemment.

Lorsque l'appareil plongea à l'arrière de cette armée, ils les aperçurent. Une lignée interminable qui rejoignait le lac et les locos atomiques. Une lignée de cadavres, plusieurs centaines, mille ? Et déjà dans les buissons des fauves, surtout des onces que la chaleur avait chassés des hauts plateaux de la cordillère. Des péones également à l'affût d'un butin, surtout de nourriture. Les rations alimentaires enfermées dans des blisters de plastique leur laissaient croire qu'elles n'étaient pas contaminées, alors que l'estomac et les intestins des cadavres étaient rongés par cette radioactivité.

— Ils ont contourné Lago sans essayer de s'en emparer, remarqua le colonel Madrisos. Ils ne laissent pour assiéger la bourgade que des dizaines et

des dizaines de cadavres. Les habitants mourront de la mort donnée par les morts.

— Lago a des accès trop raides pour leurs faibles forces, murmura Yeuse.

Liensun, qui se trouvait dans le cockpit, les rejoignit. Le mitrailleur, en même temps bombardier, demandait s'il devait se préparer à tirer dans le tas.

— Quelle station serait désormais à leur portée ? demanda Yeuse visiblement émue.

— Ils vont trouver un col qui les arrêtera définitivement, non seulement eux mais la contamination.

— Il ne faudrait pas qu'ils atteignent les rives de l'Atlantique, dit Liensun. Il y a aussi ce rio qui se tortille en dessous de nous. Si ces malheureux se jettent dedans ils rendront son eau douce inutilisable.

— Elle l'est déjà, murmura Yeuse, puisque le rio prend sa source dans le lac Buenos Aires. Nous allons les survoler encore un peu, voir comment ils se comportent dans la montée vers le col, le long des gorges de ce rio.

— Le rio Deseado, précisa le colonel.

Lui et ses supplétifs avaient fini par rompre le combat, s'écartant sur le passage irrésistible des Aiguilleurs et de leurs locos, dès que ces fous avaient atteint les anciennes lignes du Sud américain. Ils avaient abandonné les excavatrices, les profileuses, les poseuses pour s'engouffrer dans ces réseaux vétustes descendant vers Punta Arenas, car tel était leur objectif. Dans cette ville, ils espéraient trouver des bateaux pour la péninsule Palmer, et poursuivre leur route pour rejoindre leurs frères sortis du Chenal Noir. Enfin, on supposait qu'ils en étaient sortis, car on n'avait aucune nouvelle de cette invasion de l'Antarctique.

L'hydravion volait vers l'est, se rapprochant de la frontière avec la Patagonie orientale. Ils purent apercevoir les vieux trains blindés de la petite armée voisine. Autrefois, ils avaient été transbordés depuis l'Antarctique par les Harponneurs de la Guilde sur des barges, lorsque le Caudillo Hernandez avait entrepris la conquête de la Panaméricaine.

— Il y a aussi un train de Néos, remarqua Liensun, désignant les toits des wagons peints en blanc et décorés d'une croix noire aux quatre branches égales. Que viennent-ils faire ? Apporter un secours spirituel, sanitaire ou bien se battre ?

— N'ont-ils pas recueilli des moines-soldats, jadis ? dit Yeuse. Dites au pilote de ne pas trop s'approcher de la ligne frontière. Nous avons beau

combattre le même ennemi, les Patagons orientaux sont très susceptibles quant à leur souveraineté.

Liensun retourna dans le cockpit. Il surveillait jusqu'ici la construction, du moins la reconstruction d'un deuxième appareil, lorsque l'invasion avait alerté tout le monde.

Personne n'aurait cru que ces malades pourraient descendre aussi bas mais, comme le disait le colonel, les tunnels en vomissaient deux fois plus que prévu. Pendant plus de quinze ans tous les Aiguilleurs de l'hémisphère Sud s'étaient tapis dans les profondeurs de la terre, essayant vainement de traverser la Ceinture de Feu sous la cordillère des Andes, vivant dans l'environnement saturé de radioactivité provoquée par leurs nombreuses machines.

L'hydravion battit des ailes à l'intention des troupes patagones orientales, avant de remonter le long du 70^e méridien qui servait de frontière.

— Je veux vous montrer les supplétifs de Benfield, qui harcèlent les arrière-gardes des Aiguilleurs dans les Rocheuses. Là où les convois peuvent encore rouler. Le vieux général ne renoncera jamais. Pas mal de ses hommes sont à leur tour contaminés et il a perdu le tiers de ses effectifs.

Benfield se trouvait à deux cents kilomètres au nord du lac Buenos Aires, à bord d'un vieux train de voyageurs dont la machine fonctionnait au bois de chauffe. Ses troupes étaient pour le moment arrêtées sur un aiguillage, et les supplétifs mitraillaient les anciens wagons d'une petite Y Station où des Aiguilleurs devaient achever de mourir. Cet acharnement écœurait la présidente Yeuse. Juste comme elle allait ordonner de retourner au Sud, le colonel attira son attention sur cette silhouette dépenaillée, debout sur l'habitable de la vieille locovapeur.

— Le général.

Torse nu, un serre-tête rouge autour du crâne, Benfield encourageait ses hommes et tirait des rafales de micro-missiles en direction du dernier refuge des spectres. Lorsqu'il découvrit l'hydravion, dans un geste de défi dérisoire, il braqua son tube vers eux. Les petites munitions éclatèrent à plus de cinq cents mètres de l'appareil.

— Nous rentrons à Punta Arenas après avoir déposé le colonel auprès de ses troupes.

CHAPITRE 39

Lorsque le *Staple* se présenta à l'entrée du port, les vedettes de surveillance mirent une excessive mauvaise volonté à ouvrir le passage. Les autorités portuaires, les services de police et jusqu'au président de l'Assemblée étaient opposés à cette rencontre entre Césaire et le président Lien Rag. Les élus exigeaient des explications que Lien ne pouvait leur donner en séance publique, et une commission avait été désignée qui recevrait sous le sceau du secret d'État les justifications attendues.

— Ils ne sont guère convaincus, dit Lienty à son cousin. Et pourtant c'était la seule condition pour que le tabou qui frappe ces réserves phénoménales soit respecté.

Malgré les lenteurs mesquines, le remorqueur finit par s'amarrer dans le plus désagréable bassin du port, là où les pêcheurs de poissons gras dépouillaient leurs prises. L'eau était huileuse, couverte de têtes et de tripes puantes.

À bord d'une draine, Lien Rag vint chercher son hôte. Ils n'échangèrent que des paroles banales, jusqu'à leur arrivée à la maison de Lien Rag. Ce dernier, sans trop d'embarras, expliqua que les élus avaient exigé qu'aucun appareil ni protocole ne soient déployés. Il s'agissait d'une visite particulière, officielle, voire privée.

Dans la maison, Farnelle avait préparé des boissons et du café, puis s'éclipsa. Césaire, visiblement perplexe, s'assit de l'autre côté de la table où d'ordinaire Lien Rag prenait ses repas.

— Nous avons bien reçu les différents messages de la *Chimère* sur les fréquences que nous utilisons. J'ai vu ce bateau des Simone dans le bassin d'honneur.

Façon directe de faire remarquer que son remorqueur avait été relégué dans un endroit infect.

— Le président Tom-Tom et une partie du Conseil du Tabernacle doivent nous rejoindre.

— Ces gens-là m'ont agressé, ont coulé deux de mes barges, tranché mon sea-line. Je n'ai pu encore m'en procurer un autre. Je serais en droit de quitter cette maison pour déposer plainte ou rejoindre mon bord et repartir.

— Attendez d’avoir entendu ce que nous avons à vous proposer.

— Dans les différents messages parvenus à Crozet, vous faites allusion à une proposition importante. J’ignore encore laquelle.

La draisine ronflait au-dehors et peu après Tom-Tom et trois délégués du Tabernacle firent leur entrée. Ils se juchèrent comme ils purent sur les chaises trop hautes pour eux, tandis que Césaire et Lien regardaient ailleurs. Lienty entra et la séance put commencer.

Au début, Césaire restait figé dans son attitude de méfiance, mais lorsque Lien Rag raconta l’histoire du massacre de milliers de Roux, hommes, femmes et enfants, suivi ensuite de celui de millions d’éléphants de mer, le capitaine du *Staple*, d’ordinaire peu enclin à manifester ses sentiments, ne cacha pas sa stupeur et son malaise.

— J’ignorais tout de cette horreur, dit-il ensuite d’une voix atténuée. Mais vous-mêmes, les Simone, avez enfreint ce tabou des Roux.

— Nous étions aussi dans l’ignorance. Mais nous étions décidés à ne pas laisser n’importe qui s’emparer du fuphoc.

— J’étais donc n’importe qui ? dit Césaire avec un léger sourire. Que voulez-vous faire maintenant que nous connaissons l’origine de cette huile ?

— Organiser une réunion avec les Roux et différentes personnes, dont la présidente de la Patagonie occidentale, peut-être le président de l’orientale, des Néos aussi. Vous n’ignorez pas que les Panaméricains sont sur le point de sortir du Chenal Noir, avec une partie de leur III^e Flotte et des renforts importants attendus. C’est un Grand Maître Aiguilleur qui les commande, et s’il apprend l’existence de ces dépôts d’huile, il ne songera plus qu’à s’en emparer. La plupart de ses machines de chantier et de ses locos fonctionnent au fuel, seules les unités de combat ont des moteurs nucléaires à fission, les plus dangereux qui soient.

— Nous le savons mais qu’attendez-vous de moi ?

— Le silence total, dit Tom-Tom d’une voix autoritaire, qui surprenait toujours dans ce corps de taille réduite. En attendant la fameuse réunion, nous demandons le black-out complet sur l’existence de cette zone taboue. Il ne faut pas que les Panaméricains d’abord, mais aussi toutes sortes d’aventuriers apprennent son existence. Vous nous apparaissez, capitaine Césaire, comme un cas assez particulier.

— D’abord vous me traitez de n’importe qui et puis de cas particulier ?

— À cause de votre équipage qui connaît les coordonnées de cet endroit.

Nous pouvons compter sur votre entière collaboration, mais comment vous porterez-vous garant de vos marins ?

— C'est impossible. Je ne peux les consigner lorsque je vais dans différents ports, comme Punta Arenas.

— Je doute que sans fuphoc vous y reveniez, fit remarquer Lien Rag en souriant.

— C'est vrai, mais je me rends aussi à l'île d'Alone.

Ce fut la stupeur.

— Nous commerçons avec Vatican, dit-il, sans préciser autrement de quels échanges commerciaux il s'agissait.

— Pour vous dédommager de ne plus pouvoir puiser dans ces réserves, proposa Lien Rag, je mets à votre disposition, non seulement les pièces détachées pour votre hydravion, mais aussi deux turbopropulseurs neufs.

— Nous avons préparé un accord sur lequel chacun de nous s'engagera à respecter le silence absolu, jusqu'à ce que cette fameuse réunion puisse se tenir.

— Vous ne trouverez pas un Roux pour y assister, même pas votre petit-fils Jdriège, dit Césaire sans acrimonie. Je suis bien renseigné sur l'organisation de ce peuple, en fait son signe caractéristique est qu'il n'y a pas d'organisation, pas de chefs, pas de délégués. Ils n'éprouvent nul besoin d'être représentés auprès d'autres humains, puisque nous n'existons pas. Ou plutôt nous ne sommes que les produits d'un rêve, d'un mauvais rêve, un véritable cauchemar pour eux. Ils estiment être les seuls êtres humains de la planète.

— C'est pourquoi nous avons besoin de ce premier accord. Nous estimons, dit Lien Rag, qu'avec l'esprit de conquête des Panaméricains, les Roux ne pourront faire face et utiliser la même tactique qui fut efficace contre les Harponneurs. Nous pensons qu'ils seront heureux de notre intervention et que dès lors ils accepteront en préalable cette fameuse concertation.

— Permettez-moi d'être plus réservé, sinon plus pessimiste. Mais je vais signer cet accord, s'il précise que je reçois de quoi construire mon hydravion.

CHAPITRE 40

Dans le bureau-bunker de la directrice s'entassaient Charlster, Louria, Ann Suba et Cristella Marlone. Cette dernière avait fait les présentations, mais Charlster l'avait interrompue en disant qu'il connaissait très bien la nouvelle consœur. Louria, elle, se taisait. Elle n'ignorait pas la réputation de cette femme, mais savait que depuis le réchauffement elle s'était tenue éloignée des milieux scientifiques et avait certainement perdu pied.

Ann Suba se doutait que ces gens-là devaient avoir quelques préventions quant à sa compétence actuelle dans une science autorisée depuis peu. Elle décida d'entrer tout de suite dans le vif du sujet et de dissiper les malentendus. Elle commença aimablement, en disant qu'elle était satisfaite de se trouver à 87°7 Station et qu'elle espérait y faire du bon travail.

— Il est vrai que j'ai été éloignée des laboratoires quels qu'ils soient, à cause des circonstances que vous savez. Si vraiment l'astrophysique a fait des progrès qui dépassent tout ce qui avait été trouvé jusqu'en 2050, année où l'explosion de la Lune transforma notre planète en boule de glace, je vous serai infiniment reconnaissante de m'indiquer lesquels, afin que je me plonge dans leur étude.

Elle les affronta du regard les uns après les autres, en commençant par Cristella qui paniqua, Louria ensuite qui soutint tranquillement ce duel des yeux, enfin Charlster qui souriait jovialement à sa grande surprise.

— Bien joué, ma chère amie. Non seulement nous n'avons fait aucun progrès réel, mais l'ensemble de cet observatoire n'a pas encore atteint les connaissances communes de cette fameuse année 2050. Disons que les chercheurs les plus avancés dans cette science en sont à l'année 2020 environ, avec les expéditions lointaines hors galaxie.

Louria resta silencieuse, comme éloignée de cette conversation, alors que Cristella en voulait à Charlster de sa franchise. Elle aurait souhaité que la nouvelle venue se trouve en état d'infériorité par rapport à l'ensemble du personnel de cet observatoire.

— Dans ce cas, je suis compétitive, dit Ann Suba, sans chercher à cacher sa suffisance, car durant cette longue absence du milieu j'ai tout de même étudié les grandes théories de ce XXVI^e siècle si fécond en découvertes de tout genre.

— Ici nous bricolons, dit Charlster sarcastique. Nous devons nous consacrer à DAI. Vous connaissez DAI ? Dusts and Ashes Island, ce gros nuage compact qui engendra le Chenal Noir. C'est tout ce qui intéresse nos employeurs dans l'astrophysique. La science au service d'une ambition personnelle démesurée, ce qui nous empêche de nous consacrer à la recherche fondamentale et à certains aspects du ciel qui, s'ils étaient étudiés avec de gros moyens, surprendraient bien des gens et même les inquiéteraient.

Cette fois, Louria sortit de ses rêveries et jeta un regard noir au vieux professeur. Allait-il déballer toutes leurs découvertes sur ce morceau de lune Altaï, sur ce Shade, satellite fantôme si ressemblant au Bulb disparu ? Sur ces traînées ioniques qui prouvaient que des engins spatiaux sillonnaient le ciel nuageux et se posaient dans l'hémisphère Sud ? Et même cette capsule qui avait rejoint la Terre du côté de Salt Lake Station avec un être étrange à bord, une créature qui avait besoin d'une atmosphère plus oxygénée et paraissait se nourrir d'électricité ?

— Nous aurions de quoi occuper nos journées et nos nuits, mais elles sont toutes consacrées à garantir, à notre grand chef Opérasque, qu'il peut construire son petit chemin de fer vers le Sud.

— Charlster, voyons, fit Cristella sur le point de défaillir, vous donnez une image déformée de vos travaux.

— C'est exact, dit le vieillard, j'essaie d'empêcher ce Chenal Noir de se désagréger, mais je crois que je n'y parviendrai pas, ajouta-t-il avec une ironie cynique.

Tranquillement, il osait leur jeter à la figure l'aveu qu'il faisait tout, au contraire, pour que le Chenal disparaisse. Et les trois femmes restèrent interdites devant tant d'impudence.

CHAPITRE 41

Dix éléphants de mer, cent éléphants de mer n'auraient jamais représenté la même masse que cet engin issu du Cauchemar qui avançait vers lui lentement. Là-haut, dans le Nord, il avait affronté des ours blancs énormes mais eux aussi n'étaient que peu de chose. Jdriège suppliait son père de lui donner assez de courage pour rester planté bien droit devant le futur chemin de l'animal, de le figer sur place comme une congère soudain collée à la banquise, afin qu'il ne bascule pas dans la honte éternelle d'avoir fui.

Il avait vaincu des hommes là-haut, il avait guidé son peuple, l'avait nourri et maintenant cette chose laide, avec son gros œil luisant qui occupait la partie avant, allait-elle le laminer, comme elle laminait la glace en déposant sous elle, comme un excrément, ces deux lignes parallèles ininterrompues ?

Il ferma les yeux autant pour ne plus la voir gagner du terrain que pour se concentrer. Elle n'était plus qu'à quelques secondes de lui, lorsque soudain elle cessa de cliqueter. Un silence brutal s'abattit sur la bête et sur lui, et il hésita à soulever les paupières, se croyant mort.

La niveleuse-poseuse était immobile et dans son œil torve apparaissaient des éclairs blancs, puis des visages hâves se collèrent contre. Lorsqu'il plongeait dans la mer, Jdriège apercevait les gros poissons ainsi, dans un liquide un peu trouble. Les figures des êtres de ce cauchemar étaient pareilles.

Mais d'autres cliquetis se faisaient entendre, encore éloignés. Deux autres bêtes s'approchaient, qui longeaient le chemin construit par la première et du coup allaient un peu plus vite. Allait-il pouvoir les immobiliser les deux en même temps, ou bien l'une après l'autre ?

C'est alors que, brumeuse, une image naquit sous ses yeux et qu'il reconnut la manière de son père Jdrien de lui communiquer ses conseils. Le Messie mort lui disait de reculer quelque peu, de façon à avoir les deux autres engins dans son champ de vision. Dès lors il pourrait les immobiliser tous les deux.

Dans l'habitable de la première profileuse-poseuse, c'était la folie furieuse. Le pilote et ses aides ne savaient plus que faire pour remettre les puissants moteurs en marche, et Opérasque, qui avait voulu être en tête de cette première journée de travail, tempêtait, hurlait d'une voix hystérique qu'ils étaient tous des incapables. Il ne voulait pas voir ce sauvage planté devant leur

machine, n'acceptant pas l'idée qu'il aurait pu être pour quelque chose dans ce blocage de tout le mécanisme.

Les micros de communication étant ouverts pour le contact avec les deux autres profileuses-poseuses, c'était toute l'expédition qui l'entendait vociférer. Si les techniciens civils restaient impressionnés, tous les cadres de la III^e Flotte se tordaient de rire. Kinnjone en était rouge d'hilarité.

C'est alors que les deux autres machines annoncèrent successivement que les moteurs venaient de s'enrayer. Pourtant ils n'avaient pas chauffé, mais ils s'étaient arrêtés net, et l'une des deux profileuses redoutait même une panne d'électricité, ses batteries étant mal en point.

— Qu'on appelle les mécaniciens d'entretien, si ceux embarqués sont des minables.

Le convoi-atelier était déjà en route avec les pièces de rechange. Mais le nombre de moteurs disponibles ne pourrait jamais équiper ces trois machines. Il était rare qu'elles soient aussi nombreuses à tomber en panne. Cela ne s'était jamais vu.

— Ce Roux là-bas qui nous nargue, cria quelqu'un, je suis sûr qu'il a bloqué nos profileuses.

— Taisez-vous, hurla Opérasque, arrêtez de dire des insanités ou je vous fais fusiller pour atteinte au moral de la troupe.

Il sortit dans la courative entre les puissants groupes de locomotion, décrocha une carabine dans le sas, grimpa dans le petit mirador installé sur le toit, en cassa la vitre qui ne pouvait s'ouvrir et passa son canon à l'extérieur.

Jdriège vit cet homme portant un casque énorme très décoré qui brandissait un fusil, mais n'essaya pas de fuir.

CHAPITRE 42

Les premiers essais du nouvel hydravion furent exécutés avec Liensun aux commandes, assisté de Quelze, le chef des spécialistes en aéronautique, et un de ses amis, Herman. Le décollage sur train d'atterrissage s'effectua sans ennui mais lorsque, profitant d'une mer plate, Liensun posa l'appareil, celui-ci pencha très rapidement sur le côté droit.

— Un flotteur prend l'eau, dit Quelze. Essayez de décoller avant qu'il ne s'enfonce trop.

Liensun réussit à arracher les trois cents tonnes à la baie d'Imital, alors que la péninsule de Brunswick hérissée de rochers approchait. Les deux moteurs donnèrent toute leur puissance et le H 320 grimpa à la verticale. Le garçon eut une pensée de reconnaissance pour Ann Suba qui, là-bas, à Lacustra City, avait mis au point ces turbopropulseurs voici près de vingt ans.

Il se posa ensuite sur le terrain de Punta Arenas, roula en direction des hangars où l'hydravion avait été reconstruit. Très vite la raison de l'avarie fut découverte. Le flotteur était déchiré sur cinquante centimètres, le long d'une soudure.

— Certainement au décollage sur train d'atterrissage, dit Quelze. Il faut le démonter et ressouder une autre tôle.

Les projets de Liensun se trouvaient retardés d'au moins quinze jours, car il faudrait d'autres essais pour que Yeuse donne son accord à un vol prolongé. Lorsqu'il lui avait dit que son intention était d'essayer de rejoindre l'île du Titan située en pleine Ceinture de Feu, elle avait refusé de l'écouter.

— Je sais bien que règne une température excessive proche des cent degrés à l'équateur, mais Titan se trouve à hauteur du tropique du Capricorne, exactement sur le parallèle 25 où la température de l'air et de l'eau est moins élevée. Je ferai des repérages successifs. Je ne suis pas fou furieux.

— Tu n'auras jamais assez d'huile pour faire l'aller et retour.

— Nous volerons à la vitesse minimum, juste pour ne pas tomber, et nous y arriverons. N'oublie pas une chose : Titan se trouve sur le méridien 138 Est, c'est-à-dire à proximité du Chenal Noir. L'influence de cette zone, plongée dans une nuit perpétuelle et complètement prise par les glaces, ne peut manquer de se faire sentir. Si le Chenal par lui-même n'occupe qu'une bande

centrale large de quelques centaines de mètres, ses pourtours s'étendent de chaque côté sur des dizaines de kilomètres avec une banquise et certainement des phoques. Nous nous équiperons pour tuer, dépecer, fondre ces animaux et nous procurer de l'huile.

— Mais qu'espères-tu trouver là-bas ?

— Des moteurs, les fameux moteurs en céramique que le Kid faisait fabriquer, des moteurs marins à transmission hydraulique, et les dernières productions qui nous étaient destinées, des turbopropulseurs mais surtout des turboréacteurs. Ces derniers nous permettraient de dépasser la vitesse du son.

— Aucun hydravion n'y résistera. Ils consommeront trop d'huile.

— Nous en construirons de nouveaux.

— Avec quels matériaux, quelles usines, quels spécialistes ?

— J'en ai parlé à Quelze. Il estime le pari audacieux, mais réalisable si nous retrouvons le secret des céramiques de notre vieil ami le Kid.

— Il ne t'aimait guère, dit-elle, agacée par sa présomption.

Agacée aussi de l'admettre presque chaque nuit dans son lit, alors que dans la journée elle se jurait que ce serait la dernière fois et qu'elle refuserait qu'il la rejoigne.

— De toute façon, tout aura pris feu, non seulement à cause de la température élevée mais parce que le volcan, ce Titan qui donne son nom à l'île, était entré en éruption violente lors du réchauffement. Tout doit être recouvert de lave et de cendres. J'estime que c'est une expédition inutile et trop onéreuse. Jamais le Conseil de gouvernement ne me donnera l'autorisation.

— Les céramiques seront intactes puisqu'elles sont faites pour résister à des températures élevées. Souviens-toi de ce que nous a dit Gus, Lienty Ragus si tu préfères, lorsqu'il est revenu de l'espace. Les céramiques du Kid sont de même qualité que celles des navettes et de tous les vaisseaux spatiaux que les Terriens envoyèrent dans l'espace avant la glaciation.

Il disait vrai et Yeuse se demandait comment le Kid, dont on n'avait jamais su le nom véritable, avait pu retrouver le secret de ces matériaux extraordinaires. Peut-être lui, ou celui qui lui avait revendu le procédé, l'avait découvert dans les fameux GID, gisements intellectuels de documentation, à moins que ce ne soit dans les GED, gisements économiques diversifiés.

— Si nous pouvions au moins fournir des moteurs marins, imagine l'essor

économique de la Patagonie occidentale. Tes vieux conseillers ne peuvent négliger cette occasion unique.

— Tu les connais mal. La plupart sont gavés de richesses, de vie confortable et de notoriété. Ils se foutent carrément de l'avenir de cet État. D'ailleurs, ils n'ont jamais vraiment cru que c'était un État. Pour eux, nous appartenons toujours au système ferroviaire des grandes Compagnies, et lorsque la Panaméricaine régnait du pôle Nord au pôle Sud, avec l'Antarctique comme province et l'Australasie comme protectorat, ils étaient enchantés de leur sort. Ils possédaient des actions qui leur donnaient l'illusion de participer à la direction des affaires et leur permettaient un voyage annuel à NYST. Même si j'étais emballée par ton projet, je ne parviendrais pas à leur arracher un accord.

— Que vas-tu faire du nouvel appareil, ce H 320 ?

— Je le confierai aux militaires. Il peut stationner dans la mer de Weddell comme soutien logistique au colonel Magon.

— Et l'armée des spectres qui poursuit vaille que vaille sa descente vers le sud, vas-tu la laisser progresser ? On disait qu'ils seraient tous morts avant d'atteindre le parallèle 48, et ils sont encore dans les cinq mille à bord de leurs locos qui répandent la mort sur cent kilomètres de large. Que fait donc le colonel Madrisos ?

Madrisos se gardait bien du contact avec ces morts-vivants qui, contaminés par des années de vie dans un milieu radioactif, gardaient encore assez de forces pour vouloir atteindre leur objectif, Punta Arenas. Madrisos épargnait ses supplétifs et ceux-ci, assimilant ce mal à la peste qui persistait à l'état endémique dans toutes les Rocheuses, refusaient le combat plus rapproché. Leurs moyens étant limités, ils se contentaient de piéger les voies ferrées, les déboulonnant quand ils manquaient de mines.

— Les batteries de missiles sont sur la banquise de Weddell et Magon refuse de nous en céder quelques-unes. Je ne peux prendre cette responsabilité car il est soutenu par le Conseil qui préfère lutter contre les Roux que contre les anciens Aiguilleurs.

— Embarque-les de plein gré ou non dans ton hydravion et balade-les au-dessus de ces fous squelettiques. Fais-leur voir les cadavres qu'ils abandonnent derrière eux, non seulement ceux des leurs, mais aussi ceux des paysans et des habitants de toute cette région. Ils finiront bien par comprendre où est le véritable danger. Les Roux luttent contre des occupants, les Aiguilleurs, eux, veulent occuper ton pays, alors où est l'urgence ?

— J'affecterai donc le H 320 au bombardement des locos nucléaires et des

voies ferrées.

— Il ne sera pas disponible avant un mois. Les Aiguilleurs seront dans les faubourgs ou peu s'en faut. Disons en dessous du 50^e parallèle. Tu devrais faire déboulonner les voies sur des centaines de kilomètres.

— Ce serait de la folie de priver le pays de la seule voie de communication interne. Tout le ravitaillement nous arrive par ce réseau central. Nous ne pouvons nous autosaboter.

— Si le vent souffle du nord dans une semaine, les premières particules radioactives arriveront aux abords de la capitale. Je me demande si tu as conscience de ce danger.

— Quelles particules ? Nous sommes à mille kilomètres de l'avant-garde Aiguilleur, et cette armée ne progresse que d'une dizaine de kilomètres par jour. Ils doivent reconstruire le réseau, commencent à manquer de matériaux. Je compte avec le H 320 bombardier plutôt la sortie des cavernes de l'Altiplano et des Rocheuses. Pour stopper leur ravitaillement.

— Je crois qu'ils te font tellement pitié que tu hésites à leur faire tirer dessus. Dans cette ville il y a des batteries de missiles qui ne servent à rien. Qu'en fais-tu ?

Pour rien au monde elle n'aurait révélé que c'était une idée de Reiner, son conseiller. Il redoutait constamment des émeutes de Patagons affamés.

Mais Liensun n'était pas dupe et, la regardant dans les yeux, il eut un petit sourire en coin...

— Tu ne devrais pas toujours écouter ce petit monsieur bien sanglé dans sa combi isotherme. Comme si dans cette contrée on avait à craindre le froid. Je pense, pour en revenir à cette progression des Aiguilleurs, que Benfield fait du meilleur boulot que ton colonel indien. Tu devrais renouer de bonnes relations avec lui. Il est complètement cinglé mais c'est un bon stratège. Il attaque l'arrière-garde et ses hommes sont épargnés.

— J'ai essayé, il m'a envoyé me faire...

Liensun retourna aux ateliers où le flotteur de l'hydravion avait été démonté et déjà débarrassé de sa pièce de tôle défectueuse. En réalité, ce n'était pas de la véritable tôle mais un alliage plastique-fer.

— Cet appareil a déjà été victime de la même avarie, lui dit Quelze. La soudure de ce matériau est excessivement délicate et nécessite un laser. On nous dit qu'ils sont fort rares dans cette Compagnie, et tous entre les mains des soldats. Est-ce vrai ?

— Je vais me renseigner, promet Liensun. Voyez-vous autre chose à réparer ? Si je vous procure un laser, combien de temps vous faudra-t-il avant le prochain essai ?

— Quatre jours. La soudure au laser est rapide et sans failles.

CHAPITRE 43

La *Salamandre* avait été embarquée sur d'immenses trains de roulements à boudins, sortie de l'eau à l'aide de treuils, dirigée vers un aiguillage récent donnant accès à l'entrée officielle du Chenal Noir, en réalité une simple banquise qui, cent kilomètres plus loin, plongeait dans une obscurité de plus en plus goudronneuse. Lorsqu'elle était totale on pouvait alors estimer qu'on se trouvait enfin dans le fameux Chenal. Depuis que le baleinier avait été halé hors de son élément naturel, la mer, Kurty n'avait pas reparu. Enfermé dans sa cabine, il s'y faisait servir les repas. Un écriteau plaqué à sa porte prévenait que nul ne serait reçu par le commandant.

Grathe veillait sur la passerelle, le bosco surveillait les corvées habituelles. Lors du trajet vers Yuk Station, on s'était débarrassé en partie des hauts de mâts brisés et de quelques vergues, mais le charpentier de bord estimait que le mât de misaine et celui d'artimon pourraient être en partie réparés, et porteraient sans faiblir les voiles de misaine, de petit hunier pour le premier, la brigantine et le perroquet de fougue pour le deuxième. Le beaupré avec son bâton de foc n'aurait plus que trois focs sur quatre.

Le garçon expliquait à Fleur qu'une fois au Sud le voilier rallierait les Kerguelen sans moteur. Bien sûr, le voyage serait plus long.

— Il sera surtout long jusqu'au Sud, soupira-t-elle. Nous roulons, parcourons du trente à l'heure et cette nuit le convoi s'est arrêté deux heures. Savez-vous pourquoi ?

— À cause de congères coureuses qui nous avaient précédés et se sont écrasées contre les parois, recouvrant les rails d'une couche épaisse de glace.

Fleur, en venant sur la passerelle, essayait d'échapper à la trop présente affection de sa mère Jael. Celle-ci l'accablait de prévenances, se faisait du souci pour elle au sujet de n'importe quoi. Fleur aurait aimé rejoindre le commandant Kurty dans sa cabine, mais le garçon était vraiment blessé à mort par ce marchandage auquel il avait dû céder.

L'équipage, avant de reprendre le travail après une mutinerie de quinze jours, avait eu des exigences qu'il n'aurait jamais acceptées. Mais la pression des personnes embarquées, comme Jael, Fleur et Ann Suba avant qu'elle ne quitte le bord, ainsi que les éléments et la crainte d'un hivernage dans d'horribles conditions l'avaient forcé à capituler, et depuis il ne parvenait pas

à effacer cette humiliation de son souvenir. Tout le monde craignait le pire à son sujet, et même les marins redoutaient qu'un acte désespéré de leur commandant ne leur apporte, une fois aux Kerguelen, des ennuis sérieux, des condamnations par la justice. Ils risquaient de ne plus jamais trouver d'embarquement. Non seulement sur l'un des deux baleiniers, mais sur n'importe quel bateau de faible tonnage. Personne ne voudrait engager des marins susceptibles de se mutiner. Certains prévoyaient de quitter le bord, d'autres savaient qu'on aurait besoin d'eux au moment où le baleinier reprendrait contact avec l'eau de mer. Il faudrait des manœuvres et des moyens considérables. Ils connaissaient dans le détail les accords conclus avec la compagnie Panaméricaine. Celle-ci, au terminus, devait placer un aiguillage permettant à la *Salamandre* d'accéder à la mer par un plan doucement incliné. Lorsqu'elle aurait de l'eau sous sa quille, on détacherait les bardages qui retenaient les trains articulés de roues à boudins sous la coque. Les marins espéraient au cours d'une escale mettre pied à terre et rompre l'engagement. Mais la plupart avaient des familles aux Kerguelen, et c'était en raison de l'affection qu'ils portaient aux leurs que les gabiers, les harponneurs avaient cessé leur travail pour exiger de les rejoindre au plus vite.

Fleur, si elle avouait le plaisir qu'elle aurait à retrouver son père Lien Rag, n'envisageait pas le retour aux Kerguelen sous d'heureuses perspectives.

— Je voudrais avoir une activité, un travail, mais ma mère s'y oppose, et voudrait me garder auprès d'elle. Je sais que dans sa jeunesse elle a beaucoup souffert, ayant la responsabilité d'élever ses frères et sœurs, sa mère en étant incapable. Celle-ci était si grosse qu'elle se trainait d'un lit à un canapé sans vraiment bouger. Elle dirigeait une Compagnie de bandits sans foi ni loi. Jael en a encore honte et un jour elle s'est enfuie avec son demi-frère Liensun, qui était encore un enfant. Tout l'amour qu'elle lui vouait, elle semble le reporter sur moi, maintenant qu'il a grandi.

Dans la passerelle, un faible éclairage permettait tout juste de voir le visage de l'autre. Il fallait économiser l'huile et l'on ne donnait de lumière que quelques heures par jour. Les réservoirs avaient été remplis par le service de la Manutention panaméricaine, mais la traversée du Chenal durerait au moins, si tout allait bien, dix semaines. Si l'on usait d'électricité comme d'habitude, ils seraient vides au bout de quatre semaines. Par contre, la nourriture était abondante et variée, si bien que les marins que ce voyage rendait inactifs pouvaient profiter pleinement des repas et les prolonger dans une certaine bonne humeur.

Le charpentier réparait les deux mâts encore solides et n'exigeait que des quarts diminués. Il restaurerait aussi le grand mât si le voyage sur rail lui en laissait le temps, et pourrait y établir une grand-voile. Pour la stabilité du bateau ce serait préférable.

Fleur, toute dignité abandonnée, allait régulièrement frapper à la cabine de Kurty, en arrivait à glisser des petits mots sous la porte. Celle-ci étant étanche, ce n'était guère facile, mais elle se servait de carton pour y parvenir, puis de cartes à jouer, ne choisissant que des cœurs. Elle avait commencé avec la plus basse, les deux cœurs, en était au valet, mais Kurty restait sans réaction. Seul Grathe faisait son rapport deux fois par jour, indiquait les travaux en cours ou terminés, les nettoyages, les réfections des mâts et des voiles. L'atelier des deux voiliers ne chôlait pas car il fallait adapter les toiles à la nouvelle mâture quelque peu modifiée. C'était le seul endroit alimenté en électricité sans restriction pour les machines, et aussi parce que les deux hommes devaient éclairer leur travail de couture et surtout de découpe.

— Nous avons parcouru quatre mille quatre-vingts kilomètres. Le rythme reste légèrement inférieur à celui annoncé, mais dans l'ensemble nous progressons. Il nous a fallu plus de quinze jours pour franchir ce kilométrage, presque dix-sept. Le délai avancé de dix semaines sera largement dépassé.

Au début Kurty ne répondait pas, mais Grathe pouvait entendre sa respiration régulière. Depuis peu, le commandant émettait de petits bruits de gorge pour approuver les rapports biquotidiens. Jamais il ne faisait une critique ni un commentaire.

La seule personne qui lui apportait ses repas et mettait de l'ordre dans sa cabine était un jeune matelot qui, l'année passée, n'était que mousse, Pietr Rupthon.

Le commandant l'avait engagé tout jeune après que ses parents eurent disparu dans un accident de pêche. L'enfant avait quatorze ans alors, et Kurty l'avait pris sous son aile, en avait fait un gabier.

Grathe n'avait jamais essayé de lui faire raconter ce qu'il voyait dans la cabine du commandant et ce que ce dernier acceptait de lui dire, mais Fleur le harcelait de questions, se faisait charmeuse pour le séduire, mais le garçon se contentait de sourire sans jamais lâcher une confidence. En dehors de ces visites à son protecteur, il grimpait ensuite dans les enfléchures pour faire son travail, tout comme les autres. Et là-haut, dans la nuit à peine éclairée le temps du travail par un projecteur, il restait tout aussi discret vis-à-vis de ses compagnons.

Le vingtième jour vers minuit, le convoi s'immobilisa. Ce n'était pas la première fois. En général, c'était à cause d'obstacles sur la voie, surtout des congères ou des écroulements de parois, le Chenal subissant de constantes pressions internes.

— Nous avons ordre de nous immobiliser et d'attendre les ordres, fit brièvement le chef de train lorsque Grathe alla aux nouvelles.

CHAPITRE 44

En quelques jours Ann Suba élucida les méthodes utilisées par le trio Charlster, Bourguine et Hyponias pour s'attaquer au Chenal Noir. Jusque-là, ces trois hommes agissaient dans la totale ignorance des résultats obtenus. Ils se doutaient que les dégâts devaient considérablement gêner la circulation dans ce passage exceptionnel, mais se demandaient si vraiment l'expédition d'Opérasque en souffrait, puisque les communiqués diffusés par Cristella Marlone à l'intérieur de l'observatoire annonçaient l'arrivée prochaine en Antarctique et la création d'un réseau.

Ann Suba avait d'abord cru que les trois hommes opéraient de nuit pour accoupler le radiotélescope et laser Rayon d'or. Elle eut beau veiller pour les surprendre à l'heure où les activités de la structure se réduisaient, elle n'avait rencontré aucun de ces trois personnages. Elle avait pensé qu'ils avaient renoncé lors de son arrivée, continué ses visites des coupoles la nuit, et c'était au cours de la dernière qu'elle avait surpris un bruit infime mais régulier, un ronronnement qui aurait pu être produit par un chat abandonné dans ces immenses salles. Elle s'était rendu compte que le radiotélescope fonctionnait tout seul, du moins tel que Charlster, qui y travaillait régulièrement, l'avait laissé la veille, à la fin de son horaire. L'appareil énorme était sous tension, en train de dévorer des centaines de kilowatts par tranche de dix minutes. Le personnel de sécurité n'était pas vraiment formé pour veiller à couper les interrupteurs. Ils redoutaient d'interrompre une expérience en cours, et de se faire sévèrement punir par Cristella qui aimait abuser de ses pouvoirs.

La même nuit elle constata que le fameux laser à argon était opérationnel et dépensait encore plus de courant électrique. Chaque nuit des milliers de kilowatts s'inscrivaient aux compteurs des laboratoires sans que Cristella comprenne vraiment pourquoi. Elle pensait que certains physiciens laissaient trop d'appareils en fonctionnement, mais comme elle n'y connaissait rien, elle n'osait les disjoncter.

Ann Suba comprit plusieurs éléments de cette entreprise de sabotage. Laser et radiotélescope étaient désormais couplés. Ensuite, ils étaient manœuvrés à distance. Et enfin les trois suspects retirés dans leur cabine pour dormir n'étaient pas devant leur clavier en train de s'attaquer à DAI.

Avec discrétion elle se renseigna sur les appareils que les trois hommes pouvaient utiliser dans leurs cabines privées. Les magasiniers lui fournirent les listes d'emprunts qu'elle demandait, mais à l'examen elle ne nota aucun

abus. C'est une laborantine qu'elle vit en train de téléphoner sur un portable assez ancien qui lui donna la clé de l'énigme.

— Ce machin archaïque de faible portée ? Je l'ai acheté chez les Mac Marlow, les brocanteurs qui ramènent du Sud des wagons complets de marchandises et surtout de matériel électronique. Si vous en avez les moyens, et vous devez les avoir par rapport à moi, vous pouvez acheter n'importe quoi chez les deux frères.

Le lendemain, son entrée chez ces deux filous provoqua un grand remue-ménage. Les Mac Marlow étaient parfaitement au courant des changements dans l'observatoire, sachant que Cristella Marlone ne faisait pas l'affaire et que la Caste avait envoyé Louria Finister, qui n'avait pas obtenu ce que l'on attendait d'elle. Pour finir, c'était cette femme déjà âgée, Ann Suba, qui était en réalité la véritable patronne de tous les astrophysiciens. Ceux-ci, en venant dans la boutique, n'avaient pas caché l'admiration et aussi la crainte que la nouvelle venue leur inspirait.

— Les achats des voyageurs Charlster, Bourguine et Hyponias ? Nous tenons des registres à l'ancienne, Voyageuse. Nous sommes équipés en informatique, mais mon frère et moi sommes fils d'un boutiquier qui vendait de l'épicerie et tenait ainsi ses comptes. Nous continuons, même si ensuite nous reportons tout sur les ordinateurs et les réseaux de vente et d'achat.

Elle s'installa devant le fameux registre qui récapitulait le mois passé et découvrit les nombreux achats des trois hommes. En réalité, c'était surtout Charlster qui payait pour lui et ses deux amis.

— D'excellents clients, fit l'un des jumeaux avec considération. Ils pourraient monter un observatoire bis avec tout ce qu'ils achètent.

— Y a-t-il vraiment autant de marchandises dans les zones atteintes par le réchauffement ? demanda Ann Suba intriguée.

— Nous avons des collecteurs qui osent pénétrer dans des endroits où règnent des soixante degrés et même plus.

— Mais l'électronique ne supporte pas cette température.

— Quand elle est protégée par des matériaux isolants, si.

Le même jour, Cristella Marlone vint la voir alors qu'elle faisait des recherches sur son ordinateur, essayant de trouver la connexion établie par Charlster pour diriger ses appareils de nuit.

— Avez-vous des nouvelles de ce baleinier qui voyage dans le Chenal Noir avec vos amis à son bord ?

Ann Suba frémit, mais comme toujours garda son air serein.

— Pas vraiment, dit-elle.

— Ils sont immobilisés au kilomètre 4760, en raison de dégradations suspectes. Ils risquent d'y séjourner des semaines, voire des mois si la situation persiste.

— Mais, demanda Ann, ne peut-on pas les ramener au Nord ?

— Il n'en est pas question, chère voyageuse Ann Suba, il n'en est pas question. Le Grand Maître ne le souhaite pas tant qu'on n'aura pas obtenu une stabilité du Chenal.

CHAPITRE 45

Dans son ignorance des fantastiques moyens d'Opérasque en matériel, Jdriège n'avait pas prévu que trois autres profileuses surgiraient derrière les premières et commenceraient de pousser celles qu'il avait immobilisées. Il les maintenait à l'arrêt par la seule concentration de ses pensées, mais savait que, dans quelques heures, la fatigue finirait par l'abattre. Jusque-là il avait simplement impressionné les gens, fait sauter un canon de fusil entre les mains d'un trappeur, effrayé des chiens de traîneau. Ici, il avait en face une mécanique très sophistiquée, élaborée par des esprits malins. Des machines de Cauchemar plus puissantes que lui. Il en avait stoppé trois mais ne pouvait aller au-delà, et l'ensemble entreprenait de bouger, d'avancer. Très, très lentement, à la vitesse d'un bébé se traînant sur ses genoux, mais viendrait le moment où ces monstruosité seraient sur lui. Il n'aurait que deux choix, se laisser écraser ou se jeter sur le côté pour les laisser passer et envahir son grand pays. Il en aurait sangloté de chagrin. Sa tension était telle qu'il ne pouvait invoquer l'esprit de son père pour lui demander du secours. Mais ce fut la Voix de son peuple qui soudain résonna dans sa tête.

— Jdriège, nous avons besoin de toi. Alors n'essaie plus de les retarder. De toute façon, tu nous as rendu un grand service en les paralysant durant trois heures. Maintenant tu peux les libérer. Et éloigne-toi sur le côté pour qu'ils ne te renversent pas. Ton père t'a sauvé la vie en détournant les balles de cet homme qui te visait depuis le haut de la machine centrale.

Jdriège avait vu dans la nuit ces traçantes changer brusquement de destination. Au lieu de venir pénétrer son corps elles avaient soudain obliqué dans toutes les directions, et ce stupide bonhomme, là-haut dans son mirador, n'en croyant pas ses yeux, avait saisi son arme par le canon pour la fracasser sur le toit de la machine.

Il obéit, cessa de contenir ces animaux de métal, se jeta sur le côté. Et ces machines, que les pilotes essayaient en vain de lancer en avant, furent libérées si soudainement qu'elles bondirent dans un grand rush qui fit basculer tout le monde à bord. Opérasque le premier se retrouva projeté et assommé contre une cloison. Mais le pire fut l'élan donné, si important que les batteries bactériennes, dépassées par cette vitesse, ne purent produire la matière des rails pour les matrices. Ceux-ci s'interrompirent donc et les trois premières profileuses-poseuses se retrouvèrent en pleine glace de la banquise, enfoncées bien au-delà des essieux. Immobilisées cette fois pour de longs jours avant qu'on ne trouve les moyens de les extraire de leur piteuse situation. Derrière

elles, les trois nouvelles venues reculaient prudemment pour entreprendre un autre tracé contournant la catastrophe.

Lorsqu'il comprit ce qui venait d'arriver, Jdriège exécuta sa danse du Harpon, celle des jours bénéfiques de chasse, et dans les machines enlisées on put voir sur une éminence, dans la lumière des projecteurs, sauter et gambiller un garçon tout nu qui fêtait son exploit.

Dans la machine centrale on ne mit aucun empressement pour sortir Opérasque de son inconscience. Quelqu'un même proposa à voix basse de lui jeter un seau d'eau mais on lui fit signe de n'en rien faire.

Lorsqu'il revint à lui et se redressa hébété, le Grand Maître découvrit la silhouette légère de ce danseur là-bas, sur la ligne de crêtes, ne comprenant pas pourquoi ce garçon paraissait fêter une victoire alors qu'il avait dû libérer les profileuses.

— Hélas, Grand Maître, fit le chef de bord avec un indéniable mais imperceptible sarcasme dans la voix, nous voici dans la glace jusqu'aux essieux et même au-delà. Ce diable de jeune Roux a trop rapidement cessé de nous immobiliser.

Incrédule, Opérasque le regarda comme si l'autre lui faisait une blague, et lorsqu'il comprit, il se retint pour ne pas pleurer sur son épaule.

— C'est un désastre, Grand Maître, insista cet homme posé, car pour nous sortir de là il faudra des engins autrement puissants que ceux dont nous disposons actuellement.

CHAPITRE 46

Le dirigeavion atteignit le 120^e un peu avant que le jour rasant ne diffuse sur la banquise une lumière triste comme accablée par la perspective des heures à venir, mais suffisante pour que Lien Rag et Tom-Tom, le Simone, aperçoivent le réseau des six voies conduisant vers l'est. Lienty, qui pilotait, le survola à cinq cents pieds avant de découvrir l'embranchement se dirigeant vers le nord-est. Et tout au bout de ce tronçon surgirent trois silhouettes impressionnantes de machines immobilisées. L'appareil fit un premier passage, revint sur elles, et ils constatèrent que les engins étaient bloqués dans la glace.

— Les profileuses-poseuses ont quitté les rails, parcouru plus de cinquante mètres avant de s'enfoncer. Les Aiguilleurs les ont abandonnées plutôt que de tenter de les dégager. Opérasque paraît pressé de poursuivre, constata Lien Rag.

— C'est ce qui m'inquiète, avoua Tom-Tom.

— Rejoignons la banquise d'accès au Chenal, pour voir s'il a établi là-bas un camp de base et de ravitaillement.

Effectivement, ils aperçurent des convois de marchandises, des wagons-citernes énormes des wagons d'habitation, mais nulle activité ne régnait encore autour de ce poste centralisateur. Lien Rag compta seize voies, toutes en résine bactérienne, certainement posées en toute hâte. Il utilisa un laser pour sonder les citernes contenant du carburant, mais sur une quarantaine, quatre seulement étaient pleines.

— Les approvisionnements ont l'air de se faire attendre, constata Lienty. Y aurait-il des empêchements à l'intérieur même du Chenal ?

— Ces quatre citernes sont destinées à fournir de l'énergie à cette base arrière. Tout le combustible nécessaire a été emporté par Opérasque qui fonce vers l'est.

— Nous pouvons suivre le tracé de ce réseau pendant deux cents kilomètres encore, annonça Lienty, mais ensuite nous serons proches du point de non-retour et devrons reprendre le chemin des Kerguelen.

— À moins que nous n'apercevions le *Dragon* de Farnelle et Danglov, et n'y trouvions de quoi faire le plein de fuphoc.

— C'est en pleine zone de combat des armées de la présidente Yeuse, fit remarquer Tom-Tom. Les commandos qui tiennent la banquise sont assez nerveux pour nous tirer dessus.

Comme le redoutait le Simone, les six voies nouvelles de ce réseau s'infléchissaient peu à peu vers le nord-est et même carrément vers le nord.

— Opérasque aurait-il eu vent de l'existence de la zone taboue et de ses réserves de fuphoc ? demanda Lienty.

Lien Rag secouait la tête, convaincu que nul n'avait pu mettre Opérasque au courant, pas un seul individu de cette région en tout cas.

— Les archives de la Guilde des Harponneurs n'ont jamais été retrouvées, expliqua Tom-Tom. Nous-mêmes les avons cherchées sans relâche, mais en vain. Il est possible qu'elles soient tombées entre les mains de la Caste. Avec un ordinateur Opérasque a pu les éplicher et découvrir l'existence des réservoirs.

Lien Rag se sentit soudain nerveux, envahi par un pressentiment pessimiste.

— S'il met la main sur ces millions, peut-être milliards de litres, il s'emparera de l'Antarctique sans peine. Même coupé de son ravitaillement venu du Nord à travers le Chenal. Il peut se tailler un royaume sur les quatorze mille kilomètres carrés de ce continent, sans parler des milliers de kilomètres carrés de banquise. Autrefois, celle de la mer de Weddell, par exemple, s'étendait au-delà du détroit de Drake, jusqu'au cap Horn.

— Vous croyez qu'il agirait dans la perspective où le projet Permafrost pourrait être réalisé ? Il n'aurait donc utilisé le Chenal Noir que dans cette attente ? dit Tom-Tom.

— Regardez cette silhouette, s'écria Lienty. Un Roux qui chemine seul le long du réseau. Il s'est arrêté, a enroulé sa jambe droite autour de son harpon et lève la tête vers nous.

— Peux-tu atterrir ? s'exclama Lien Rag. C'est mon petit-fils Jdriège. Une occasion inespérée de lui parler de la zone taboue.

— Le coin est trop bouleversé pour que je me pose. Essayons plus loin. Nous avons besoin, même avec une partie des ballonnets regonflés, de deux cents mètres au moins.

Lienty réussit parfaitement son atterrissage, et Lien Rag impatient quitta le dirigeavion pour aller au-devant de Jdriège. Celui-ci flaira la présence de l'appareil au sol puis les sentiments de Lien Rag, toujours aussi mitigés à son

égard, avant de l'apercevoir. Il n'était pas mécontent de rencontrer le père de son père pour lui signifier qu'il n'avait rien à faire sur le sol du Peuple du Froid.

Lien Rag attendait, assis sur un bloc de glace rejeté par les lames des profileuses. Malgré sa combinaison chauffante il commençait de frissonner lorsque Jdriège, qu'il guettait au bout du réseau vers l'ouest, le surprit en venant par-derrière.

— Tu ne peux rester là, lança-t-il en langue anglaise. Tu dois repartir.

— Les Panaméricains y sont bien et tu n'as rien fait pour les chasser, répliqua Lien Rag, irrité par cet accueil.

— J'ai tué trois de leurs machines, mais je n'ai pu les abattre toutes.

— Et maintenant leur chef Opérasque se dirige vers le nord. Tu sais bien vers où, vers la zone taboue, celle du massacre de ton peuple, jadis, par la Guilde des Harponneurs, suivi de l'abattage d'un million d'éléphants de mer, peut-être deux.

— Jdriège n'a pas besoin qu'on le lui apprenne, il le sait, mais ces Hommes du Cauchemar doivent aller là-bas pour qu'ils y trouvent la mort.

Lien Rag ne comprenait pas vraiment ce que son petit-fils entendait de la sorte.

— Si cet Opérasque s'empare de cette zone, tu sais fort bien qu'il sera le plus fort pour conquérir le reste de l'Antarctique, de ton pays si tu préfères.

— Il mourra là-bas avec les siens, ses machines deviendront silencieuses et peu à peu la glace les ensevelira, la neige, quand l'hiver sera fini, les recouvrira tous. Ainsi en a décidé la Voix. La Voix ne se trompe jamais.

— Attends, tu veux dire que la Voix leur a révélé ce qu'il y avait là-bas dans la zone taboue ? Des millions de litres de fuphoc dans des réservoirs ?

— La Voix m'a commandé de nourrir la tête crédule de ce fou avec des visions de ce qui l'attendait au nord, et il n'a pas hésité à se diriger vers la zone taboue. Et là-bas ils mourront tous, car nul ne peut y pénétrer sans trouver la mort immédiate.

Lien Rag le saisit aux épaules et Jdriège faillit lui rabattre les bras, ne supportant pas qu'un être du Chaud le touche.

— Tu te trompes, Jdriège, vous vous trompez tous. Depuis longtemps des Hommes du Chaud vont et viennent là-bas sans dommages.

CHAPITRE 47

Une poseuse était venue établir une voie de garage où le convoi de la *Salamandre* avait été tracté et immobilisé. La motrice avait même été détachée pour effectuer d'autres manœuvres. Des convois de ravitaillement passaient en direction du Sud, mais depuis quelques jours ils avaient disparu et Grathe avait appris d'un cheminot de la Traction que l'état du Chenal ne permettait plus le passage des trains.

Il en paraissait d'ailleurs amusé, et le lieutenant découvrit que la rivalité, voire l'antagonisme entre les Aiguilleurs et les gars de la Traction, de la Manutention ou de la Voie, n'était pas un vain mot. Ces gens-là détestaient la Caste, et tous les mouvements insurrectionnels d'autrefois étaient nés dans ces services que les Aiguilleurs méprisaient.

Grathe avait averti Kurty de la situation.

— Nous devons patienter et attendre des jours meilleurs avant de poursuivre notre voyage vers le Sud. Ann Suba a rejoint ces laboratoires secrets où elle était affectée, mais pourra-t-elle intervenir pour nous venir en aide, qui peut le dire ?

Grâce à l'intendance de la Traction, ils recevaient un peu de ravitaillement, de l'huile, mais les fonctionnaires de la Caste refusaient toute fourniture.

— Vous finirez par provoquer une révolte de l'équipage, les avertit Grathe. Ils ont déjà prouvé qu'ils pouvaient se mutiner et obliger leurs adversaires à négocier.

— Nous pouvons dans ce cas détruire ce convoi. Nous sommes en état de guerre et disposons d'une totale liberté pour juger d'une situation donnée, répondit avec hauteur le maître responsable du secteur.

Dans la passerelle où l'électricité ne brillait plus, Grathe avait installé une très ancienne lampe à huile, un fanal qu'on accrochait au mât d'artimon quand on naviguait dans des parages trop fréquentés par des chasseurs de baleines.

Fleur avait usé de sa coquetterie pour corrompre Pietr Rupthon, le jeune gabier qui servait Kurty, et même un jour avait essayé de s'introduire en même temps que lui dans la cabine du commandant. Elle le guettait, et lorsque le battant s'était ouvert elle s'était précipitée, mais le garçon devait l'avoir repérée car il lui referma la porte au nez. C'est en vain qu'elle tambourina

avec ses poings avant de renoncer.

— Ça fait des semaines qu'il se retranche dans sa solitude, disait-elle à Grathe, on ne peut pas le laisser ainsi. C'est le commandant tout de même.

— Je pense que dans son esprit il ne l'est plus. Il a cédé devant les mutins, accepté que son bateau soit hissé à terre, ce qu'un marin ne peut comprendre.

Jael ne manifestait, elle, aucune impatience pourvu que sa fille fût auprès d'elle. Elle n'éprouvait aucune hâte de retrouver Lien Rag et les Kerguelen. Dans le fond d'elle-même elle ressentait une grande gêne de s'être comportée aussi stupidement avec le père de Fleur. Elle se doutait que dans les mois prochains, si jamais ils sortaient de ce Chenal Noir, elle vivrait des heures difficiles. Fleur la quitterait. Son intérêt pour Kurty devenait de plus en plus fort et ressemblait assez à de l'amour. L'attitude du commandant, sa réserve, l'auréolaient de mystère et la jeune fille se pâmait devant un héros aussi romantique.

Un soir, alors que Grathe allait terminer son quart, Pietr Rupthon se glissa dans la pénombre de la passerelle. Grathe admirait ce garçon sans le montrer, fidèle à sa ligne de conduite. Il n'aurait jamais une aventure à bord avec un membre de l'équipage, ne participant jamais aux orgies sulfureuses qui suivaient la folie sanglante du dépeçage des baleines. Mais la silhouette qui se découpait dans la lumière douce de la lampe à huile, ce visage qui brillait délicatement, l'émurent si fort qu'il entendit à peine ce que le nouveau venu murmurait.

— Excuse-moi, je n'ai pas compris.

— Le commandant vous invite chez lui. En grand secret, lorsque vous quitterez la passerelle. Que nul ne se doute que vous allez vers sa cabine. Frappez quatre coups puis un.

— Je te remercie, dit Grathe troublé.

Le garçon le regardait, immobile, un léger sourire aux lèvres.

— C'est tout gabier, déclara-t-il sèchement.

Le sourire s'effaça et le garçon disparut. Grathe durant quelques minutes oubliant la demande de Kurty pour se complaire dans une succession de pensées agréables, se reprit, réalisa que cette invitation était extraordinaire. Pour la première fois depuis des semaines, Kurty entrouvrait la porte qu'il refusait à cette jolie Fleur.

Lorsque le bosco fut venu le remplacer, il rejoignit la cabine du commandant sans avoir été surpris. Il frappa selon le code indiqué et la porte

s'ouvrit. La cabine était plongée dans l'obscurité. La main de Kurty saisit son épaule et le guida vers un fauteuil.

— Asseyez-vous. Un verre ? Vodka ?

— Merci, commandant, avec plaisir.

Ils burent et seul le bruit de la déglutition de Kurty lui prouva qu'il était toujours assis en face de lui.

— Grathe, nous ne pouvons tolérer plus longtemps cette immobilisation. Nous servons d'otages. La Caste a détourné Ann Suba de ses convictions pour contrer Charlster et l'obliger à cesser le sabotage du Chenal. Charlster, lui, ne pense qu'à ce projet Permafrost et je sais qu'il ne cédera pas. Nous devons prendre des initiatives, nous emparer d'une motrice et descendre vers le Sud. Si le Chenal est coupé c'est que la mer l'envahit, et pour la *Salamandre* la mer est l'élément naturel. Une fois devant cette rupture de la banquise, nous mettrons la *Salamandre* à l'eau et reprendrons la navigation vers le Sud.

Abasourdi, Grathe ne savait que dire. Il sursauta quand Kurty poussa le verre d'alcool dans sa main.

— Vous croyez que je suis fou, n'est-ce pas, mais nous devons faire quelque chose. Chaque nuit je me rends dans le local radio et j'écoute les échanges sur différentes fréquences. Je sais que la rupture la plus importante se situe au kilomètre 14.110, une véritable cassure large de près d'un kilomètre. La banquise s'est enfoncée dans l'eau à quatre ou cinq mètres, mais les rails sont encore en place et notre train de roues pourra les emprunter, jusqu'à ce que le baleinier flotte. Nous nous débarrasserons des ceintures qui retiennent ce train sous la coque et prendrons le large. Le kilomètre 14.110 en dessous du tropique du Capricorne, dans une zone tempérée donc. Les Aiguilleurs ne surveillent pas cette portion du réseau, trop occupés à foncer vers l'Antarctique.

— Mais ils vont nous barrer la route, et puis avec quelle huile ferons-nous fonctionner la motrice ?

— Grathe, vous m'avez dit que vous entreteniez des relations amicales avec ceux de la Traction qui détestent les Aiguilleurs. Vous allez obtenir leur aide, leur complicité, quel qu'en soit le prix. Voilà comment nous allons procéder.

Grathe vivait un mauvais rêve. Trop longtemps reclus, Kurty n'imaginait pas combien son plan était voué à l'échec.

CHAPITRE 48

Yeuse avait voulu être des premiers essais du nouvel hydravion. Celui-ci quitta le terrain de Punta Arenas pour prendre la direction du nord. Cette piste avait été refaite pour éviter les secousses qui avaient endommagé l'un des flotteurs aux précédentes tentatives.

Malgré toutes les assurances, les prévisions des stratèges, l'armée des Aiguilleurs spectraux poursuivait sa progression vers le sud. Les bataillons qui précédaient les terribles locos nucléaires marchaient le long du 70^e méridien, débordant dans les deux Patagonie. Les paysans fuyaient sans se soucier de pénétrer dans l'une ou l'autre, et les quelques troupes orientales laissaient faire. Madrisos avait pris la décision d'organiser une ligne de défense puissante à hauteur des Llanos, sur le rio Chicos où les ponts étaient minés et les bacs ramenés sur la rive droite. C'étaient entre trois et quatre mille guerriers Aiguilleurs contaminés qui ravageaient le Nord. Il en sortait toujours des tunnels et des cavernes des Rocheuses. Benfield décimait les arrière-gardes de la première vague, faisait face à la suivante avec les mêmes méthodes, pillages, viols, exactions diverses, assassinats, et les péones coincés entre deux maux ne savaient où se réfugier.

L'hydravion H 320 survola les fortifications du rio Chicos avant d'apercevoir la ligne noir et argent des Aiguilleurs en marche, bannières au vent de la pampa. Décharnés, les orbites remplies d'un regard bouillonnant de haine et de désespoir.

— Ils doivent se gaver de médicaments énergétiques, se doper aux amphétamines pour tenir ainsi le coup. J'en arrive à me demander si ce ne sont pas des zombies, des morts-vivants que la Caste aurait réussi à lancer dans une dernière bataille.

L'hydravion n'emportait aucun armement d'attaque ou de bombardement, mais sur les habitacles des locos nucléaires les batteries de missiles pivotaient, se redressaient pour les viser. D'après Quelze, les projectiles ne pourraient pas les atteindre, étant de courte portée. De plus les servants n'avaient pas l'habitude de viser un objet volant.

— Les batteries ont été bricolées pour tirer vers le haut, mais elles sont faites pour les deux dimensions. L'idéologie persistante des Aiguilleurs les rend incapables d'imaginer qu'on puisse les attaquer depuis le ciel. C'est en ayant l'impression de commettre un sacrilège que les chefs de batteries ont

fait modifier l'angle de tir.

Effectivement des missiles éclatèrent bien en dessous de leur ligne de vol et à distance, mais Yeuse préférait ne pas s'exposer et demanda qu'on retourne vers Punta Arenas.

L'appareil devait prouver ses capacités en amerrissant, sur mer plate pour commencer mais plus tard sur une mer hachée. Au-delà d'un mètre de creux le H 320 ne pourrait plus amerrir. Cette fois, dans la même baie d'Imitil, l'hydravion resta parfaitement stable et le décollage fut parfait. Liensun était un excellent pilote. Yeuse donna ses instructions :

— Je veux que vous songiez à l'armement pour la prochaine sortie. Nous emporterons également de quoi ravitailler Benfield. Je sais qu'il vit sur le pays, qu'il le ravage, se comporte de façon ignoble, mais nous devons lui fournir des armes plus sophistiquées.

— Qu'il retournera ensuite contre vous, laissa entendre Liensun.

La présidente avait reçu le même avertissement de Reiner. Benfield, gonflé par ses derniers succès militaires que les journaux et la radio se plaisaient à mettre en valeur, ne manquait pas d'ambition. On trouvait même des organisations extrémistes pour souhaiter qu'il revienne prendre le pouvoir. On disait que lui seul pouvait arrêter les spectres Aiguilleurs et en finir avec ces Roux qui privaient le pays de fuphoc. Personne, pour cette dernière allégation, ne mettait en avant le manque de transports pour cette huile. Le *Rewa* sous le commandement de Junquil faisait d'excellentes chasses, mais les stocks de fuphoc ne pouvaient être évacués vers Punta Arenas sur un rythme régulier, faute de tankers. Reiner en faisait construire quatre qui ne seraient disponibles que dans quelques mois. Il avait aussi fixé des wagons-citernes sur des barges, mais celles-ci ne pouvaient supporter plus de trois cents mètres cubes. Il fallait trouver les équipages capables de les piloter. On y installait des chaudières à vapeur utilisant le charbon, que l'on repêchait au prix de nombreuses pertes humaines dans les mines noyées. Des bandes téméraires plongeaient avec des masques rudimentaires et des tuyaux alimentés en surface par des pompes à bras, pour recueillir dans des paniers de roseaux quelques kilos de houille. Ils ne les revendaient pas cher et Yeuse essayait d'organiser cette récolte. Elle espérait pouvoir assécher les mines de Loreto si l'on découvrait par où l'eau de mer les pénétrait.

Ses services de renseignements lui signalèrent que le dirigeavion de Lien Rag avait dernièrement survolé la région du 120^e Est en Antarctique, à la sortie du Chenal Noir. Les Panaméricains avaient entrepris la construction d'un réseau de six voies en direction de l'est précisément, mais à une certaine hauteur ils avaient bifurqué vers le nord.

— Mais quel nord ? s'exclama Yeuse. Là-bas, à proximité du pôle Sud, on peut aller vers le nord de tous côtés.

— Opérasque semble se diriger vers la terre de Wilkes, sans que nous sachions pourquoi.

— La terre de Wilkes, aux confins de la mer d'Amundsen ? murmura Yeuse. Au-delà de la mer de Ross. Si l'on se fie aux cartes anciennes, car dans les dernières éditions le nom d'Amundsen concerne une partie de l'Antarctique, entre la péninsule et la mer de Davis, de quoi s'embrouiller totalement. L'Antarctique redevient un endroit si stratégique qu'il faudra se mettre d'accord sur la désignation des différents lieux.

Le ton bizarre de la présidente intrigua Reiner.

— Vous paraissez ennuyée de cette nouvelle.

— Je ne peux vous en dire plus pour le moment, car j'ai appris certaines choses sous le sceau du secret. Restons-en là. Mais la tactique d'Opérasque est très surprenante pour ne pas dire inquiétante.

— Il ne reçoit plus de convois de ravitaillement et essaie de prendre le temps de vitesse. Le Chenal serait soit obstrué, soit coupé à une certaine hauteur. Ce sont les bruits qui circulent parmi les chasseurs d'éléphants de mer et les pêcheurs qui fréquentent ces côtes dangereuses. Notamment à l'ouest de la péninsule de Palmer. Certains s'aventurent assez loin à la voile.

— Lien Rag s'inquiète aussi de l'arrivée des Panaméricains. Mais je ne pense pas que son dirigeavion ait l'autonomie pour survoler d'un seul coup d'aile ces régions lointaines. Il devra refaire les pleins et les Roux s'y opposeront.

CHAPITRE 49

Lorsqu'elle frappa à la porte de sa cabine, Charlster ne vint pas ouvrir tout de suite, et pendant un temps elle crut qu'il dormait ou s'était absenté. Il finit par apparaître, ne semblant pas surpris de la voir.

— Entrez, dit-il simplement, mais excusez le désordre.

En un seul regard elle comprit qu'il avait rapidement fait disparaître tout élément suspect lorsqu'elle avait frappé à sa porte. Les deux autres, Bourguine et Hyponias, devaient utiliser un code pour lui rendre visite.

— Asseyez-vous. Je vous offre un verre ? J'ai un vin très vieux, d'avant le réchauffement, cultivé sous serres dans la Transeuropéenne.

— Pas d'alcool, s'il vous plaît. Même si vous n'avez que du synthétique ce sera parfait.

Il lui apporta un jus d'orange et lui y ajouta un peu de vodka. Elle but une gorgée, désigna une couverture sous laquelle se cachait certainement un portable.

— C'est d'ici que vous sabotez DAI chaque nuit un peu plus, au cours d'une très brève émission de rayon laser ? L'émetteur est couplé avec le radiotélescope et l'émission ne dure qu'une fraction de seconde, car vous avez réussi à obtenir des visées d'une grande précision. Je suppose que sur votre écran apparaît le spectre de DAI, et en jouant sur le clavier selon un code approprié, vous faites mouche chaque fois.

Le vieux savant sirotait son mélange sans paraître autrement ému.

— Si le signal laser ne dure qu'une demi-seconde, la ventilation, elle, persiste pendant quinze secondes, c'est ce qui m'a intrigué une nuit où je visitais la coupole. Il y a aussi le matériel acheté chez les frères Mac Marlow. Savez-vous qu'ils disent qu'avec la quantité de marchandises que vous leur prenez vous pourriez monter un autre observatoire ? Ils vous ont procuré des coupleurs sophistiqués. Des coupleurs de la VI^e Flotte panaméricaine, récupérés on ne sait trop où et qui associaient laser et lunettes de visée d'artillerie.

— Vous allez me dénoncer ? sourit-il.

— Je peux vous dénoncer tous les trois. Mais je vous laisse un délai pour cesser vos sabotages et pour rafistoler ce fameux DAI. Je veux que le Chenal Noir se reconstitue dans son intégralité. Je ne veux pas que mes amis qui se trouvent à bord de la *Salamandre*, leur baleinier tracté comme un vulgaire convoi de marchandises, aient à souffrir de votre rancune sénile. Lorsqu'on m'a fait venir ici, j'ai tout de suite compris qu'on avait besoin de moi pour mettre un terme à vos agissements. C'était très flatteur de me voir attribuer un rôle qui me mettait sur un même pied d'égalité avec le prestigieux professeur Charlster. Mais si j'ai accepté le défi ce n'est pas par mégalomanie, mais par souci d'aider Kurty, le commandant du baleinier, Fleur et sa mère Jael. Et aussi tout l'équipage qui se meurt d'ennui dans l'hémisphère Nord.

— Vous êtes une philanthrope en somme ?

— Ne ricaniez pas sur des sujets qui vous sont étrangers. Vous avez trahi tout le monde par ambition personnelle, parce que vous n'aviez jamais assez d'honneurs, assez de privilèges, assez de petites filles impubères.

Charlster haussa les épaules.

— C'est du passé cela, et je n'en suis pas fier.

— Vous trompez le monde avec une nouvelle conduite morale, mais je n'y crois pas. Je vais vous laisser mais dès demain je veux constater que la zone XXW de DAI se reconstitue. Ce matin elle était en pleine désagrégation, et l'on distinguait parfaitement les poussières se repoussant à nouveau tandis que les cendres tourbillonnaient autour.

Elle se leva, déposa le verre vide sur la table.

— Vous nous dénoncerez, très bien. À qui ?

— Mais vous le savez bien.

— À cette stupide Cristella Marlone, à Louria Finister notre superviseur qui ferme les yeux sur nos activités ? Elle aussi vous la mettez dans le même sac ? Mais admettons que vous nous désigniez comme coupables en expliquant notre technique de destruction progressive de DAI. À qui Cristella va-t-elle en référer ? Opérasque qui se trouve dans le Sud, coupé avec le Nord et surtout avec Salt Lake Station ?

Ann Suba comprit que son confrère disposait d'un atout considérable pour la provoquer ainsi.

— Opérasque n'est plus dans la course, dit-elle.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Le Grand Maître Kawy de la Police Aiguilleur est le nommé pour le poste de futur Maître Suprême. Je me passerai de Cristella pour m'adresser directement à lui.

— Kawy dispose de tous les pouvoirs et remplace Opérasque à tous les niveaux. C'est un homme très sensé qui a compris que le Chenal Noir n'était pas suffisant pour rétablir l'hégémonie de la Société ferroviaire sur la Terre. C'est en réalité un chaud partisan du projet Permafrost.

— En attendant que ce projet puisse se réaliser, ce dont je doute, le Chenal reste malgré ses inconvénients un trait d'union entre les deux hémisphères, et la Compagnie y a déjà implanté son réseau.

— Ma chère, Kawy s'en fout. Il nous a demandé à Bourguine, Hyponias et moi-même de détruire le Chenal Noir. Il n'a pas envie que ce crétin d'Opérasque revienne à temps pour la fameuse réunion plénière du Conseil de surveillance, qui doit nommer le patron suprême des Aiguilleurs. Vous pouvez faire ce que vous voudrez, nous sommes protégés. Et en service commandé.

CHAPITRE 50

Comme toujours Kinnjone essaya d'entrer dans son compartiment au petit matin, mais Opérasque s'était verrouillé de l'intérieur et faisait la sourde oreille. Lorsqu'il estima que l'amiral s'était résigné, il sonna le steward pour son petit déjeuner. Il était en train de se raser lorsque celui-ci frappa et le visage barbouillé de savon, il gardait ce système archaïque de rasage, il alla ouvrir, n'eut pas un regard pour ce serviteur, retourna dans sa petite salle de bains. Lorsqu'il en sortit les joues luisantes et fraîches, il trouva l'amiral en train de déguster son vrai café, portant la coiffe du steward.

— Il vous en reste encore beaucoup ? s'enquit le vieil officier.

Opérasque se sentit désarmé, maudit. Ce vieux chnoque était le tourment de sa vie.

— Je voulais vous voir, continuait Kinnjone, car cette nouvelle direction que prennent les profileuses-poseuses ne correspond pas au plan que vous aviez établi pour la conquête de ce continent antarctique. Nous sommes en train de nous enfoncer dans le centre en direction du Nord, ce qui par ici ne veut rien dire, mais exactement vers la mer de Davis ou celle de l'Entente, si je m'en réfère à un vieil atlas trouvé dans une école d'autrefois, parmi les richesses d'un GID. Avec quel ravitaillement soutiendrons-nous le combat ?

Pas très à l'aise, Opérasque s'assit en face de lui, se servit du café mais l'amiral n'en avait laissé qu'une demi-tasse, regarda avec dégoût les saucisses, le lard grillé, les crêpes et le miel synthétique.

— Nous trouverons du fuphoc en quantité quand nous atteindrons la côte de ces mers-là.

— Ouais, sous forme d'éléphants de mer que nous devons tuer, dépecer, faire fondre, ce qui nous handicapera. Je veux bien faire la guerre puisque telle est votre décision, mais la logistique doit suivre et désormais elle est en panne. Je veux avoir une réponse ferme de votre part pour rassurer mon état-major, tous les marins et tous les civils. Même les Inuits sont assez réservés, et depuis que nous sommes sur cette terre glacée ils restent en arrière du convoi. Ils ne tiennent pas à affronter les Roux.

— Bah, ceux-ci ne se montrent pas. À part cet illuminé qui croyait nous immobiliser...

— Il a quand même envoyé trois machines dans le décor, les plus performantes, et nous n'avons pu les sortir de leur enfoncement dans la glace. Avec leur moteur nucléaire qui risque de chauffer elles vont s'enfoncer et disparaître sous l'eau puisque c'était encore la banquise, là où ce garçon magnifique nous a paralysés par la seule volonté de sa pensée.

— Allons donc, il nous a fait un tour de magie, c'est tout.

Si en plus il avouait que lui-même avait eu une révélation sur un fabuleux gisement de fuphoc du côté de la mer de Davis, l'amiral risquait de le faire arrêter pour démente.

— Alors, où nous conduisez-vous ?

— Vers un immense dépôt de carburant, du fuphoc essentiellement. Des millions de litres qui attendent depuis que le Caudillo Hernandez les fit stocker. J'ai consulté les archives de la Guilde des Harponneurs qui sont tombées entre nos mains et ont été informatisées.

Kinnjone se pencha en travers de la petite table pour le regarder sous le nez.

— On n'a jamais su ce qu'étaient devenues ces archives et l'on suppose que lorsque le Kid a bombardé le bateau de Hernandez, celui-ci a coulé. On a retrouvé le corps du Caudillo, mais pas ses papiers.

— Nous autres les avons reçues, dit Opérasque, d'un air qui interdisait toute remise en question.

— Et que disent-elles ?

Opérasque évoqua sa vision telle qu'elle s'était imposée à lui à plusieurs reprises. Ce n'était ni un rêve ni une hallucination. Brusquement et toujours dans la journée, jamais la nuit, il découvrait des images avec des milliers et des milliers d'éléphants de mer tués et des centrales de fonte de lard. On voyait couler l'huile chaude dans des oléoducs s'enfonçant plus loin dans la glace pour remplir des réservoirs. Il avait également reçu des représentations graphiques de ces réservoirs, d'une taille extraordinaire comme jamais il n'en avait connus. Il était persuadé d'avoir été choisi par une volonté surnaturelle pour accéder à ces richesses et mener sa lutte contre le Peuple du Froid.

— En attendant que les convois puissent emprunter le réseau du Chenal Noir, ce qui ne saurait tarder, nous allons établir notre nouvelle base là-bas puisque nous voici coupés de l'hémisphère Nord. Charlster a saboté le Chenal Noir pour que le projet Permafrost soit mis en chantier, mais j'ai trouvé la parade et bientôt on révélera sa culpabilité et le Chenal se reconstituera. C'est l'affaire de quelques jours. La personne qui le remplacera est de renommée

mondiale. En attendant nous pourrons disposer de cette huile.

— D'accord pour l'huile, encore que bien des machines et mes plus gros bâtiments fonctionnent à l'énergie nucléaire, mais la nourriture ? Ici il n'y a que du phoque, que ce soit de l'éléphant de mer, de l'otarie ou des morses venus du Nord, quelques baleines éventuellement mais pas autre chose. Les hommes de l'expédition ne sont pas habitués à cette viande. Les Inuits, eux, en seront satisfaits, mais que ferez-vous pour nous alimenter ?

— Amiral, fit Opérasque indigné, oubliez-vous que nous sommes en guerre et que chacun de nous est mobilisé dans un effort commun. Les privations sont choses habituelles dans un conflit et je ne tolérerai pas la moindre protestation, encore moins les mouvements de révolte. D'ailleurs, je vais constituer un conseil de guerre pour juger les personnes qui n'auraient pas un comportement normal. Le moral des troupes comme celui des civils doit être celui des futurs vainqueurs, des prochains occupants de cette contrée.

— Eh bien, fit Kinnjone, nous allons bien nous amuser. Drôle de guerre où jusqu'à présent un seul combattant s'est manifesté, mais avec quelle réussite ! Trois machines sophistiquées transformées en épaves, mais autrement pas un chat, rien. On va se battre contre des fantômes ?

— Je vais vous confier un secret, amiral.

Kinnjone ne parut pas autrement intéressé et commença de tartiner des crêpes avec du miel synthétique.

— Dans les cavernes artificielles, les tunnels de la cordillère des Andes, cinquante mille Panaméricains se sont réfugiés au moment du réchauffement. Ils y ont attendu des jours meilleurs. Ils sont suréquipés en armement, vivres et moyens de transport, et à cette heure si tout va bien ils sont en train de descendre vers Punta Arenas, de conquérir ces ridicules communautés qui se sont déclarées État, la Patagonie de l'Est et celle de l'Ouest. De Punta Arenas ils sauteront à la péninsule de Palmer et viendront à notre rencontre. La jonction faite, nous serons les maîtres d'un immense territoire, beaucoup plus grand que celui que nous a laissé le réchauffement dans le Nord.

— Bah, fit l'amiral, nous le savions à l'état-major.

CHAPITRE 51

Le dirigeavion fut ravitaillé en fuphoc par le *Dragon* qui chassait les éléphants de mer nageant au large. Farnelle et Danglov ne voulaient pas affronter les Roux sur la banquise ou l'inlandsis. Souvent des bandes de plusieurs centaines d'éléphants de mer nageaient ensemble à des distances inouïes de leurs colonies. Jusqu'à mille kilomètres. Ils se reposaient dans l'île Éléphant et aussi dans les Shetlands du Sud, les Orcades du Sud que les Roux n'occupaient pas.

Ils échangèrent des informations, et Lien Rag et les siens apprirent que Yeuse se trouvait confrontée à une invasion d'Aiguilleurs jaillis de la cordillère des Andes. Tous étaient contaminés par la radioactivité, mouraient alors qu'ils descendaient en direction de Punta Arenas, mais il en sortait constamment des tunnels et des cavernes. Si les deux Patagonie ne réussissaient pas à les endiguer, ils contamineraient toute la pointe australe de ce continent avant de répandre ce poison sur l'Antarctique.

— Nous devons peut-être intervenir, dit Lien Rag, mais Yeuse nous acceptera-t-elle ?

Le dirigeavion décolla le lendemain en direction des Kerguelen. Lienty lui avait suggéré un détour par Punta Arenas mais Lien Rag, toujours sous le coup de sa désastreuse dernière rencontre avec Yeuse, n'avait pu s'y résoudre. Même pour revoir son fils Liensun.

— Je dois y réfléchir, prévenir l'assemblée des élus. Peut-être que nous t'enverrons en mission là-bas.

Ils passeraient au loin de l'archipel Crozet où Césaire, après avoir récupéré ses pièces de rechange et ses moteurs devait remettre en état son 510.

— La contamination par la radioactivité peut atteindre toutes ces îles, et les mystérieux occupants de Crozet devraient être mis en garde. Mais eux-mêmes produisent de la radioactivité.

— Nous pouvons toujours contacter Césaire pour le mettre au courant, proposa Lienty. Je m'en charge.

Le dirigeavion effectua du surplace grâce à la semi-structure de dirigeable qui se déploya et le maintint à une altitude de trois mille pieds.

— C'est étrange, toutes les fréquences que j'utilise sont brouillées. Les parasites sont d'une puissance que je n'ai jamais rencontrée. Toute cette zone paraît perturbée sans que je m'explique pourquoi, fit Lienty sortant de la radio.

— Nous rapprocher est trop risqué, dit Lien Rag. Éloignons-nous et tu essaieras plus loin d'obtenir Césaire.

— C'est comme si tout le ciel était ionisé et détraquait les appareils électroniques.

Lien Rag constata que son tableau de bord s'affolait quelque peu tandis que les écrans cathodiques se brouillaient.

— Nous sommes en plein dans une tempête silencieuse, comme dans une ionosphère.

— Un brouillage ? fit Gislake.

— Je préfère quitter cette zone, décida Lien Rag, ça ne me plaît pas du tout.

Lentement la structure dirigeable se replia. C'était toujours une épreuve préoccupante car les ballonnets pouvaient se regonfler d'un coup et mettre l'appareil en difficulté. L'enveloppe elle-même pouvait se déchirer et recouvrir le cockpit, le privant de visibilité.

— Qu'est-ce c'est que ce truc ? cria soudain Olivary sur le siège du copilote.

— Une météorite ?

Lien Rag vit l'objet céleste et sut tout de suite ce que c'était. Il regarda son cousin Lienty et ce dernier approuva de la tête leur commun accord de pensée.

— C'est une navette spatiale qui va se poser sur une île de Crozet, annonça Lien Rag bouleversé.

FIN